ŒUVRES
COMPLETTES
DE
L'ABBÉ DE MABLY.

TOME VINGT-QUATRE.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

L'ABBÉ DE MABLY.

TOME VINGT-QUATRE.

MANIÈRE D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.



A PARIS,

Chez BOSSANGE, MASSON et BESSON.

M. DCC. XCVII.

DE L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE III.

Que les sociétés sont plus ou moins capables d'une réforme. Par quels moyens on doit y arriver.

L'HISTOIRE vous a fait connoître, monseigneur, par une longue suite de faits ou d'expériences, en quoi consiste le bonheur des états ; mais ce n'est point là le seul avantage que vous en retirerez. Elle vous apprendra encore par quels moyens et avec quel art on peut établir les bons principes chez un peuple qui les a toujours ignorés, ou qui les a aban-

donnés. Vous verrez que tous les temps et toutes les circonstances ne sont pas propres à une réforme. Il y a dans la politique comme dans la médecine des remèdes préparatoires qui, par leur nature, ne sont pas destinés à guérir, mais qui préparent seulement le bon effet de ceux qu'on emploiera ensuite, et qui attaqueront le siège du mal. Au lieu de contraindre, le législateur éclairé se contente quelquefois d'inviter et de solliciter. Dans la crainte de révolter imprudemment les mœurs et les opinions publiques, souvent il ne prend point le chemin le plus court pour arriver au bien qu'il se propose. Tantôt il donne de la confiance et de l'audace, tantôt il inspire de la crainte. Il ne cherche qu'à faire aimer les loix qu'il veut publier, et sait que si elles sont haïes, elles seront bientôt méprisées.

L'histoire vous offrira, monseigneur, l'exemple de plusieurs grands hommes. Elle vous fera même connoître des coutumes et des usages qui n'ont point été établis par des loix, et qui ne sont que l'ouvrage du hasard, des évènemens et des circonstances. Ce que la fortune a fait, pourquoi la politique ne pourroit-

elle pas le faire? En étudiant ces révolutions, pourquoi les réformateurs d'un état, en se ménageant les mêmes évènemens, ne pourroient-ils pas avoir le même succès?

Tant qu'une nation conserve un gouvernement libre, c'est-à-dire, n'obéit qu'aux loix qu'elle se fait elle-même, il est très-aisé, s'il lui reste des mœurs, de corriger une législation qui n'aura pas été établie sur des principes assez sages, et de lier toutes les parties de la république par une harmonie et des rapports qui en rendront l'administration plus salutaire. Des citoyens qui ne vendent pas leur suffrage, et qui regardent leur liberté comme leur plus grand bien, ne demandent qu'à être éclairés: montrez-leur le chemin de la vérité, ils y entreront sans répugnance. C'est ainsi que dans les beaux temps de la Grèce, vous avez vu plusieurs républiques s'abandonner avec joie aux conseils d'un magistrat. Les intérêts particuliers étoient sacrifiés aux intérêts publics, et l'avantage qu'une partie des citoyens retiroit de quelques abus, n'étoit point une raison pour les conserver.

Si les désordres n'ont point d'autre

origine que cette espèce de lassitude et de paresse, à laquelle les hommes ne sont que trop sujets, qui affoiblit quelquefois les loix et relâche les ressorts du gouvernement; un rien suffit souvent pour y remédier. Cherchez à faire naître de l'émulation entre les citoyens pour retirer leur ame de sa léthargie. Il n'est que trop ordinaire que tout le mal ne tienne qu'à la négligence avec laquelle les magistrats se seroient acquittés de leurs fonctions; rendez donc leurs devoirs plus faciles, afin qu'ils n'aient aucune raison de les négliger. Les consuls romains servirent plus utilement la république, après que les censeurs et les préteurs les eurent délivrés d'une partie du fardeau dont ils étoient chargés. Quelquefois il sera utile de créer une magistrature nouvelle; quelquefois il suffira d'avertir les anciennes que les loix languissent, et que l'état est menacé d'un danger.

Mais quand le gouvernement tombera en décadence, parce que les mœurs se seront corrompues; quand de nouvelles passions ne peuvent plus souffrir les anciennes loix; quand la république est infectée par l'avarice, la prodigalité et

le luxe ; quand les esprits sont occupés à la recherche des voluptés ; quand l'argent est plus précieux que la vertu et la liberté, toute réforme, monseigneur, est alors impraticable. Il faudroit commencer par réformer les mœurs ; et il est impossible que quelques honnêtes gens luttent avec succès contre les préjugés et les passions agréables qui règnent impérieusement sur la multitude. Ferez-vous des loix ? Les magistrats corrompus en éluderont eux-mêmes la force. Caton aura beau crier : *O temps ! ô mœurs !* Il fatiguera par ses conseils qu'on ne veut pas écouter. Peut-être se moquera-t-on de la bonne foi avec laquelle il espérera le bien. Il est sûr du moins qu'il n'aura jamais assez de crédit pour persuader à ses concitoyens de faire un effort sur eux-mêmes, et de remonter au point dont ils sont déchus.

Cette république énervée, qui n'a plus la force de résister à ses vices et de se rapprocher des loix de la nature, deviendra la proie d'un ennemi étranger, ou verra naître un tyran dans son sein. Je ne sais si, dans de pareilles circonstances, un Lycurgue même pourroit conjurer contre les vices de ses concitoyens, leur

faire une sainte violence, et les rendre justes et heureux malgré eux: je craindrois qu'il n'éprouvât le sort d'Agis. Les désordres d'un peuple excitent ordinairement l'ambition de ses voisins; on le méprise, on lui fait des insultes, on lui déclare enfin la guerre, parce qu'on espère de le vaincre ou de l'asservir. Si par hasard les étrangers l'épargnent, il succombera sous un ennemi domestique. Les succès des intrigans, pour obtenir des magistratures dont ils ne veulent pas remplir les fonctions, formeront bientôt des ambitieux qui aspireront ouvertement à la puissance souveraine. On n'a pas encore un tyran, et cependant la tyrannie est déjà établie. Fatigué du mouvement, de l'agitation, des peines et de l'inquiétude qui accompagnent une liberté expirante, on desire le repos, et pour se délivrer des caprices et des violences d'une oligarchie agitée et tumultueuse, on se donnera un maître.

Quand le gouvernement n'est dérangé que par des cabales, des factions et des partis jaloux de dominer, et qui ne peuvent convenir entr'eux du partage de l'autorité, la république est en danger; mais elle ne court cependant pas à une

perte inévitable. Remarquez, monseigneur, que l'ambition est une passion moins dangereuse que l'avarice. Celle-ci est toujours basse, elle avilit l'ame, elle n'est susceptible d'aucun conseil généreux ; l'autre peut s'associer avec quelques vertus, telles que l'amour de la gloire, le désintéressement et l'amour de la patrie : aussi les querelles excitées par l'avarice ont-elles toujours perdu les états, et les ambitieux au contraire se sont quelquefois réconciliés. On a vu même quelquefois que quand ces deux passions unies ont excité des troubles, l'une est venue au secours de l'autre. Les Athéniens vous en offrent un exemple mémorable. Si on n'avoit demandé qu'un nouveau partage des terres et l'abolition des dettes, la république auroit été perdue. Heureusement les citoyens de la côte, de la plaine et de la montagne furent divisés sur l'autorité. L'avarice auroit porté aux dernières violences les riches, les pauvres, les créanciers et les débiteurs ; l'ambition plus conciliante offrit de prendre Solon pour arbitre.

Pour une réforme utile dans un pareil état, gardez-vous d'employer la ruse et l'adresse : vous ne calmeriez les esprits

que pour un instant: après avoir été la dupe d'un mensonge, on refuseroit de se fier à la vérité, et le mal deviendroit incurable. Gardez-vous de vouloir amener les citoyens au but que vous vous proposez, en flattant comme Solon leur avarice et leur ambition; vout seriez obligé de leur donner des espérances: si ces espérances ne sont pas vaines, vous ne faites que donner plus d'énergie à deux passions qui ont fait tout le mal, et que vous voulez réprimer. Si ces espérances sont fausses, le calme sera court: les passions sont impatientes et clairvoyantes; elles se vengeront en causant de plus grands désordres.

C'est moins le sentiment de la liberté que l'amour des loix qu'il faut rendre vif. Dans un état divisé par des partis, et où l'on cherche à s'éloigner des règles de l'égalité, les ames ne manquent pas de force, ce sont les esprits qui manquent de lumière; éclairez-les donc, et que par toutes vos loix le citoyen soit porté à préférer le bien public à ses avantages particuliers. Si vous favorisez les hommes déjà les plus puissans et les plus riches, ils en abuseront pour être plus audacieux et plus entreprenans. Rendez

le corps de la république plus puissant, afin que les particuliers soient plus foibles. Multipliez les magistrats, partagez leurs fonctions, afin que, dépendant les uns des autres, ils s'imposent et se contiennent mutuellement. Confier dans ces circonstances une autorité plus considérable à un magistrat unique pour le mettre en état de rétablir l'ordre, c'est l'exposer à une tentation dangereuse. Il profiteroit peut-être des divisions pour asservir la république; peut-être se persuaderoit-il qu'il importe à ses concitoyens qu'il se rende leur maître.

Je dois encore vous faire observer, monseigneur, que les états libres sont plus ou moins capables de prévenir leur décadence ou de se réformer après être déchus, suivant qu'ils occupent un territoire plus ou moins étendu, et que leurs affaires sont dans une situation plus ou moins florissante. Quand tous les citoyens sont renfermés dans les murs d'une même ville, et ne composent pour ainsi dire qu'une même famille, qui ne voit pas que les loix, les mœurs et les coutumes doivent se conserver plus religieusement que dans une grande province qui ne formeroit qu'une république? Ici la vigilance des magistrats est souvent trompée; là

des citoyens qui se connoissent tous, sont les uns pour les autres des magistrats infatigables. Par la même raison que l'ordre se conserve aisément dans une petite république, il est facile de l'y rétablir quand la corruption s'y est introduite. Il suffit à Lycurgue de trouver trente bons citoyens pour faire une révolution. Si Sparte eût régné sur tout le Péloponèse, qu'auroit-il pu entreprendre en faveur de sa patrie? Quand elle se seroit soumise à ses loix, les autres villes auroient-elles eu la même complaisance? Il auroit donc fallu former des conjurations dans chaque ville, les faire toutes éclater dans le même instant: entreprise difficile, et que mille accidens imprévus pouvoient déranger.

Je le dirai en passant, monseigneur, c'est un grand mal pour les hommes que de grands états. Quoi qu'en pensent les ambitieux, les sociétés ne peuvent s'étendre au-delà de certaines bornes sans s'affoiblir. Je ne vous dirai point que la nature a placé des rivières et des montagnes pour servir de barrières entre les états: elle nous a avertis bien plus clairement de ses intentions, en nous créant avec tant de foiblesse. Faits pour ne voir

que ce qui se passe autour de nous, n'est-il pas ridicule que nous voulions gouverner de grandes provinces ?

Mais je rentre dans mon sujet, monseigneur, et je vous prie de remarquer que l'histoire ne vous a peut-être pas offert l'exemple d'un peuple qui ait songé, dans la prospérité, à se corriger de ses vices. Vous verrez au contraire par-tout que cette prospérité affoiblit, altère et corrompt les principes du gouvernement. Le bonheur nous inspire de la confiance ; et c'est dans le bonheur cependant que nous devrions nous défier davantage de nous. Le moment où l'on est le plus heureux n'est pas un moment favorable au législateur, à moins qu'il ne porte quelque loi qui favorise les opinions du public. C'eût été un prodige, si les efforts que fit Caton pour défendre la loi Oppia avoient réussi, pendant que les Romains, vainqueurs de tous leurs ennemis, et chargés de leurs dépouilles, recueilloient le prix de leurs victoires. Pouvoient-ils prévoir les inconvéniens du luxe, dont ils ne sentoient encore que les douceurs ? Pouvoient-ils soupçonner que leur prospérité alloit les perdre ? Cet effort de raison est au-des-

sus de nos forces; que le législateur ne l'exige donc pas. C'est quand on éprouve ou qu'on craint quelque malheur, que les esprits seront plus dociles à sa voix: voilà le moment favorable pour faire une réforme avantageuse; si vous le laissez échapper, les citoyens se familiariseront peut-être avec leurs vices, peut-être parviendront-ils à les aimer.

Si les peuples libres se corrigent si difficilement, s'il est si rare qu'ils perfectionnent leurs loix, et semblent prendre un nouveau caractère, l'histoire des monarchies, monseigneur, quand elles ne sont pas encore dégénérées en ce despotisme extrême qui étouffe tout sentiment de vertu, de patrie et de bien public, fournit au contraire plusieurs exemples de ces heureuses révolutions. Les sujets ayant encore quelque chaleur dans l'ame, sont cependant accoutumés à recevoir les impressions que leur donne leur maître. Un prince qui sait profiter de ces avantages, se crée quand il veut une nation nouvelle. Le peuple sort de son assoupissement, il quitte ses vices, et sans qu'il s'en apperçoive prend de nouvelles mœurs et la vertu qu'on veut lui donner. Vous êtes trop instruit pour

douter

douter de cette vérité, et vous avez vu cent fois dans le cours de vos études, que des nations peu considérées ont fait encore de grandes choses sous la conduite d'un prince qui avoit eu l'art de ranimer le germe des vertus et des talens que ses prédécesseurs avoient étouffé. Vous citerai-je les Perses conduits par Cyrus, et les Macédoniens sous les règnes de Philippe et d'Alexandre? Sans remonter si haut, sans sortir de l'histoire moderne de l'Europe, je pourrois vous parler de quelques princes qui ont été en effet les bienfaiteurs de leur nation, si vous ne les connoissiez pas tous.

Mais, monseigneur, permettez-moi de vous demander si, après le despotisme le plus long et le plus accablant, il ne seroit pas encore possible de faire des hommes de ces esclaves qui paroissent abrutis. On me dira que Marc-Aurèle, le plus sage et le plus juste des princes, ne put rendre aucune élévation aux Romains. Il ne se regarda pas comme le maître, mais comme l'administrateur de l'empire; il dit que tout et lui-même appartenoient à l'état. En remettant l'épée au préfet du prétoire, il lui ordonna de s'en servir pour le punir s'il étoit injuste:

il étoit l'ami et le frère de tous les hommes. Tant de vertus cependant n'excitèrent qu'une admiration froide et stérile à des sénateurs accoutumés à ne s'assembler dans le sénat qu'en tremblant. Aucun sentiment d'honneur ni de liberté ne se réveilla dans l'ame des Romains. J'en conviens, et toutefois je serois porté à croire que Marc-Aurèle auroit pu faire ce qu'il n'a pas fait.

Ce prince, qui pensoit que la vertu est la récompense de la vertu, et l'aimoit pour elle-même, crut que des ames avilies étoient capables du même sentiment, et il se trompa. Pour rendre les Romains dignes d'aimer de bonnes loix, et de recevoir un sage gouvernement, il auroit fallu les secouer avec force, et frapper leur imagination; à des passions lâches et timides qui dégradent, il auroit fallu substituer des passions fortes et vigoureuses; pour arriver au but, il auroit fallu en effet se proposer d'aller au-delà. Les Romains n'étoient pas capables d'admirer Marc-Aurèle; ils jouirent de sa sagesse avec inquiétude et une sorte de terreur. Je crois voir des matelots, à peine échappés au naufrage, qui goûtent un moment de repos en voyant se former une nouvelle tempête.

En effet, pourquoi les Romains auroient-ils repris quelques sentimens de liberté et d'élévation, tandis qu'aucun nouvel établissement, aucun nouvel ordre dans l'administration de la chose publique, ne pouvoient leur donner de la confiance? Que leur auroit servi de se réveiller au spectacle des vertus du prince, puisqu'ils continuoient à ne voir aucune sûreté dans le gouvernement, et que le successeur de Marc Aurèle pouvoit être encore un monstre et un tyran? Il ne s'agissoit pas de vouloir rendre au sénat, aux grands et au peuple quelque dignité: par un trop long usage des injures et des violences, ils étoient trop accoutumés à leur anéantissement, pour penser qu'ils en pussent sortir. Si on vouloit donner un nouvel esprit national aux Romains, il ne falloit laisser subsister aucun des anciens établissemens. Pourquoi auriez-vous de la peine à croire, monseigneur, que Marc-Aurèle eût réussi à faire revivre quelques sentimens de liberté et d'élévation, s'il eût eu recours à ces loix, à ces assemblées nationales et à ces coutumes par lesquelles quelques modernes ont élevé des barrières contre le despotisme, et dont j'ai eu l'honneur de vous

parler dans la seconde partie de cet ouvrage ? C'est en s'emparant de toute l'autorité, que ses prédécesseurs avoient anéanti les Romains; et c'est en la recouvrant, que la nation auroit repris une nouvelle vie.

Il le faut avouer à notre honte; il est des qualités plus propres que la vertu même de Marc-Aurèle à remuer, échauffer et subjuguer nos esprits; et ce sont ces qualités brillantes des héros qui, jointes à des talens éminens pour la guerre, portent jusques dans les ames les plus languissantes une sorte d'orgueil, de confiance et d'activité, qui les prépare à faire de grandes choses. Trajan, qui avoit rétabli la gloire du nom romain chez les étrangers, et reculé les frontières de l'empire par des victoires signalées, auroit, selon les apparences, exécuté plus facilement que Marc-Aurèle le projet de rendre à Rome ses anciennes vertus. Rien n'étoit impossible à Alexandre, et il auroit pu donner aux Perses mêmes le goût de la liberté, s'il eût été capable d'en concevoir le dessein. On peut reprocher au czar Pierre Ier. de n'avoir pas profité de ses succès et de ses victoires pour établir un nouveau gouvernement dans

son pays. C'est pour ne l'avoir pas du moins tenté, qu'il sera confondu avec les princes qui ont un règne glorieux; mais il ne sera jamais placé au rang des législateurs et des bienfaiteurs de leur nation.

L'Europe voit aujourd'hui un prince qui possède assez de ces qualités brillantes pour faire deux ou trois hommes illustres. Supérieur dans toutes les parties de l'administration politique, plus habile à manier ses intérêts dans ses négociations, plus grand encore à la tête de ses armées; ses disgraces même n'ont servi qu'à faire connoître les ressources de son génie. Sa gloire et sa réputation lui ont acquis un tel empire sur ses sujets, qu'il peut les faire penser comme il voudra, et la paix lui laisse le loisir d'affermir sur une base solide la grandeur de sa couronne et de sa nation. Mais cette grandeur ne disparoîtra-t-elle pas avec lui, s'il veut qu'elle n'ait d'autre appui que les talens de ses successeurs? Après avoir étonné son siècle, que tarde-t-il à préparer le bonheur de la postérité?

Par quelle fatalité faut-il, monseigneur, que ces qualités héroïques qu'on trouve dans tant de princes n'aient presque jamais été utiles aux états qu'elles

ont illustrés? Ces hommes, qu'on appelle des héros, ne paroissent occupés que d'eux-mêmes; puisqu'ils ont oublié nos intérêts, nous devrions au moins nous en venger en ne les louant pas. On diroit, qu'inspirés par cette politique odieuse que Tacite reproche à Auguste, ils prévoient avec plaisir la décadance de leur état après leur mort, et croient que leur gloire sera plus grande, si leur successeur est incapable de soutenir leur ouvrage. Ils aspirent à se faire un grand nom. Les aveugles! Que ne songent-ils donc à se faire aimer de la postérité? Que ne travaillent-ils pour elle? Elle sera reconnoissante, si les bienfaits s'étendent jusqu'à elle. Pendant six cents ans il n'y eut point de Spartiate qui ne crût devoir son bonheur à Lycurgue, et qui ne le regardât comme le plus grand & le plus sage des hommes. Qu'à l'exemple de ce législateur, un prince capable de guider et d'entraîner ses sujets après lui, forme le projet d'en faire des citoyens; qu'il fasse des loix sages, qu'il en affermisse l'empire, en établissant un gouvernement conforme aux règles & aux principes de la nation, et je vous réponds que toute la gloire que ses successeurs et ses sujets acquerront lui appartiendra.

CHAPITRE IV.

De la méthode avec laquelle un prince doit procéder dans la réforme du gouvernement des loix.

CERTAINEMENT je veux rendre justice à un grand prince qui, après avoir étudié avec ſoin les pays soumis à sa domination, forme le projet d'en réformer les abus : cependant s'il se borne à établir un nouvel ordre dans les différentes parties de l'adminiſtration, sans rien changer à la forme même du gouvernement, je louerai ses bonnes intentions ; mais il faudra avouer qu'il ne remplit que les devoirs les moins importans qu'on attend d'un législateur.

En effet, monſeigneur, n'avez-vous pas remarqué dans toutes vos lectures, que les princes qui se ſont bornés à se faire des loix sur des objets particuliers, n'ont produit qu'un bien passager et très-court ? Vous avez pu observer que s'ils ont vieilli sur le trône, ils ont vu quel-

quefois eux-mêmes leurś établissemens tomber en décadence. La sagesse d'un règne ne sert jamais de leçon au règne qui lui succède. Soit qu'un prince en montant sur le trône se croie plus sage que son prédécesseur, soit qu'il ait un caractère différent, il est rare qu'il ne se conduise pas par des vues et des principes opposés. Suivez l'histoire d'une monarchie, et vous verrez que la plupart des souverains ne portent une attention particulière sur rien, tandis que quelques autres ne sogent qu'à la partie pour laquelle ils ont quelque goût. L'un corrigera les milices, et l'autre les tribunaux de justice; celui-ci s'occupe de la marine ou de ses finances, et celui-là des arts, du commerce ou de l'agriculture. On croiroit qu'après un certain temps, toutes les parties de l'état doivent être enfin corrigées et bien administrées par cette conduite différente des souverains: cependant l'ouvrage de la réforme n'est jamais qu'ébauché, parce qu'on n'a aucune confiance aux loix; on est accoutumé à les voir tour-à-tour négligés sous un gouvernement qui n'a aucune suite ni aucune tenue. A force de se multiplier et de se contredire, les loix forment enfin un

chaos où les citoyens ne comprennent rien ; et les jurisconsultes eux-mêmes se forment une routine qui leur tient lieu de jurisprudence.

Charlemagne, dont on vous a fait connoître et admirer le vaste et le puissant génie, avoit compris que tant que la puissance législative sera déposée dans les mains d'un seul homme, la législation doit être vicieuse. Plus il étoit grand, plus il connoissoit l'étendue des devoirs d'un législateur ; et plus il les connoissoit, plus il étoit persuadé qu'il lui étoit impossible de les remplir. Comment, se disoit-il sans doute, pourrois-je entrer par moi même dans tous les détails qui me seroient nécessaires pour faire de bonnes loix ? Si je néglige quelque partie, n'est-ce point par-là que la corruption se glissera dans l'état ? Si je veux juger sur les rapports des personnes à qui je donnerai ma confiance, qui me répondra, qu'ayant un si grand intérêt à me flatter et à me tromper, ils me rendront un compte fidèle ? Qui me répondra qu'ils n'auront pas vu la situation du peuple au travers de leurs préjugés et de leurs passions ? Je me charge donc d'un fardeau que je ne puis porter, et j'encours né-

cessairement la haine d'une partie de mes sujets, si je veux avec mon conseil faire le bonheur public. Tous les ordres des citoyens ont des passions, des besoins, des préjugés et des intérêts différens ; ce n'est donc que dans une assemblée générale de la nation, qu'ils pourront, comme dans un grand congrès, discuter leurs droits, leurs prérogatives, leurs prétentions réciproques, se rapprocher et se concilier pour être tous heureux.

Mais, devoit-il ajouter, quand je pourrois acquérir toutes les connoissances dont un législateur ne peut se passer, quelle seroit ma présomption, si j'osois me flatter que je serois assez supérieur aux foiblesses de l'humanité, pour que mes goûts, mes préventions et mes intérêts particuliers ne me fassent jamais illusion ? Ne présumerai-je pas trop de moi si je crois que je tiendrai la balance égale entre tous les ordres des citoyens ? Suis-je bien sûr que les intérêts des hommes qui m'approchent ne me seront pas plus chers que ceux de cette multitude que je ne connois pas ? Il n'y a que la nation elle-même qui puisse connoître ce qui lui convient. Si elle fait elle-même ses loix, elle en supportera plus patiem-

ment le joug ; elle aimera ses loix comme son ouvrage. Si je veux gouverner à ma volonté, mon pouvoir deviendra suspect. Si je fais les loix, on les regardera comme une contrainte qu'on voudra secouer. Avec une autorité despotique je serai en effet peu puissant. Que m'importe d'avoir des esclaves ? Des hommes libres ne me serviront-ils pas plus utilement ?

Voilà sans doute, monseigneur, les réflexions qui portèrent Charlemagne à rétablir le gouvernement sur les anciens principes des loix saliques, tandis qu'il lui étoit si aisé de s'emparer d'un pouvoir absolu. Cette conduite étonne ; mais ce qui doit véritablement étonner, c'est que parmi tant de princes si jaloux d'exercer une puissance sans bornes, aucun n'ait eu assez de lumières pour juger qu'en imitant Charlemagne il se rendroit plus puissant que le despote le plus arbitraire. Je ne prouve point cette vérité, elle est évidente ; et je ne doute point qu'elle n'eût produit plusieurs révolutions heureuses dans les gouvernemens, si les princes n'avoient été trompés par les personnes qui manient leur pouvoir et qui en abusent.

Je vous prie, monseigneur, de vous

rappeller que la puissance législative n'est autre chose que le droit de faire des loix, de changer, modifier, abroger et annuller les anciennes. Si ce droit appartient purement et simplement à un prince, tremblez; vous avez fait un despote qui vous perdra. Si vous avez accordé ce droit à de certaines conditions, sans avoir un garant que ces conditions seront observés, vous obéissez encore à un despote. Si en effet vous avez établi un garant qui vous réponde de la fidélité du législateur à remplir les conditions qui lui sont imposées, je dis que vous avez formé dans l'état une puissance supérieure à la puissance législative, ce qui est contraire aux notions les plus simples de la société. Je dis que vous avez mis des entraves à la puissance législative, qui par sa nature doit être maîtresse de tout. Je dis encore que vos loix seront mauvaises, que vous n'aurez aucun droit public, et que vous éprouverez par conséquent tous les malheurs qui en doivent résulter.

Quand la nation n'a pas elle-même le pouvoir de faire ses loix, on est obligé, pour ne pas tomber dans le despotisme, d'établir comme autant de maximes, que le prince est obligé de gouverner con-

formément aux loix, qu'il y a des loix fondamentales qu'il ne peut abroger, et que les nouvelles loix doivent être dictées par l'esprit des anciennes. Voilà de beaux mots qui sont dans la bouche de tout le monde, et que personne ne comprend. Si on entend que le législateur doit se conformer aux loix tant qu'il les laisse subsister, rien n'est plus vrai ; mais si on prétend qu'il n'est pas le maître de les abroger pour en substituer d'autres, c'est avancer une absurdité, et je vous prie de me dire de quel nom vous appellerez la puissance qui s'y opposera. Je voudrois qu'on me dît pourquoi ces loix, qu'on appelle fondamentales, auroient le privilège de ne pouvoir être annullées. Elles sont l'ouvrage du législateur ; pourquoi donc ne lui seroient-elles pas toujours soumises ? N'est-il pas de la nature de la puissance législative de ne pouvoir se prescrire des bornes à elle-même ? Il seroit ridicule de penser que les loix nouvelles ne doivent jamais être contraires aux anciennes ; car des circonstances toutes différentes exigeront des loix dont l'esprit sera entièrement différent. D'ailleurs les anciennes loix peuvent être vicieuses ; elles peuvent avoir été portées

par un legislateur ignorant et injuste; pourquoi donc ne seroit-il pas permis à un législateur éclairé et juste de les corriger?

Je pourrois ajouter ici, monseigneur, mille autres raisonnemens, pour vous prouver qu'on ne peut faire une réforme véritablement avantageuse, qu'autant que on donne à la nation la faculté de faire elle-même ses loix; mais pourquoi m'arrêterois-je plus long-temps sur une vérité dont je vous crois convaincu? J'ajouterai que, pour faire une réforme durable, la puissance législative doit prendre les mesures les plus propres à lui conserver son indépendance. Qu'elle se défie continuellement de l'ambition des magistrats qu'elle charge du soin de faire exécuter ses ordres. On voit dans tous les états libres une rivalité éternelle entre la nation et les magistrats. La puissance législative, toujours attaquée, ſuccombera donc enfin si elle ne se conserve pas des forces supérieures à celles qu'elle est obligée d'abandonner à la puissance exécutrice, pour la mettre en état de veiller utilement à l'observation des loix.

Avant que de vous dire, monseigneur, en quoi consiste cette politique qui tien-

dra toujours les magistrats soumis à la nation, permettez moi de faire quelques remarques sur ce qui se passe dans plusieurs états de l'Europe ; elles répandront un grand jour sur cette matière.

Si la Suisse, en secouant le joug de ses seigneurs, n'avoit pas continué à former une nation militaire, si chacun de ses habitans n'étoit pas destiné à défendre la patrie comme soldat, j'ose vous assurer qu'elle n'auroit pas conservé sa liberté. Si par hazard elle venoit à ne plus compter sur la bravoure de ses citoyens, ou que les magistrats, sous prétexte de favoriser leur paresse, prissent le parti d'avoir des milices soudoyées et toujours subsistantes, vous comprenez facilement que cet heureux pays verroit bientôt disparoître l'impartialité des loix et la doucenr du gouvernement qui font sa prospérité. Dans les cantons démocratiques, les magistrats acquerroient un pouvoir dangereux, et dans les autres l'aristocratie deviendroit de jour en jour plus rigoureuse. Il seroit impossible qu'en se sentant plus puissans, les magistrats n'eussent pas plus de confiance en leurs propres forces, et dès-lors ils seroient plus entreprenans et moins attentifs à leurs

devoirs. De là, au violement des loix et à l'usurpation de la souveraineté le chemin est court. Après avoir tâté la patience du peuple, après s'être essayé peu à peu à commettre de légères injustices, il faudroit tout oser et se rendre le maître pour s'assurer de l'impunité.

Telle est la marche des passions humaines, et vous n'en douterez pas, si vous vous rappellez la révolution qui suivit l'établissement de ces milices toujours subsistantes qui sont aujourd'hui connues de toute l'Europe. A peine les suzerains eussent-ils permis à leurs vassaux et à leurs sujets de se racheter du service militaire, en payant un subside ou une contribution, qu'ils ne sentirent plus comme auparavant la nécessité de ménager des hommes armés qui pouvoient se défendre. Des citoyens qui n'étoient plus soldats, et livrés aux soins de leurs affaires domestiques, ne tardèrent pas à s'appercevoir de leur faute. Ils sentirent qu'on est soumis quand on cesse de se faire craindre, et qu'on a perdu les moyens de repousser une injustice. Las de se plaindre inutilement des rapines et des violences des soldats, ils consentirent enfin à se taire; les esprits perdirent leur énergie,

et une carrière plus libre fut ouverte à la licence.

Si les princes de l'empire n'ont pas succombé sous la puissance de la maison d'Autriche, si Charles-Quint et ses successeurs, dont les armées étoient si considérables, n'ont pu ruiner le gouvernement féodal, et faire oublier les anciennes loix et les anciennes coutumes, c'est qu'on a opposé la force à la force, des soldats à des soldats. Sans cette ressource, tous les établissemens, qui ont d'ailleurs contribué à conserver la liberté germanique, auroient été perdus pour l'empire. Si les princes eussent été désarmés, ils n'auroient trouvé ni alliés ni protecteurs assez courageux pour les défendre. En vain auroit on fait des remontrances; en vain auroit on imploré le secours des tribunaux, les loix se taisent devant la force, l'esprit national auroit appris à céder à la nécessité. Aujourd'hui on auroit renoncé à une prérogative, et demain à une autre. A force de traités et de négociations aucun droit n'auroit enfin subsisté. On se seroit fait de nouveaux principes à Munich, à Berlin, à Brunswich, etc. et les princes qui y règnent aujourd'hui, réduits à la condition de simples gentilshommes,

n'auroient que la frivole consolation de penser qu'ils ont une origine aussi illustre que leur maître.

Après les règnes de Henri VIII et de ses enfans, jamais l'Angleterre n'auroit pu en revenir aux principes établis par la grande chartre, si les Stuarts, en montant sur le trône, avoient trouvé les milices sur le même pied où elles sont aujourd'hui. Mais, dit M. Hume, Charles premier, qui se glorifioi t d'être absolu, et de ne tenir son pouvoir que de Dieu, n'avoit pas une garde de six cents hommes pour faire valoir ses hautes prétentions. Quand les esprits s'aigrirent à la cour et à Londres, et que la nation s'apperçut que le prince vouloit défendre ses prérogatives par la force, elle ne fut point prise au dépourvu; elle pouvoit, sans imprudence, ne pas recourir à de vaines négociations, parce qu'il lui étoit aisé de lever une armée contre un prince qui ne lui opposoit que six cents hommes. Tant que les Anglois continueront à avoir sur pied dix-huit ou vingt mille hommes de troupes réglées en temps de paix, il leur sera impossible de corriger les vices que j'ai reprochés à leur gouvernement. Le roi, qui n'a déjà que trop

de flatteurs de sa trop grande fortune, aura, malgré lui, une trop haute idée de sa puissance. Sans qu'on s'en apperçoive, il a intimidé les esprits. En voyant de si grandes forces entre les mains du prince, les partisans de la liberté sont naturellement moins fiers; ils ne s'en rendent pas raison, mais ils sentent qu'il faut avoir des complaisances. Ils s'accoutument ainsi à une certaine mollesse, tandis qu'il n'est que trop naturel qu'un nouveau Charles premier prenne le parti de se porter aux dernières extrémités, et de tout hazarder pour augmenter son pouvoir.

Que l'Angleterre se rappelle quel auroit été son sort sous le règne de Jacques II, si le prince d'Orange n'y eût fait une descente avec une armée étrangère, qui servit de point de ralliement et de retraite aux mécontens. Sans cette protection, leur courage n'auroit osé se montrer devant l'armée du roi qui campoit aux environs de Londres, ou bien, après un vain éclat, il auroit bientôt fait place à la crainte et aux négociations. Si la nouvelle milice que les Anglois ont imaginée dans la guerre qui vient de finir, est aux ordres de la cour, leur liberté n'est-elle pas exposée aux plus grands

dangers ? Si cette milice, au contraire, obéit au parlement; si elle lui doit sa paie, ses honneurs et ses distinctions, la nation sera libre, parce qu'ayant toujours sous sa main des forces égales à celles du roi, elle se retrouvera dans la même situation où elle étoit à l'avènement des Stuarts au trône. Le prince n'usera de ses forces qu'avec prudence. L'équilibre, qui penche aujourd'hui du côté de la cour, sera mieux établi entre le prince et la nation; peut-être viendra-t-il à pencher du côté de la liberté. —

La Suède a le gouvernement d'une république et la milice d'une monarchie. Pourquoi les citoyens ne sont-ils pas soldats chez une nation jalouse de ses droits, et qui n'abandonne au roi et au sénat que la puissance exécutrice? Si le prince et les sénateurs ont l'art de se faire aimer et respecter des soldats, j'ai peur qu'ils ne se fassent bientôt craindre des citoyens. L'histoire, monseigneur, a dû vous faire connoître le caractère de ces mercenaires qui font la guerre comme un métier. Ils portent dans la vie civile cette obéissance aveugle que la discipline rend nécessaire dans une armée. Accoutumés aux voies de fait, et jugeant du droit par la force,

ils oppriment leurs maîtres s'ils le peuvent; ou s'ils ne sont ni soldats prétoriens, ni des janissaires, ni des strélitz, ils servent sans remords d'instrumens à la violence.

Si je ne me trompe, monseigneur, les réflexions que je viens de faire, suffisent pour vous convaincre qu'un peuple à qui l'on rend le droit de faire ses loix, ne le conservera pas long-temps, si les citoyens achètent des soldats pour se défendre, et ne se croient pas destinés à repousser l'ennemi de la patrie les armes à la main. La république romaine fut invincible, parce que ses citoyens étoient soldats, et qu'il falloit avoir fait la guerre pour parvenir aux magistratures. C'est parce qu'elle n'admettoit dans ses légions que des hommes intéressés à la gloire et au salut de la patrie, qu'elle put établir cette discipline rigide et savante qui fut l'ame de ses succès et de ses triomphes. C'est parce que les plébéïens défendoient leur patrie, qu'ils surent défendre, affermir et conserver leur liberté. L'histoire ne nous apprend-elle pas que la Grèce ne commença à déchoir et éprouver les désordres de l'anarchie ou de la tyrannie, que quand les citoyens riches, amollis par les ri-

chesses, le luxe et l'oisiveté, distinguèrent les fonctions civiles des fonctions militaires, ne portèrent plus les armes et ne contribuèrent qu'aux frais de la guerre? Enfin, monseigneur, ne pourrois-je pas vous dire que la républiqne de Pologne ne subsiste que par le génie militaire de sa noblesse? Il y a long-temps que les vices de son gouvernement l'auroient perdue, si ses braves citoyens n'avoient tous été soldats pour défendre leur liberté.

Si les mœurs actuelles de l'Europe ne permettent pas de former des nations militaires, peut être ne faut-il l'attribuer qu'au médiocre intérêt qu'ont la plupart des peuples à défendre une patrie qui ne les rend pas heureux. Mais dans une révolution, dont la liberté seroit l'objet, et qui donneroit aux esprits un nouveau mouvement et de nouvelles idées, il est vraisemblable qu'on pourroit obliger les citoyens à ne point regarder la guerre comme une corvée, pourvu cependant qu'ils ne fussent pas corrompus par le luxe et cet esprit de commerce et d'agiotage qui n'estime que les richesses, ou que le législateur ne fût pas assez déraisonnable pour exiger des efforts de courage et de générosité, en regardant l'ar-

gent comme le nerf de la guerre et de la paix. Dans le moment où les Suédois réformèrent leur gouvernement après la mort de Charles XII, je suis persuadé qu'il auroit été possible de réduire les troupes réglées au nombre suffisant pour servir de garnison à quelques forteresses nécessaires sur les frontières, et de former dans les provinces une milice nationale toujours prête à s'assembler, et qui auroit été brave et même bien disciplinée. Les personnes qui doutent de cette vérité, ne connoissent pas toutes les ressources de la liberté; elles ignorent ce qu'ont fait autrefois des républiques militaires, et qu'avec des récompenses ou des distinctions sagement établies, rien n'est impossible à des hommes qui aiment leur patrie.

Quoi qu'il en soit, si les citoyens ne sont pas destinés à être soldats, gardez-vous d'avilir les troupes mercenaires que vous achetez; il vous en coûteroit beaucoup d'argent pour n'avoir que de misérables défenseurs. Moins vos soldats auroient d'honneur, plus il seroit aisé de les employer contre les citoyens; et sûrement ils intimideront des bourgeois assez lâches eux-mêmes pour avoir craint

de défendre leur patrie. Accoutumez vos milices mercenaires à la discipline la plus sévère et la plus exacte. Ne craignez jamais de leur inspirer trop de courage et d'intrépidité; mais soumettez leur conduite à un conseil dont les membres n'auront qu'une autorité courte et passagère. Tous les ans nommez les généraux qui doivent les commander, afin qu'ils n'aient jamais le temps d'acquérir un crédit dangereux.

En prenant les mesures les plus sages contre l'ambition des milices mercenaires, en faisant tous ses efforts pour empêcher que les magistrats n'abusent de la force qui leur est confiée, le législateur n'a rien fait pour la sûreté publique, s'il néglige de leur ôter l'administration des finances. Des hommes qui disposeroient du trésor public, acquerroient une autorité d'autant plus funeste, qu'ils corromproient les citoyens par des graces, des dons et des largesses. N'espérez point de prévenir leurs fraudes, et de les obliger à vous rendre un compte fidèle de leur administration. Ces magistrats trouveront le secret d'éluder la force de vos loix; leurs complices les rendront redoutables; et après avoir baladcé pendant quelque temps le crédit de la nation entière,

tière, ils finiront par l'asservir. Que tout ce qui se lève de subside et tout ce qui se paie pour le service du public, soit levé et payé par la nation même. Elle sera plus économe, ses bienfaits ne corrompront jamais; et si ses trésoriers la trompent, leurs fraudes n'auront jamais des suites aussi dangereuses que celles des magistrats.

Avec quelque soin que le réformateur d'une nation tourne ses vues vers la sorte de bonheur que la nature destine aux hommes; quelque peine qu'il ait prise pour affermir son nouveau gouvernement, ses méditations, ses soins, ses travaux, tout sera perdu, s'il ne s'applique d'une manière particulière à donner des mœurs à ses citoyens: c'est sur ce fondement que l'édifice politique doit s'élever.

Je ne vous répéterai point ici, monseigneur, ce que j'ai dit avec assez d'étendue dans un autre ouvrage, où j'ai eu la hardiesse de faire parler un des plus grands hommes de l'antiquité sur le rapport de la morale avec la politique. Je ne vous répéterai pas qu'il n'y a point de vertu, quelqu'obscure qu'elle soit, qui ne soit utile et nécessaire au bonheur de la société; que les vertus domestiques

décident des mœurs publiques; qu'il est insensé d'espérer de bons magistrats, quand on n'a pas commencé par rendre les citoyens honnêtes gens dans le sein de leur famille; que les bonnes mœurs ont souvent tenu lieu de loix, parce qu'elles portent naturellement à l'amour de l'ordre et de la justice; mais que les loix ne suppléent jamais aux mœurs, parce que, sans cet appui, elles sont continuellement attaquées, et finissent par être méprisées et violées impunément. Vous savez, monseigneur, qu'il y a quatre vertus principales, la tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire et le respect pour la religion. Sans le secours de ces quatre vertus, un peuple ne fera jamais que de vains efforts pour être juste, prudent et courageux, c'est-à-dire, pour être heureux et affermir son bonheur.

Que de réflexions ne pourrois-je pas ajouter ici sur la nature et le caractère des loix que doit porter un prince qui veut faire une réforme véritablement utile dans ses états? Mais cette matière est trop vaste et trop importante pour ne pas mériter un ouvrage à part. Si mes forces me le permettent, j'oserai peut-être un jour entreprendre cet essai pour vous

occuper dans vos méditations. Qu'il me suffise aujourd'hui d'avoir l'honneur de vous dire que toute loi est plus ou moins sage, à mesure qu'elle est plus ou moins propre à réprimer l'avarice et l'ambition des citoyens, des magistrats et du gouvernement. Tout établissement qui favorise l'une de ces deux passions, est pernicieux. Cette règle est générale : dans aucun lieu, dans aucun temps, dans aucune circonstance, elle n'est sujette à aucune exception, et il me seroit aisé de le prouver par l'histoire de la prospérité et de la décadence de tous les états anciens et modernes.

CHAPITRE V.

Conclusion de cet ouvrage.

LES vérités que vous venez de lire, monseigneur, vous deviendront inutiles, si vous ne les rendez pas propres par vos méditations. En lisant les historiens, mais sur-tout les anciens, cherchez vous-même de nouvelles preuves des vérités politi-

ques, vous en trouverez mille; il s'en faut bien que j'aie tout dit. Heureusement le ciel vous a donné un cœur droit et sensible, un esprit avide de connoissances et une conception prompte : que ces dons rares et précieux de la nature ne soient perdus ni pour vous, ni pour les hommes. Songez, monseigneur, qu'une grande gloire, si vous le voulez, vous attend dans un petit état. Ce ne sont point de grandes provinces qui font un grand prince. Eh! quel homme ne paroîtra pas petit quand on le voit à la tête d'un grand empire? Ce ne sont ni de grandes richesses, ni de nombreuses armées qui rendent un prince plus puissant : avec ces prétendus avantages, combien de rois ont perdu leurs états! C'est par la sagesse de ses loix qu'un prince peut et doit acquérir le titre de grand, et ce n'est que par cette sagesse qu'il affermit sa fortune. Des loix sages sont en effet le présent le plus précieux qu'on puisse faire à l'humanité, et Lycurgue, qui n'a été législateur que d'une petite ville, est encore regardé comme le plus grand des hommes. Comparez Cyrus à ce sage; que l'un vous paroîtra inférieur à l'autre, lorsque vous verrez les successeurs du premier venir se briser

avec toutes les forces de l'Asie contre la vertu, le courage et la discipline que Lycurgue avoit données aux Lacédémoniens!

Pensez-vous, sans une sorte de frémissement intérieur, que vous êtes appellé par votre naissance à être un jour le législateur des Parmesans et des Plaisantins; que leur bonheur ou leur malheur dépendra de votre volonté, et que peut-être il y a parmi eux cent hommes plus en état que vous de commander? Il est temps dès aujourd'hui de vous préparer à l'auguste fonction à laquelle vous êtes destiné. Vous essayez-vous à vous imposer des loix à vous-même? Vous devez avoir plusieurs défauts attachés à l'humanité. Si vous les traitez avec indulgence, si vous ne travaillez pas aujourd'hui à les vaincre, ils acquerront de jour en jour une nouvelle force; ils se multiplieront, ils ouvriront enfin votre ame à tous les vices que les flatteurs ont intérêt de donner aux personnes de votre rang, pour les dominer. Le dégoût pour le travail est l'écueil le plus terrible pour un prince: il est toujours suivi de l'ignorance, et cependant vous aurez besoin des plus grandes lumières pour connoître vos devoirs et n'être pas injuste. Aimez le

travail, pour ne pas vous être à charge à vous-même. Sachez vous occuper, quand ce ne seroit que pour éviter l'ennui qui vous feroit courir inutilement après tous les plaisirs qui se présenteront en foule au-devant de vous. Si vous n'apprenez à vous en séparer pour vous livrer à une étude utile, leur jouissance vous paroîtra bientôt insipide, votre ame rassasiée, vuide, flétrie et rétrécie, deviendroit incapable de tout.

Vous venez de voir, monseigneur, comment un prince doit faire une réforme heureuse dans ses états; mais, pour la préparer, pour se rendre digne d'exécuter un si grand projet, il a besoin de la confiance de ses sujets. Soyez sûr que les vôtres, malgré le respect machinal et d'étiquette qu'ils vous marqueront, vous feront l'affront de ne compter ni sur vos ordonnances, ni sur votre parole, ni sur vos promesses, s'ils n'estiment pas vos qualités personnelles, ou s'ils soupçonnent que vous ne pensez pas par vous-même, et que, vous conduisant par caprice, par boutade ou par des inspirations étrangères, vous êtes incapable de rien vouloir avec constance. On excuse les défauts d'un prince quand il a fait des efforts pour se

corriger; mais peut-on lui pardonner de prendre ceux de toutes les personnes qui l'entourent? Peut-on, sans rougir, commander à ses sujets ce qu'on ne veut pas exécuter soi-même? De quel front puniriez-vous un citoyen qui vous imite, et que votre exemple a corrompu? Mettez-vous, monseigneur, à la place du Parmesan qui vous obéira. Ne croiriez-vous pas que le prince se joue de vous, s'il vous ordonnoit d'avoir des mœurs, tandis que sa cour seroit une école de luxe, de faste, de mollesse et d'oisiveté?

Les loix que vous ferez un jour, pour être justes, doivent être impartiales. Accoutumez-vous donc dès à présent à ne pas croire que tout vous appartient, et que tout est fait pour vous. Ne pensez pas qu'on soit trop heureux de se sacrifier à vos fantaisies. Dans le sujet qui vous respecte, voyez votre frère, voyez un homme que vous devez aimer. Il ne doit vous obéir que parce que vous devez le protéger. Puissent ces maximes être gravées si profondément dans votre cœur et dans votre esprit, qu'elles ne soient jamais effacées par les flatteurs!

J'ai dit que vos loix doivent être impartiales, c'est-à-dire que, dans toutes

vos institutions, vous devez tendre à vous rapprocher, autant qu'il est possible, de cette égalité pour laquelle la nature a fait les hommes. Cependant ne croyez pas, monseigneur, que, dans la situation présente des choses, je vous invite à confondre tous les rangs, ni à faire un nouveau partage des terres, pour donner à vos sujets une fortune égale. Ce que les législateurs auroient pu faire dans des temps plus heureux, nos vices et nos préjugés accumulés l'ont rendu aujourd'hui impraticable. Je sais ce que peut l'amour des richesses sur les hommes, je sais ce que peut leur vanité : il faut ménager ces passions, il faut pour ainsi dire négocier avec elles ; et jamais la politique, si elle n'est insensée, ne les révoltera pour les corriger. Je crois même que l'habitude de la bassesse et de l'humiliation est telle dans la plupart des hommes qui végètent dans les derniers ordres de la société, que, s'il étoit possible de contraindre aujourd'hui les grands et les riches à renoncer aux folles prétentions de leur vanité et de leur avarice, il ne le seroit peut-être pas de rendre quelque dignité à la multitude.

L'égalité à laquelle il est encore permis

d'aspirer, et qu'il faut nécessairement établir, c'est que dans la société il n'y ait point de naissance, de titre, de privilège qui affranchisse des devoirs de citoyen, et que la qualité de citoyen soit inviolablement respectée dans le dernier homme de l'état. Puisque nous ne savons pas être frères et nous conformer aux intentions de la nature, il doit y avoir des classes de citoyens plus honorées que d'autres; mais qu'aucun homme ne soit flétri et humilié dans sa condition, à moins qu'il ne soit un malfaiteur condamné par les loix à vivre dans le mépris. Malgré les distinctions attachées aux différens ordres de l'état, ils seront égaux entr'eux autant qu'ils peuvent l'être aujourd'hui; ils ne se mépriseront point, ils ne s'opprimeront point mutuellement, si la loi a pris de sages précautions pour balancer leur pouvoir, et rendre sacrés et inviolables les droits particuliers de chacun d'eux. Le tiers-état respectera les grands sans être avili par leurs distinctions, si les grands sont obligés à leur tour de respecter dans la personne des bourgeois et des paysans les droits de l'humanité, et la qualité de citoyens libres qui concourent à faire la loi à laquelle ils doivent obéir.

A Dieu ne plaise, monseigneur, que, sous prétexte de produire le plus grand bien, c'est à-dire, de rendre les fortunes égales, je vous invite à porter une main sacrilège sur les biens de vos sujets. Mais si on ne peut pas aspirer aujourd'hui à l'égalité de Sparte, si on ne peut pas assigner un patrimoine égal à chaque citoyen, il est du moins facile de bannir d'un état la mendicité et l'excessive opulence. Il est aisé d'établir un tel ordre de choses, que le travail fournisse à chaque homme une subsistance honnête, et qu'il n'y ait aucune circonstance où un père laborieux soit condamné à mourir de faim avec sa famille. Quand le prince voudra donner des bornes à ses désirs et l'exemple de la modération, il sera aisé que la nourriture du peuple ne soit pas dévorée par des favoris, des flatteurs et des traitans. Il est aisé de faire des loix somptuaires qui diminueront notre cupidité en rendant les richesses moins nécessaires. Il est aisé de faire même des loix agraires qui empêchent que l'avarice n'engloutisse toutes les possessions, et qui fassent disparoître peu-à-peu ces fortunes scandaleuses qui sont un foyer éternel d'injustices, de vexations, de tyrannie et de servi-

tudes, et qui corrompent ceux mêmes qui n'en jouissent pas. En un mot, pour me servir d'une expression de Cicéron, quoique nous soyons dans la lie de Romulus, la politique a encore des moyens efficaces pour apprendre aux hommes qu'il y a quelque chose de plus précieux que l'or et l'argent.

Si vous vous rappellez les principes que j'ai établis dans tout le cours de cet ouvrage, et que j'ai puisés dans l'histoire ancienne et moderne, vous jugerez sans peine, monseigneur, que ce bonheur auquel les peuples de l'Europe doivent encore aspirer, ne peut se trouver que dans les états où les loix sont véritablement souveraines, et les magistrats réduits à l'heureuse nécessité de n'en être que les organes et les ministres. Quelque zèle que je vous suppose pour le bien public, quelque déterminé que vous soyez à y sacrifier les intérêts de vos passions, quelque peu étendus que soient vos états, si vous voulez être unique et suprême législateur, soyez sûr que vous vous ferez illusion à vous-même; soyez sûr que vous succomberez sous le fardeau dont vous vous serez chargé. Sans que vous vous en doutiez, la flatterie

vous déguisera tous les objets, vos passions vous tromperont sur vos vrais intérêts, vous verrez votre peuple de trop loin, et vos courtisans de trop près.

Mais je veux que, par le plus grand des miracles, vous soyez affranchi de toutes les foiblesses et de toutes les erreurs de l'humanité. Tandis que vous aurez la petitesse extrême de vouloir être tout-puissant, et l'injustice de soumettre à vos volontés des hommes que la nature a faits pour être libres comme vous; je veux que, par une contradiction singulière, vous soyez en effet le modèle des princes, et que vous rendiez vos sujets constamment heureux. Que dira-t-on de votre administration? Le prince de Parme a fait pendant un instant le bonheur des Parmesans; il a été juste, il a été humain; mais par malheur ses lumières n'étant pas égales à ses vertus, il n'a point su fixer la félicité dans sa patrie; il n'a point su donner aux loix cette forme admirable qui les conserve en les faisant aimer et respecter. En effet, monseigneur, s'il est sage de vous défier de vos vertus et de vos talens, il est nécessaire que vous vous attendiez à avoir des successeurs indignes de vous;

car

car le mérite n'est point héréditaire comme les titres et les principautés. Quel est donc votre devoir? De vous mettre vous et vos successeurs dans la douce nécessité d'obéir aux loix, de les préserver des vices qui accompagnent une autorité arbitraire, afin que vos sujets n'aient point ceux que donne une obéissance servile. La vérité n'a qu'un conseil à vous faire entendre: assemblez, monseigneur, les états de votre pays; mais faites, pour les rendre utiles, tous les efforts que d'autres princes ont faits pour avilir, dégrader et ruiner ces augustes assemblées, connues sous les noms de diètes ou d'états généraux.

Je ne m'étendrai point en réflexions sur la partie de l'autorité que vous devez vous réserver, ni sur celle que vous devez abandonner à la nation. La seconde partie de cet ouvrage, où j'ai fait connoître les vices et les inconvéniens de plusieurs gouvernemens, suffit pour vous instruire de votre devoir. Quelle doit être la police des diètes? Quelles règles doivent-elles suivre en délibérant sur les affaires? Avec quelle lenteur, avec quelle précaution les loix doivent-elles être proposées, méditées et publiées? Voilà,

monseigneur, des questions très-importantes, et je vous prie de travailler vous-même à les résoudre. Faites seulement attention que les hommes, naturellement portés à trop de sévérité ou à trop d'indulgence, ne savent presque jamais saisir ce juste milieu où se trouve la vérité. Pour éviter l'anarchie, gardez-vous de gêner la liberté. Soumettez les affaires à plusieurs examens différens, afin qu'on soit forcé de les étudier avant que de les décider. Enfin, précautionnez-vous contre cet engouement subit auquel les grandes assemblées sont sujettes, et qui n'est que trop propre à faire porter des loix injustes.

Si la nation n'est pas libre dans le choix de ses députés, elle ne leur donnera pas sa confiance, et ils ne feront qu'un bien médiocre. Empêchez qu'une corruption sourde ne vienne saper les fondemens de l'édifice que vous aurez élevé. Il ne s'agit pas de faire des loix sévères, mais de disposer les choses de telle manière que personne ne trouve son avantage à vendre sa voix et sa liberté. Séparez avec soin la puissance législative et la puissance exécutrice, pour qu'au lieu de se nuire et de se mettre l'une à

l'autre des entraves, elles se prêtent un secours mutuel. Si vous voulez être un grand homme, oubliez que vous êtes prince. Aux maximes erronées que la flatterie publie dans les cours, substituez les principes que vous dictera votre raison. Les princes sont les administrateurs et non pas les maîtres des nations. Voilà ce que dit la philosophie; et cette vérité a même échappé à des empereurs despotiques.

Vous ne perdrez rien, monseigneur, en vous tenant dans les bornes d'un pouvoir limité. Ces princes, qui veulent être tout dans leurs états, ne deviennent, quoi qu'ils puissent faire, que les instrumens du pouvoir de leurs favoris : qui veut tout faire, nécessairement ne fait rien. Les hommages et les respects voleront au-devant de vous. L'amour de vos sujets vous donnera plus d'autorité que vous n'en aurez voulu perdre. Vous affermirez la fortune de vos successeurs. Tacite l'a dit : un pouvoir trop étendu est toujours chancelant. Une grande réputation sera votre récompense. Tous les peuples voisins envieront le bonheur de vos sujets. Si Ferdinand de Parme, diront-ils, si Ferdinand-le-Grand, si ce

nouveau Théopompe, si ce nouveau Charlemagne avoit été notre roi; si le ciel favorable nous eût accordé ce bienfait, nous serions heureux; et nous regarderions notre bonheur comme un héritage qui doit passer à nos enfans. Vous aurez la consolation de regarder d'avance la prospérité des générations suivantes comme votre ouvrage.

Ayez, monseigneur, le courage, la fermeté et la patience du czar Pierre Ier. concevez comme lui le projet de faire une nation nouvelle; mais plus instruit de vos devoirs, des droits de l'humanité et de la politique qui fait le bonheur des citoyens, la prospérité des princes et la gloire réelle des états, ne vous contentez point d'ôter à vos sujets les vices qu'ils ont, pour leur en donner d'autres également dangereux. Faites ce que n'a pas fait Pierre: par l'étendue de vos vues et la grandeur de votre ame, embrassez l'avenir, et régnez pendant plusieurs siècles sur les Parmesans. Je serai trop heureux si on dit un jour que j'ai été votre le Fort.

Fin de l'Étude de l'Histoire.

DE LA MANIÈRE D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

PREMIER ENTRETIEN.

Des différens genres d'histoire. Des études par lesquelles il faut se préparer à l'écrire. Des histoires générales et universelles.

VOICI un nouvel entretien, mon cher Cléante, n'en soyez point effrayé; je vous promets que vous n'y trouverez pas un seul mot de notre guerre avec les Anglois, ni de leurs intérêts, ni des nôtres, ni de ceux des Espagnols et des insurgens. Vous êtes parti trop ennuyé d'entendre raconter le combat d'une frégate ou d'un armateur, comme s'il s'agissoit de la bataille d'Actium, pour que

je veuille troubler le repos de votre retraite. Occupez-vous de vos pensées, je les respecterai tant que nous ne ferons que méditer et préparer nos triomphes; mais quand enfin nos forces et celles des Espagnols nous auront donné l'empire de la mer par une victoire complète, et que nous réduirons l'orgueil des Anglois à reconnoître notre puissance et à ne se plus croire supérieurs aux insurgens; je vous en avertis, je ne vous promets plus rien : il vous faudra essuyer un débordement de ma politique. Quelles loix imposerons-nous à l'Angleterre humiliée? Nos intérêts bien entendus ne nous prescriront-ils pas de consulter une généreuse modération ? En attendant mes réflexions sur un évènement qui fera une véritable révolution dans les deux mondes, et auxquelles je n'ose encore me livrer, dans la crainte qu'un caprice de la fortune ne vienne les déranger, je ne m'occupe que de littérature.

Il n'y avoit que quelques jours que vous nous aviez quittés, lorsque me promenant seul dans cette allée que votre présence et vos entretiens m'ont rendu si chère, je vis arriver à moi Cidamon et Théodon. Nous vous rencontrons fort à

propos, me dit le premier, et après les complimens ordinaires, si vous vouliez bien me seconder, ajouta-t-il, j'espère que nous corrigerons Théodon de sa paresse, ou, si vous le voulez, de cette inconstance qui lui fait effleurer tous les genres de littérature, et lui rend ses talens inutiles. Je lui dis très-sérieusement qu'il est jeune trop long-temps, et qu'à trente ans, au lieu de s'essayer encore et de flatter les caprices de son esprit, il faut se livrer tout entier à une étude particulière. Sans ce régime on ne sait rien à force de savoir un peu de tout. L'esprit partagé s'accoutume insensiblement à céder à toutes les répugnances, ne voit que la superficie des objets dont il se lasse trop tôt, et devient enfin incapable de ces réflexions profondes et nécessaires, pour que les plus grands talens ne soient point perdus. N'être toute sa vie qu'un bel esprit qui disserte sur des riens, quelle triste condition! Aux fleurs du printemps doivent enfin succéder les fruits de l'automne. J'ai ébranlé Théodon, ajouta Cidamon en m'adressant la parole, je lui conseille d'écrire l'histoire et d'entreprendre un ouvrage important; si vous voulez me seconder je ne doute point qu'il ne se rende à votre invitation.

Peut-être, répondit modestement Théodon, que cette légèreté que condamne Cidamon, est une preuve que je n'ai de véritable talent pour rien. En parcourant différens genres de littérature, poésie, éloquence, histoire, j'ai eu, il est vrai, assez de plaisir pour y consacrer tous les jours quelques heures. J'ai beaucoup lu, j'ai même été tenté de prendre la plume, et j'ai succombé ; mais je vous l'avouerai, je n'ai jamais éprouvé ce charme secret qui s'empare de nous malgré nous quand la nature nous a donné de vrais talens. Ne dois je pas en conclure qu'il faut me contenter de profiter des lumières des autres, sans aspirer à l'honneur de me faire des lecteurs, et de les éclairer ou de les amuser? Mais puisque Cidamon le veut, je vais faire un effort, et me voilà fort résolu à entreprendre, puisqu'il le faut, quelque grand morceau d'histoire, pourvu cependant que vous me donniez votre parole d'honneur que vous critiquerez les premiers cahiers de mon essai avec la plus grande sévérité, que vous détromperez mon amour propre, et que vous ne me permettrez pas de grossir le nombre de ces historiens dont parle Juvenal, qui entassent volumes sur volumes, et

ne sont que d'insipides compilateurs. Où irai-je donc prendre des héros? Quelle est la nation malheureuse que je suis peut-être condamné à barbouiller? L'histoire ancienne me plairoit beaucoup; les hommes y ont je ne sais quel air de noblesse et de grandeur qu'on ne trouve point chez les peuples modernes; mais outre qu'elle a été traitée par de si grands génies, qu'il seroit de la dernière témérité de retoucher les mêmes sujets : me répondriez-vous qu'en voulant peindre de tels personnages, je ne leur donnerois point une attitude forcée, ou que je ne les rendrois pas platement? Serois-je plus heureux que les peintres qui viennent d'exposer au Louvre Hector et Popilius? Il faut donc me jeter dans l'histoire moderne, qui, ne présentant que des hommes fort inférieurs aux Grecs et aux Romains, ne demande pas dans un écrivain cette touche mâle, hardie et vigoureuse qui étoit nécessaire à Thucydide et Tite-Live. Me conseillez-vous de me borner à quelqu'évènement mémorable ou à un règne particulier? Je tâcherai de dévorer l'ennui de nos chroniques; s'il le faut, je feuilleterai des manuscrits poudreux; je chercherai la vérité à travers

les ténèbres où elle se cache. Prononcez, je suivrai vos conseils; ils sont des ordres pour moi.

Mon cher Théodon, lui répondis-je, vous m'embarrassez beaucoup. Donner des conseils généraux, rien n'est plus aisé; mais prendre un parti et se décider pour un sujet préférablement à tout autre, voilà la difficulté: et Cidamon, qui veut absolument vous faire historien, hésiteroit sans doute à vous dire quelle est l'histoire qu'il attend de vous. Vous nous avez demandé notre parole d'honneur de vous critiquer avec la plus grande sévérité, je vous la donne; et pour commencer à vous dire franchement ma pensée, je vous avouerai dès ce moment que, malgré tout l'esprit que j'admire en vous, je ne sais point de quel côté vous porte votre goût. On naît historien, comme on naît poëte, orateur, etc. Si vous n'avez point été frappé d'une sorte d'émulation en lisant les grands historiens; si les peintures de Tite-Live, de Salluste et de Tacite n'ont pas excité en vous une sorte d'enthousiasme, j'en demande pardon à Cidamon; je vous conseillerois de ne point vous jeter dans l'histoire; car malgré votre talent pour écrire avec grace

et même avec force, vous seriez incapable de lui donner cette ame qui la rend également utile et agréable.

En supposant que vous soyez né historien, personne n'est plus capable que vous-même de juger de l'histoire que vous devez entreprendre. Rappellez-vous quelles sont les idées auxquelles vous avez été le plus sensible en lisant nos grands modèles. Par exemple, si naturellement et par une sorte d'instinct, vous vous êtes arrêté dans Tite-Live aux détails particuliers qui servent à développer et former le génie des Romains; si les loix ont eu un attrait marqué pour vous; si les révolutions arrivées dans le gouvernement de la république vous ont porté à faire des réflexions; n'en doutez point, vous pouvez entreprendre une histoire générale. Mais avez-vous été plus frappé des guerres des Romains, de leur discipline militaire et des exploits des consuls, que de tout le reste? Bornez-vous à écrire l'histoire de quelque guerre mémorable et qui ait causé un changement dans la fortune des états. Si la partie des mœurs vous a intéressé; si vous aimez à réfléchir sur les passions, les vices, les vertus des hommes célèbres dont on vous

a conté les exploits ou l'administration, marchez sur les traces de Plutarque, et tâchez de nous éclairer et de nous rendre meilleurs, en nous présentant le portrait des hommes dont les talens ont honoré l'humanité, et dont la vie doit être pour nous une leçon éternelle.

Il y a différens genres d'histoire qui exigent des lumières et des talens différens. Etudiez vos forces, ont dit Horace et Despréaux aux jeunes poëtes, pour ne pas vous charger d'un fardeau sous lequel vous succomberiez. Ce précepte s'adresse à tous les écrivains, et il faut bien se garder de juger de l'ouvrage qu'on veut entreprendre, par son importance et sa dignité; ne consultez que vos talens, et croyez toujours que votre amour-propre vous les exagère. Si Anacréon et Catulle, par un orgueil mal-entendu, avoient dédaigné les bagatelles agréables qui les amusoient et les ont couverts de gloire, pour emboucher la trompette de Calliope, ou s'armer du poignard de Melpomène, ils se seroient rendus ridicules. J'en dis autant des historiens. De combien de connoissances et de talens Tite Live n'avoit-il pas besoin, qui n'étoient nécessaires ni à Salluste, ni à Tacite?

cite? Il offre une suite immense de tableaux dont les caractères demandent une touche et des couleurs différentes Suivant les Romains dans tous leurs progrès et leurs révolutions, il faut qu'il en développe les causes et l'enchaînement. Pour attacher le lecteur, il doit peindre toutes les passions et successivement les vertus et les vices qui ont fait et détruit la grandeur des Romains. Vous sentez, mon cher Théodon, que ce vaſte génie qui embrasse tout, n'étoit pas nécessaire à Salluste pour rendre parfaitement la conjuration de Catilina et la guerre de Jugurtha. J'en dis autant de Tacite, qui, ayant excellé à peindre les passions ténébreuses de Tibère, l'imbécillité de Claudius, la scélératesse de Néron, les intrigues des affranchis qui gouvernoient, la bassesse d'un sénat qui cédoit à la crainte ou se prostituoit à la faveur, n'auroit peut-être pas démêlé les ressorts de la fortune de Rome, puiſqu'il semble ne pas prévoir sa ruine que prépare et annonce le despotisme des successeurs d'Auguste. Je vous parlerai plus affirmativement de Plutarque, qui est un modèle parfait quand il n'est question que d'écrire la vie d'un homme illustre. Il

peint toujours à la fois l'homme et le héros, il le met sous nos yeux, il nous ouvre son ame toute entière, démêle tous les ressorts qui la font agir, et allume en nous l'amour de l'honnête et du beau. Cependant cet historien, que peut-être on n'égalera jamais, n'auroit sûrement pas été capable de faire l'histoire générale de la Grèce. Les passions ont dans le corps entier de la société un jeu, une marche, & des caprices plus difficiles à suivre, et qu'il ne démêle pas toujours avec la même sagacité. Il y a grande apparence que, faute de certains principes de droit naturel et de politique, il n'auroit pas été en état de rendre, avec la même supériorité que Thucydide, la guerre du Péloponèse ou tel autre évènement particulier de cette nature.

Mais je m'arrête, mon cher Théodon, et avant que de vous parler des différens genres d'histoire qui exigent des talens différens, et sont soumis à des loix différentes; permettez-moi de vous demander si vous avez fait certaines études que j'appellerois préparatoires, et dont un historien ne peut se passer. Avez-vous étudié le droit naturel? Si vous ne connoissez pas l'origine de la puissance

publique dans la société, les devoirs de l'homme comme citoyen et comme magistrat; si vous ignorez les droits et les devoirs des nations les unes à l'égard des autres; quelle règle, je vous prie, aurez-vous pour juger de la justice ou de l'injustice des entreprises que vous raconterez? S'il s'élève quelque querelle domestique dans l'état entre le prince et ses sujets, vous la déciderez donc au gré des préjugés publics; une erreur accréditée deviendra pour vous une vérité. Vous nous direz avec le père d'Orléans, « qu'à considérer la puissance des rois » d'Angleterre, nulle autre n'est originai» rement plus absolue et plus arbitraire, » puisqu'elle est fondée sur un droit de » conquête. » De cette première sottise réduite en principes, ne doit-il pas se répandre dans toute une histoire une doctrine fausse, ridicule et dangereuse? Vous déplairez aux geus éclairés, soit qu'on vous prenne pour un flatteur ou pour un ignorant. Vous tromperez les autres, et l'histoire, que Cicéron appelle *magistra vitæ*, nous conduira aux erreurs qu'elle doit nous apprendre à éviter. Vous serez d'autant plus pernicieux pour les personnes peu instruites, c'est-à-dire, presque

pour tout le monde, que vous aurez écrit avec agrément, et semé par-ci par-là dans votre histoire quelques lieux communs d'une morale triviale et domestique; je dis triviale et domestique, parce que sans le droit naturel on ne s'élevera point jusqu'à connoître les devoirs du citoyen et du magistrat, et les grandes vertus, dont le nom nous est presqu'inconnu et que nous regardons presque comme des chimères. En vérité, mon cher Théodon, ce n'est pas la peine d'écrire l'histoire pour n'en faire qu'un poison, comme Strada, qui, sacrifiant la dignité des Pays-Bas à celle de la cour d'Espagne, invite les sujets à la servitude, et prépare ainsi les progrès du despotisme. S'il en faut croire cet historien, il est permis à Philippe II de fouler aux pieds toutes les loix anciennes, tous les traités, tous les pactes de ses sujets, parce qu'il tient sa couronne de Dieu; et ce casuiste dangereux condamne les Pays-Bas à souffrir patiemment la ruine de leurs privilèges et l'oppression la plus cruelle, pour ne pas se rendre coupable d'une désobéissance sacrilège.

Je ne sais, continuai-je, si je me trompe; mais il me semble que c'est à

cette ignorance du droit naturel ou la lâcheté avec laquelle la plupart des historiens modernes trahissent par flatterie leur conscience, qu'on doit l'insipidité dégoûtante de leur ouvrage. Pourquoi Grotius leur est il si supérieur ? C'est qu'ayant profondément médité les droits et les devoirs de la société, je retrouve en lui l'élévation et l'énergie des anciens. Je dévore son histoire de la guerre des Pays-Bas, et Strada, qui a peut-être plus de talens pour raconter, me tombe continuellement des mains. J'ai un autre exemple à vous donner du pouvoir de l'étude dont je parle ; c'est Buchanan. Quand on a lu le savant morceau qu'il a fait sous le titre, *de jure regis apud Scotos*, de la souveraineté en Ecosse ; on n'est point surpris que cet écrivain qui pensoit seul dans son temps, comme Locke a pensé depuis et sans doute d'après lui, ait composé une histoire qui respire un air de noblesse, de générosité et d'élévation qui fait facilement excuser les défauts d'ordre et de liaison qu'on peut lui reprocher.

A cette étude du droit naturel il faut joindre celle de la politique. Mais remarquez, je vous prie, qu'il y en a deux.

L'une est fondée sur les loix que la nature a établies pour procurer aux hommes le bonheur dont elle les rend susceptibles; ces loix sont invariables comme elle, et le monde eût été heureux s'il les eût suivies. L'autre politique est l'ouvrage des passions qui ont égaré notre raison, et ne produit que quelques avantages passagers et sujets aux plus fâcheux retours. Il est nécessaire d'étudier d'abord la première; elle nous servira de mesure pour juger quelles nations sont plus ou moins éloignées du terme qu'elles doivent se proposer : mais on n'en développera les principes qu'en entrant dans l'examen des mouvemens du cœur humain, et de la manière dont notre esprit et notre cœur sont affectés pour les objets qui nous entourent. Cette étude est trop longue et trop difficile pour espérer d'y faire de grands progrès sans le secours des philosophes qui nous ont précédés. C'est dans leurs écrits qu'on apprendra ce que c'est que le bonheur auquel nous devons aspirer, et par quels moyens les plus savans législateurs ont voulu le fixer dans leurs républiques.

Quoi donc! me dit Théodon en m'interrompant, il faudra s'occuper sérieuse-

ment des folies de Platon, de Thomas Morus et de je ne sais combien d'autres rêveurs qui ne parlent que d'une politique qui n'a peut-être jamais été connue, mais qui certainement ne sera d'aucun usage à un historien, puisque les monumens les plus anciens de l'histoire nous représentent déjà les sociétés dans un état de dépravation auquel toute cette belle philosophie ne peut être appliquée, et dont on ne peut par conséquent tirer aucun secours.

N'importe, repartis je froidement, je n'en rabattrai rien, et je n'exige pas seulement que l'historien connoisse ce que vous appellez rêveries; je le condamne à les méditer assez pour qu'elles lui paroissent autant de vérités incontestables. Je conviens que l'empire des passions est peut-être aussi ancien que le monde, et durera certainement autant que lui; mais de votre côté vous ne pouvez nier que les sociétés qui en éprouvoient les troubles, les désordres et les commotions, n'aient fait des efforts continuels pour établir la sûreté, l'union et la paix. De là toutes les passions mises en mouvement, les guerres étrangères et domestiques, les partis, les factions, toutes les loix,

les différentes formes de gouvernement qui se sont succédées les unes aux autres; de-là en un mot la ruine des empires, et de nouveaux états qui se sont élevés sur leurs débris pour éprouver le même sort. Voilà le tableau que les historiens doivent nous mettre sous les yeux, non pas pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour suppléer à notre inexpérience, et en nous rendant prudens, nous apprendre à éviter les mêmes malheurs, et nous donner une boussole sur cette mer orageuse et sans bornes. Or je vous le demande, mon cher Théodon, comment l'historien s'acquittera-t-il de ce devoir essentiel, s'il n'a pas ce que Lucien, dans sa manière d'écrire l'histoire, appelle la science ou l'art de l'administration? Si je ne remonte pas jusqu'aux vues primitives de la nature, je donnerai comme autant de principes incontestables et salutaires les caprices, les préjugés et les erreurs des passions; et tandis que j'imiterai les magistrats et les législateurs qui ont égaré les premiers hommes, croyez-vous que j'acquerrai cette science politique que Lucien désire dans un historien?

Si, en étudiant la nature de l'homme,

je ne remonte pas jusqu'à la source de notre bonheur ou de notre malheur ; si je ne démêle pas le caractère de chacune de nos vertus et de chacun de nos vices ; si je ne découvre pas dans mes méditations par quels ressorts admirables nos vertus concilient les intérêts de tous les citoyens, développent leurs talens, et multiplient les frais de la société, tandis que les vices les divisent au contraire, étouffent leurs talens, et les soumettent à tous les caprices de la fortune : il faut nécessairement que j'égare mes lecteurs après m'être égaré moi-même. J'admirerai de bonne foi les ministres et les magistrats, qui, sans s'appercevoir de l'abyme qu'ils creusoient sous leurs pieds, ont quelquefois réussi en étendant l'empire des passions ; j'accréditerai leurs erreurs; comme eux, je prêterai un masque séduisant au vice ; et ce n'étoit pas certainement la peine de prendre la plume.

Je lis dans vos yeux, mon cher Théodon, que vous voulez me faire une objection; je la devine & j'y réponds. Les anciens législateurs dont nous admirons le plus la sagesse, n'ont pu, dans des temps plus heureux que les nôtres, ramener leurs citoyens à cette politique

dont je parle ; de quelle utilité nous seroit elle donc aujourd'hui? J'avoue que, voyant les rivalités, les haines, les dissensions, que de mauvaifes loix & de mauvaises mœurs avoient fait naître dans les républiques, ces grands hommes, pour détruire quelques maux & commencer à produire quelque bien, eurent raison de céder en quelque sorte au torrent qui les emportoit. Je loue Lycurgue d'avoir laissé quelques vices aux Spartiates, parce qu'il ne feroit point parvenu à en faire les plus sages des hommes, s'il avoit voulu les rendre parfaits. A qui voulez-vous donc, me direz-vous, qu'un historien prêche votre politique qui ne paroîtra qu'un vrai radotage ; & pourquoi, à l'exemple des plus sages législateurs, ne céderoit-il pas au torrent qui l'entraîne ? Pourquoi? C'eft, vous répondrai-je, qu'une loi à laquelle les esprits ne sont pas préparés, les révolte, & qu'un bon législateur ménage notre foiblesse pour nous corriger, & ne doit jamais avoir la conduite d'un tyran. Un historien au contraire ne peut jamais nous reprocher avec trop de force nos préjugés, nos erreurs & nos vices. Jamais sa philofophie ne causera aucun trouble

ni aucun désordre ; les sots ne l'appercevront pas, les gens d'esprit corrompus la siffleront ; mais elle familiarisera peu à peu les bons esprits avec la vérité ; elle leur fera connoître nos besoins, et nous disposera, s'il est encore possible, à ne pas nous refuser aux remèdes qui nous sont nécessaires.

Dès que l'historien se sera instruit de cette politique de la nature, il aura un fil pour conduire sa marche et l'empêcher de s'égarer. Sans crainte de se tromper, il jugera de la fortune des états, en comptant et en mesurant les distances par lesquelles ils se sont ou plus rapprochés, ou plus éloignés des vues de la nature. Il ne se laissera point tromper par une prospérité ou par un revers, comme la plupart de nos historiens qui, ne sachant point ce qui fait la grandeur, la force ou la foiblesse des nations, en admirent la prospérité quand elles touchent à leur ruine.

Voyez au contraire Salluste ; c'étoit sans doute un fort malhonnête homme ; il profitoit de tous les vices accrédités chez les Romains pour s'abandonner mollement aux siens ; mais s'élevant par les lumières de son génie au-dessus de lui-

même, il ne prend point le faste, les richesses, les voluptés et la vaste étendue des provinces de la république pour des signes et des preuves de sa prospérité. Il voit que Rome, qui chancèle sous le poids de ses richesses, est prête à se vendre, si elle trouve un acheteur. Le père Rapin lui reproche d'être toujours mécontent du gouvernement, et de donner une trop mauvaise opinion de la république par ses réflexions sur le luxe dans lequel elle étoit abîmée. A ce reproche, je présume que ce critique, qui dit ailleurs qu'on ne doit pas se permettre toutes sortes de vérités, n'auroit pas été, malgré tous ses talens, un meilleur historien que Strada, d'Orléans, Daniel et ses autres confrères. A la bonne heure que le père Rapin veuille des faits sans en connoître les causes. Pour moi j'aime une histoire qui m'instruit, étend ma raison, et qui m'apprend à juger de ce qui se passe sous mes yeux, et à prévoir la fortune du peuple où je vis par celle des étrangers.

Si Tite-Live n'avoit pas connu cette politique dont je parle, il n'auroit sans doute point manqué, pour me paroître plus intéressant, de me faire trembler par

le récit des premières querelles des patriciens et du peuple : j'aurois vu à chaque instant la guerre civile prête à s'allumer ; c'est alors que triomphe l'éloquence d'un historien médiocre; et je me serois chargé d'erreurs et de préjugés. Me montrant au contraire que la liberté est le fruit de ces dissensions. que la liberté produira l'égalité, et que sans cette égalité, mille citoyens qui ont été l'honneur et l'ornement de Rome, n'auroient été que de vils esclaves, j'apperçois sur quels fondemens s'élève la grandeur romaine. J'acquiers sans efforts des lumières utiles à un citoyen. Je compare malgré moi les divers gouvernemens. Dès qu'on m'a prouvé que la liberté et l'égalité élèvent les ames et nous rapprochent heureusement des vues de la nature, je dois me dire que le gouvernement qui les proscrit nous en éloigne : je dois en conclure qu'il ne tolèrera que des vertus obscures, et sera même assez stupide pour gêner les talens dont il aura le plus de besoin.

Prenez de l'historien, mon cher Théodon, l'idée relevée que vous devez en avoir ; il doit exercer une sorte de magistrature, et ne vouloir le réduire à ne

coudre que des faits à des faits, et les raconter avec agrément pour amuser notre curiosité ou plaire à notre imagination, c'est l'avilir, et n'en faire qu'un insipide gazetier ou un bel esprit. Mais puisque les passions ont renversé toutes les barrières que leur avoient opposées les plus sages législateurs, puiqu'elles sont même parvenues à donner des loix aux sociétés dégénérées, c'est-à-dire, à gouverner le monde; il faut connoître les ruses, l'artifice, et si je puis parler ainsi, la politique par laquelle elles affermissent leur despotisme. Si l'historien ne l'étudie pas, il se livrera, comme le peuple, à des espérances, des craintes et des joies insensées. N'ayant point appris à se défier des promesses, des passions, il en sera la dupe. Il louera des loix ou des établissemens qui procureront un bien passager, sans s'appercevoir que ce sont les germes d'une longue suite de calamités; et ses écrits, qui devoient enseigner la vérité, ne serviront qu'à multiplier et affermir l'erreur.

Vous m'effrayez, me dit alors Théodon, en me parlant de toutes ces études préliminaires; la vie d'un homme peut à peine y suffire. Mais supposons qu'on

ait acquis toutes ces connoissances, ne nuiront-elles pas à un historien? Possesseur de tant de richesses, son amour-propre le portera malgré lui à les prodiguer. Comment résister à la tentation d'enchâsser dans son histoire tant de belles réflexions sur le droit naturel et la politique? Qu'en arrivera-t-il? La narration, qui veut de la rapidité, marchera lentement. Ma qualité de philosophe fera tort à ma qualité d'historien. On bâillera, on s'ennuiera, mon histoire tombera des mains, et parce que j'aurois voulu être trop savant, je n'instruirai personne.

Vous avez raison, repartis-je, si votre historien sans goût est un pédant qui ne cherche qu'à faire parade de ses connoissances, et qui ne veut rien perdre de ce qu'il pense; ou un de ces philosophes ignorans que nous rencontrons par-tout, et qui ne laissent échapper aucune occasion de faire de longues réflexions sur les vérités les plus triviales. Mais je demande un Thucydide, un Xénophon, un Tite-Live, un Salluste, un Tacite qui connoissoient le cœur humain, la nature des passions, et qui avoient trop de génie pour abuser de leurs lumières et les employer mal à propos. Je veux

que l'historien soit en état de faire un traité de morale, de politique et de droit naturel, mais je ne veux pas qu'il le fasse: qu'il se contente d'en fournir les matériaux à un lecteur intelligent. Il n'est pas question entre nous dans ce moment de rechercher avec quelle sagesse, quelle sobriété et quel art un historien doit se servir de sa philosophie pour ne point ennuyer en voulant instruire. Nous y viendrons dans la suite si vous le désirez; mais permettez-moi actuellement de continuer à vous parler des connoissances préliminaires dont un historien a besoin, s'il veut faire un ouvrage utile.

Pour conoître cette politique des passions dont je vous parlois, il faut étudier leur jeu, leur marche, leurs progrès, le caractère propre de chacune d'elles, et apprendre comment elles s'unissent, se servent mutuellement, s'enchaînent les unes lès autres, s'usent en quelque sorte, se cachent quelquefois pour se reproduire avec une nouvelle force. C'est après cette étude qu'on voit que le présent est garant de l'avenir, et dans le plus léger abus on découvre le germe des désordres les plus pernicieux. Un historien tel que je me le représente, attachera nécessai-

rement les bons esprits. Qu'il sera loin de vous présenter de ces réflexions niaises et insipides qui décèlent un homme qui, ne voyant que la superficie des choses, est étonné d'un évènement qui devoit nécessairement arriver. Par exemple, que diriez-vous? Je vous cite le premier trait qui se présente à ma mémoire, quoiqu'il ne soit peut-être pas le plus ridicule : que diriez-vous d'un historien assez simple pour remarquer avec surprise » que » les chrétiens se livrèrent à la vengeance » lors même que leur triomphe sous Cons» tantin devoit leur inspirer l'esprit de » paix ? » Oh l'admirable connoissance du cœur humain, s'écria Cidamon en éclatant de rire ! Votre historien, ajouta-t-il, ne savoit donc pas ce que personne n'ignore, que la prospérité étend et multiplie nos espérances. Vouloit-il donc que les chrétiens, sans mémoire et sans ressentiment, oubliassent dans un instant tous les maux qu'ils avoient soufferts ? Cet homme avisé et prudent leur auroit sans doute conseillé de se venger quand l'idolâtrie étoit encore sur le trône, qu'il falloit la craindre, l'éclairer et non pas l'irriter, pour se rendre dignes d'être tolérés.

On ne finiroit point, repris-je, si on vouloit entrer dans le détail de tout ce que cette réflexion contient de gauche et de puéril : mais, continuai-je, voici quelque chose de plus admirable encore. Le même historien convient que la cour voluptueuse de Léon X pouvoit blesser les yeux; et il ajoute tout de suite » qu'on » auroit dû voir aussi que cette cour » même poliçoit l'Europe et rendoit les » hommes plus sociables. » Voilà la première fois que j'ai entendu dire que la société se perfectionnoit par des vices et non pas par des vertus. Ce qui m'étonne davantage de la part de cet historien, le patriarche de nos philosophes, et qu'ils nous présentent comme le plus puissant génie de notre nation, c'est qu'il ne soit qu'un homme, pardonnez-moi cette expression, qui ne voyoit pas au bout de son nez. Etoit-il donc si difficile de s'appercevoir que les voluptés si indécentes de Léon X devoient avilir sa cour, son clergé, et scandaliser la chrétienté ? que de ce scandale naîtroit le mépris de la cour de Rome et même le mépris de son pontife ? De là la tentation d'examiner sa doctrine et de la comparer à celle des premiers temps. Les esprits révoltés doi-

vent s'échauffer. N'en résultera-t-il pas nécessairement des nouveautés dans les opinions? De là des disputes théologiques, des injures, des schismes, des persécutions, des partis, dont l'avarice et l'ambition des grands devoient profiter pour allumer des guerres civiles qui sans doute ont été bien propres à rendre nos pères plus sociables.

Velléius-Paterculus n'étoit qu'un historien bel esprit; cependant il se garde bien de tomber dans une erreur aussi grossière que celle de Voltaire au sujet de la liaison et de l'enchaînement des vices et des passions. Au contraire voyez le commencement de son second livre: le premier Scipion, dit-il, ouvrit la plus grande carrière à la fortune des Romains, et le second aux vices qui devoient les ruiner. Après la destruction de Carthage, la république n'étant plus contenue par une puissance rivale, ce ne fut pas peu-à-peu, mais précipitamment, que les vices succédèrent aux vertus. Les plaisirs, les voluptés, le luxe, suites nécessaires d'une ambition heureuse et les sources d'une avarice insatiable, énervent subitement le courage des Romains. Viriathus, un chef de voleurs, devient un ennemi re-

doutable; et Numance, qui ne pouvoit armer que dix mille citoyens, réduit Rome à faire des traités honteux. Une république qui appesantit son joug sur tant de vastes contrées, n'est plus en état de faire parler les loix contre des citoyens séditieux qui aspirent à la tyrannie. N'en soyez pas étonné, ajoute Paterculus, la moindre licence, quand on la tolère, conduit à un forfait; le vice qui s'essaie d'abord d'une manière timide, lèvera bientôt une tête altière s'il est impuni, et cessera enfin d'être honteux dans un gouvernement assez corrompu pour le rendre utile à la fortune des citoyens.

Pardonnez-moi, mon cher Théodon, de m'arrêter si long-temps sur la connoissance des passions; mais rien à mon gré n'est plus nécessaire à un historien qui veut instruire, c'est son premier devoir, et même qui ne voudroit que plaire. S'il a bien étudié leur conduite, il verra sans effort comment elles dénaturent un gouvernement, et l'ont déjà détruit quand une nation trompée par de fausses apparences, croit encore avoir les mêmes loix, les mêmes magistrats et l'ancien mérite de ses pères. Quelles lumières utiles ne répandront pas ses pro-

fondes réflexions, s'il peint ces mêmes passions lorsque, par un caprice, elles remuent quelquefois un état et semblent vouloir le retirer de son engourdissement! Alors le pinceau de l'historien sera hardi, sa touche sera fière; et si ses lecteurs ne sont pas de francs imbécilles, ils s'intéresseront malgré eux aux évènemens d'une nation qui ne subsiste plus; ils les compareront à ce qui se passe sous leurs yeux, parce qu'une histoire écrite par un homme habile dans la connoissance des passions, n'est étrangère dans aucun siècle ni dans aucun pays. Convenez-en, jamais vous n'avez lu Tite-Live, Salluste, Tacite, sans vous écrier mille fois avec plaisir : *Fabula de me narratur :* c'est nous. Pour moi, je sais bien qu'en lisant, il y a peu de jours, l'histoire de Thucydide, j'ai cru voir dans les passions insensées de la Grèce la peinture de celles qui agitent aujourd'hui l'Europe, et qui nous asserviront comme elles ont asservi les républiques grecques, s'il s'élève parmi nous un Philippe de Macédoine.

Mais si on ne peut se flatter d'égaler les grands historiens que je viens de vous nommer, il faut du moins assez étudier les passions pour ne pas débiter

avec emphase des sottises, par exemple, que « l'Europe ne seroit aujourd'hui qu'un » vaste cimetière si la philosophie n'avoit » étouffé le fanatisme et l'enthousiasme. » Quelle ignorance du cœur humain de ne pas voir que le fanatisme s'use pour ainsi dire par les maux qu'il se fait à lui même, et que les passions qu'il exalte, doivent, après de vains efforts, devenir moins agissantes, plus molles, et enfin disparoître entièrement ! Il faut savoir que la nature nous a donné des passions opposées les unes aux autres, qui se combattent, et dont nous nous servons pour les modérer toutes. Distinguant avec Cicéron les vices de l'homme et les vices du siècle, *non vitia hominis, sed vitia sæculi*, un historien s'en seroit pris à la foiblesse du gouvernement, et l'auroit accusé des maux dont la doctrine de Luther et de Calvin n'a été que le prétexte et l'instrument. Il auroit jugé que le jansénisme, tout métaphysique qu'il est, et par conséquent peu propre à remuer la multitude, allumeroit encore des guerres civiles à la barbe de messieurs les philosophes et de messieurs leurs cliens, si nous avions le même caractère, les mêmes passions, les mêmes préjugés,

les mêmes mœurs que nos pères ambitieux et sortant de l'anarchie féodale, avoient encore sous les règnes de François premier et de son fils.

Otez à un historien la connoissance des passions, sa politique sera dès-lors aussi incertaine et chancelante que celle de certains hommes d'état qui se laissent balloter par la fortune. Dans un chapitre il sera machiaveliste, dans l'autre il louera la bonne foi. Partisan zèlé du luxe, il se moquera des gouvernemens qui font des loix somptuaires; et ailleurs il vous dira que les Suisses ignoroient les sciences et les arts que le luxe a fait naître, mais qu'ils étoient sages et heureux. Les maximes raisonnables qui lui échappent quelquefois, ne servent qu'à prouver qu'il a peu de sens. On ne trouvera dans son ouvrage que des demi-vérités, qui seront autant d'erreurs, parce qu'il leur aura donné ou trop ou trop peu d'étendue. Rien ne sera présenté dans ses justes proportions, ni peint avec des couleurs véritables.

Telle est, pour vous le dire en passant, l'histoire universelle de Voltaire. J'étois très-disposé à lui pardonner sa mauvaise politique, sa mauvaise morale, son ignorance et la hardiesse avec laquelle il tron-

que, défigure et altère la plupart des faits Mais j'aurois au moins voulu trouver dans l'historien un poëte qui eût assez de sens pour ne pas faire grimacer ses personnages, et qui rendît les passions avec le caractère qu'elles doivent avoir. J'aurois désiré un écrivain qui eût assez de goût pour savoir que l'histoire ne doit jamais se permettre des bouffonneries, et qu'il est barbare et scandaleux de rire et de plaisanter des erreurs qui intéressent le bonheur des hommes. Ce qu'il dit n'est ordinairement qu'ébauché; veut-il atteindre au but? il le passe, il est outré. Je n'en suis pas surpris depuis qu'un de ses plus zélés admirateurs nous a appris qu'il recommandoit aux jeunes gens qui le consultoient, de frapper plutôt fort que juste. Précepte admirable pour plaire à la multitude; mais la multitude ne donne qu'une vogue passagère, et il me semble qu'on doit plutôt en croire Lucien. Il recommande à un historien de la mépriser, de ne pas écrire pour elle, de ne pas même se conformer au goût de son siècle, et d'avoir toujours devant les yeux le jugement de la postérité qui ne se trompe jamais.

Si l'historien n'avoit à parler que des intérêts,

intérêts, des querelles, des guerres des états, de leur constitution, de leurs loix et de leurs révolutions, les connoissances dont je viens de vous parler, pourroient lui suffire. Mais l'objet de l'histoire n'est pas d'éclairer simplement l'esprit, elle se propose encore de diriger le cœur et de le disposer à aimer le bien; tandis que les hommes supérieurs y puiseront les lumières nécessaires pour gouverner la république, il faut que les autres s'y instruisent des devoirs du citoyen. Je veux que l'historien ait le respect le plus profond pour les mœurs; qu'il m'apprenne à aimer le bien public, la patrie, la justice; qu'il démasque le vice pour faire honorer la vertu. Les principes d'honnêteté que j'aurai puisés dans l'histoire, me prépareront à seconder les lumières des magistrats qui sont à la tête des affaires et qui veulent le bien. Ils craindront ma censure, et si je puis parler ainsi, je les soutiendrai contre les passions violentes auxquelles ils sont plus exposés que les simples citoyens, et je les affermirai dans la pratique de la justice.

Vous voyez donc, mon cher Théodon, que l'étude la plus approfondie de la morale est absolument nécessaire pour

que l'historien soit en état de remplir le double devoir dont il est chargé. C'est par cette morale que la lecture des historiens anciens, je ne parle pas de tous, car Rome a ses Cotins, est si utile et même si intéressante, qu'on les relit sans cesse, tandis qu'après avoir ri une fois des plaisanteries de Voltaire, on ne peut s'empêcher de les mépriser si on a quelque goût. La plupart de nos historiens modernes n'ont aucun principe sur l'ordre et la dignité des vertus, et les désordres plus ou moins grands que produisent les vices. Ils n'ont pour règle que les préjugés publics ou ceux de l'état auquel ils se sont consacrés. Les uns admireront l'ambition de Charles-Quint et la magnificence ruineuse de Louis XIV. Les autres loueront la piété barbare de Philippe II, ou Guillaume-le-Conquérant, parce qu'il entendoit tous les jours la messe, et assistoit aux heures canoniales et même à matines. Etudions la nature des vertus, et connoissons les bornes qu'elles ne peuvent passer sans devenir des vices ou du moins des minuties ridicules.

Soyez persuadé, disoit Cicéron à Brutus, que, sans le secours de la philoso-

phie, on ne s'élèvera point à cette éloquence parfaite que nous cherchons et dont nous voulons nous faire une idée. Ce n'est pas, ajoute t-il, que la philosophie puisse fournir à l'orateur toutes les richesses dont il a besoin, mais elle lui donnera celles dont il ne peut se passer sans être maigre et décharné. J'en dis autant de l'histoire, et peut-être avec d'autant plus de fondement, que l'éloquence ne veut souvent qu'éblouir et séduire, et que l'histoire se proposant constamment de nous instruire et nous rendre meilleurs, ne peut jamais se passer de connoître les vertus les plus importantes pour les hommes. Sans la philosophie, dit encore Cicéron, on raisonne mal de la religion, de la mort, de la douleur et de nos devoirs. Elle est donc nécessaire à l'historien obligé de mettre sans cesse sous nos yeux tous ces différens objets.

Il n'auroit pas besoin de beaucoup d'habileté pour rendre notre ame sensible à l'attrait de la vertu, si, comme le poëte, maître des personnages qu'il fait agir et des évènemens, il étoit libre de récompenser à son gré la vertu et de punir le vice. Mais la vérité, qui doit

être toujours sacrée pour l'historien, le forcera à ne point déguiser que le vice heureux ne triomphe que trop souvent de la vertu. Qu'il fasse alors remarquer que ce malheur est le juste châtiment que mérite une société qui, s'éloignant des vues de la nature, se laisse gouverner par les passions. Je veux qu'en me peignant les succès passagers de l'injustice, de l'ambition et de l'avarice, on m'annonce les revers durables dont ils seront suivis; que la vertu opprimée trouve en elle-même une consolation, tandis que le vice, en apparence heureux, est souvent dévoré de remords, et toujours déchiré par les craintes, les alarmes et les inquiétudes qui l'accompagnent. C'est dans cette partie que Plutarque est peut-être le premier des historiens. On ne le lit point sans aimer davantage la vertu. Je voudrois être Aristide, dussé-je être exilé comme lui. J'admire les talens de Thémistocle, et plus je plains sa fin malheureuse, plus je m'attache à la vertu dont je connois le prix, et qu'il avoit abandonnée.

La vie d'Auguste n'est-elle pas une leçon importante de morale? Quel triomphe glorieux pour la vertu, que de voir

ce triumvir barbare et couvert du sang de ses concitoyens, ne se délivrer de ses craintes et des conjurations, qu'en affectant des vertus qu'il n'avoit pas, et qu'il finit peut-être par aimer quand il vit qu'il leur devoit son repos et sa sûreté! Que j'ai regret, mon cher Théodon, que Tacite ne nous ait pas tracé ce tableau intéressant, lui qui a rendu le vice si odieux et la vertu si estimable dans la vie de Tibère! Rappellez-vous avec quelles couleurs il peint ce maître du monde devant qui tout tremble, et qui tremble lui-même au milieu des précipices dont il se croit environné. Las de lui-même, las de Rome et de sa puissance, fuit-il à Caprée? il éprouve qu'il ne se peut fuir lui-même. En vain il veut étouffer ses remords et faire taire ses craintes par les voluptés infâmes où il se plonge; il semble me dire à chaque instant: *Discite justitiam moniti.* Malgré que j'en aie, j'apprends dans ma vie privée que les richesses et l'empire du monde entier ne peuvent rendre heureux. Si Tibère, me dis-je nécessairement, avoit imité Auguste, il auroit joui de la même tranquillité.

Vous voyez combien l'histoire s'em-

bellit par la morale dans des mains aussi habiles que celles de Tacite. Je suis touché de la mort d'Helvidius ; mais la tranquillité avec laquelle il la reçoit, me fait presque envier son sort, ou du moins m'élève l'ame. Aucun homme de bien ne périt par les ordres de l'empereur sans que Tacite n'en tire une leçon importante pour ses lecteurs. En effet, remarquez, je vous prie, que la morale s'associe d'autant plus naturellement à l'histoire, que, par les loix éternelles de la providence, il est établi que la vertu porte la paix dans le cœur de l'homme, et que le vice y établit le trouble et la crainte. L'une me rend cher à mes concitoyens ; l'autre me rend odieux. J'ajoute, et je n'ai pas besoin de le prouver, que le bonheur ou le malheur des états est soumis aux mêmes loix. Une politique injuste peut procurer une prospérité passagère ; mais craignez un revers, car on ne se fie plus à vous, et vos ennemis se réuniront pour conjurer votre perte. Jamais vous ne verrez une nation se dégrader et tomber en décadence, qu'après avoir perdu ses mœurs, et quand ses vices ont affoibli ses loix.

Voilà la philosophie morale que doit

avoir un historien ; s'il la néglige, il manque à un de ses devoirs les plus essentiels. Sous prétexte d'exciter à la vertu, en prouvant que la providence ne l'abandonne jamais, ne faites point intervenir des miracles en sa faveur. Strada emploie la Vierge et Saint-Jacques en toute occasion pour procurer des succès aux catholiques contre les novateurs. Ces inepties monacales ôtent à un historien la confiance qu'il doit inspirer à ses lecteurs ; et dès qu'il est assez téméraire pour vouloir pénétrer les secrets cachés de la providence, il tombera dans une superstition puérile, et dégradera la sagesse divine. A entendre Strada, on diroit que Dieu a sommeillé pendant quelque temps ; que Luther et Calvin ont profité de ce sommeil pour enfanter leur doctrine et se faire des sectateurs, et que Dieu, en se réveillant, a besoin des armées des princes pour se venger des hérétiques. Combien n'est-il pas insensé de faire partager à Dieu les injustices cruelles de Philippe II, de Grandvelle et du Duc d'Albe ? Que jamais ces absurdités impies ne souillent une histoire. C'étoit bien la peine d'avoir imaginé vingt miracles, pour empêcher les catholiques

d'être vaincus, ou pour leur faire remporter quelque petit avantage; tandis que, dans l'occasion la plus importante et la plus décisive, la Vierge et S^t. Jacques manquent leur coup, et permettent aux vents de détruire cette célèbre flotte dont Strada se promettoit la soumission des Pays-Bas, la conquête de l'Angleterre, et dans ces deux pays le rétablissement de l'ancienne religion.

Le merveilleux du poëme épique, si agréable pour notre amour-propre et notre imagination, en nous mettant en commerce avec des dieux qui ont nos passions, déplaît dans l'histoire qui ne parle qu'à notre raison. Je lis avec plaisir dans Homère et dans Virgile qu'Achille et Enée reçoivent du ciel des armes fabriquées par Vulcain; mais je veux qu'un historien m'apprenne qu'un grand homme et les états n'ont point d'autre bouclier que leurs talens et la sagesse des loix. Laissons agir les causes secondes, et sans recourir à des prodiges pour orner notre narration ou expliquer des évènemens dont nous ne découvrons pas la cause, permettons au monde d'obéir aux loix générales que Dieu a établies à la naissance des choses.

J'approuve votre pensée, me dit alors Cidamon, et tous ces historiens qui font témérairement intervenir Dieu dans nos affaires, me paroissent aussi ignorans et aussi grossiers que nos pères, quand ils croyoient à l'épreuve du fer chaud, de l'eau bénite et au duel judiciaire. Mais, je vous prie, comment un Tite-Live que vous regardez comme un historien parfait, et qui raconte cependant autant de prodiges que Strada, échappera-t-il à votre critique? Très-aisément, répondis-je; car, écrivant l'histoire d'un peuple très-superstitieux, très-ignorant, qui croyoit voir dans des évènemens naturels le signe avant-coureur de quelque calamité, ou la colère d'un dieu qu'il falloit appaiser par des sacrifices ou quelque cérémonie religieuse, l'historien auroit manqué au devoir de peindre les mœurs et la religion des Romains, s'il eût passé sous silence des faits qui occupoient très sérieusement la prudence d'un sénat qui jette les fondemens du plus grand empire du monde. J'ose vous assurer que Tite-Live n'étoit point superstitieux. S'il avoit cru aux prodiges qu'il rapporte, il en auroit parlé sur un autre ton; mais il ne s'en est point moqué

comme nos philosophes. C'est qu'il ne pensoit point comme eux, que la superstition fût le plus grand des maux et la source de tous les autres. César, l'homme le moins superstitieux, et trop partisan d'Epicure pour croire à une providence incommode pour la paresse des dieux, ne rapporte-t-il pas lui-même les prétendus prodiges qui annonçoient sa victoire à Pharsale? Il n'y croyoit pas, mais son armée y croyoit : les prodiges qu'elle croyoit voir augmentoient sa confiance, et contribuèrent au succès de cette célèbre journée. Tite-Live écrivoit après César, et peut-on croire raisonnablement qu'il crût à tant de misères, dans un temps où la philosophie des Grecs étoit si familière aux Romains, et que les écrits philosophiques de Cicéron, surtout ses traités de la divination et de la nature des dieux, avoient éclairé toutes les personnes qui cultivoient leur esprit.

Voilà à peu près, mon cher Théodon, les connoissences par lesquelles on doit se préparer à écrire l'histoire. Et en voilà assez, me répondit-il en riant, pour me bien convaincre que Cidamon me donnoit un conseil pernicieux : je m'y rendois sur la foi de Voltaire, qui a dit

quelque part avec son bon sens ordinaire, que « l'histoire ne demande que du tra-» vail, du jugement et un esprit com-» mun. » Me voilà détrompé : mais quoique j'espère que désormais Cidamon préférera ma paresse et mon silence à une histoire médiocre, pour ne rien dire de pis; vous nous avez présenté des idées nouvelles qui m'ont fait beaucoup de plaisir. Vous avez distingué différens genres qui demandent des talens différens et sont soumis à des loix différentes. Je ne vous en tiens pas quitte. Vous avez piqué ma curiosité, et Cidamon, qui ne vous a pas écouté avec moins d'attention que moi, a le même désir. Il fait beau, nous pouvons prolonger notre promenade. Quand vous nous aurez fait part de vos réflexions, Cidamon laissera les ignorans en repos. De mon côté, je relirai les historiens anciens avec d'autant plus de plaisir, que j'y remarquerai peut-être des défauts et sûrement des beautés qui m'échappoient faute de connoissances. Mon cher Théodon, lui répondis-je, je ferai volontiers ce que vous exigez de moi, car je compte sur votre amitié et celle de Cidamon. D'ailleurs j'y trouverai mon avantage; vous avez l'un et

l'autre trop d'esprit et de goût pour que je ne sois pas ravi de vous communiquer mes idées : je les réformerai si vous m'apprenez que j'ai tort ; et si vous les approuvez, je m'y attacherai plus fortement.

Il ne faut que jeter les yeux sur ce que se propose Tite-Live en commençant son histoire, pour juger du plan que doit se faire l'auteur d'une histoire générale. Sans m'arrêter, dit-il, aux fables par lesquelles nos aïeux grossiers croyoient donner plus de lustre à leur origine, bornons-nous à connoître les mœurs, les loix soit civiles, soit militaires, et les hommes illustres qui ont étendu l'empire de la république sur le monde entier ; et comment notre prospérité nous a trompés et conduits à ce terme fatal, où, accablés sous le poids de notre avarice et de notre ambition, nous n'avons plus même la force nécessaire pour nous corriger.

Il me semble que le plan de Tite-Live embrasse tout ce qu'un lecteur raisonnable est en droit d'attendre d'un historien. Que pourroit-il désirer au-delà ? On ne peut négliger aucun de ces objets sans que l'histoire ne perde de son intérêt,

rêt, et ne devienne obſcure. Si je ne suis pas instruit des mœurs publiques et des loix qui forment la constitution politique, vous me présentez en vain des évènemens qui méritent d'être connus; je n'en démêle point les causes, et j'en attribue les succès aux hommes qui ont commandé. Je crois que c'est le hasard seul qui les produit, comme il produisit autrefois Annibal chez les Carthaginois, et Charlemagne parmi nous, qui sont deux espèces de prodige dans leur nation. Au lieu d'un grand tableau, vous ne m'offrez, si je puis parler ainsi, qu'un portrait. Mon intérêt diminue, la vérité m'échappe, et je ne trouve point dans l'histoire l'instruction que je dois y chercher. Si vous me faites connoître au contraire les mœurs et le gouvernement de la république, je vois que les grands hommes, qui paroissent sur la scène, sont l'ouvrage des loix. Je m'attache à la république qui leur communique son génie; l'intérêt s'agrandit et ma raison s'éclaire sans effort.

Tite-Live qui a connu cette vérité, et que je n'ai découverte qu'en me rendant compte du plaisir que me fait sa lecture, suit avec soin tous les établissemens des

Romain; aucune des loix qui peut apporter quelque changement dans les intérêts et les passions des patriciens ou du peuple, n'est oubliée. Je vois se former sous mes yeux les mœurs, les usages, les coutumes et le droit public de la république. J'appperçois le mêlange des vertus et des vices qui se combattent avec des forces inégales. Tout citoyen, qui par son exemple ébranle la constitution ou l'affermit, est mis sous mes yeux; de sorte que, pour peu que je sois capable de réflèchir sur les faits qu'on me présente, j'en vois résulter la fortune prodigieuse des Romains. Quelques vices, l'avarice, par exemple, et l'ambition que les loix n'ont pu détruire, qui obéissent ordinairement à l'amour de la gloire et de la patrie, mais qui par bouffées se présentent encore quelquefois, m'annocent quel sera un jour leur empire: je prévois qu'elles s'empareront de la puissance publique, et feront succéder la tyrannie à la liberté.

Si une histoire générale est bien faite, on doit juger par la conduite que tient un peuple en se formant, et par les efforts qu'il fait pour parvenir à la fin qu'il se propose de la manière dont il jouira

de sa fortune. Dans cette jouissance même, l'historien doit me faire pressentir les causes de sa décadence. Alors tout se développe de soi-même, les faits naissent naturellement les uns des autres ; et c'est en cela que consiste, dans une histoire générale, tout l'art de préparer les évènemens. La narration qui n'est point obligée de s'interrompre pour donner des éclaircissemens nécessaires, marche avec rapidité, ne languit jamais et entraîne le lecteur. Mais, mon cher Théodon, n'attendez rien de pareil d'un écrivain qui, par les études dont je viens de vous parler, ne sera pas préparé à écrire l'histoire. Il faut qu'il ait long-temps médité son ouvrage ; qu'il en ait étudié toutes les parties, et qu'il les embrasse toutes d'un coup d'œil.

Je sais bien qu'aucune nation ne présente un aussi beau tableau que la république romaine, mais distinguons, je vous prie, la matière sur laquelle travaille un historien, de l'habileté avec laquelle il la manie et la met en œuvre. Les Barbares qui ont fondé nos états modernes, valoient certainement les brigands à qui Romulus ouvrit un asyle. Les uns ont vu détruire leur puissance avant qu'elle

pût s'affermir, les autres ont jeté les fondemens de plusieurs états qui subsistent encore, et par un reste de leur barbarie primitive, croient dans leur faste et leur foiblesse offrir le modèle de la politique la plus parfaite. Pourquoi ces histoires n'intéressent-elles point le lecteur ? C'est qu'on a toujours négligé de m'instruire des mœurs, des loix, des coutumes et du droit public de ces Barbares. Je marche alors à la suite d'un historien qui ne sait lui-même où il va. L'ennui me gagne au milieu de ces combats, de ces guerres, de ces victoires dont on m'entretient sans me dire où tout ce fracas me conduira Qu'on m'ait fait connoître, par exemple, le caractère des soldats de Clovis, l'esprit de liberté qu'ils avoient apporté de Germanie, et l'esprit de servitude qu'ils trouvoient dans les Gaules, et il me semble que j'en aurois vu résulter tout ce qui est arrivé, c'est-à dire, le progrès du despotisme dans les uns, et de la servitude dans les autres. J'aurois pu faire peu de cas de la nation qu'on auroit mise sous mes yeux, mais j'aurois admiré la sagesse et l'habileté de l'historien. Je n'aurois pas approuvé, mais j'aurois plaint. Cet intérêt m'eût

préservé de l'ennui. Ma raison se seroit éclairée, et peut-être n'aurois je pas eu moins de plaisir à connoître comment un peuple reste dans une éternelle enfance, qu'à démêler les ressorts de la grandeur romaine.

Rappellez-vous Tite-Live; voyez comment, en commençant son histoire, il pique la curiosité de son lecteur, et le rend attentif. *Res romana quæ ab exiguis profecta initiis eò creverit ut jam magnitudine laboret suâ.* Je me plais à considérer et à mesurer l'intervalle immense qu'il y a entre Rome naissante et Rome maîtresse du monde. Dès-lors je prends intérêt aux petites choses qu'on me raconte de Romulus et de ses successeurs. Rien ne m'annonce encore les prémices d'un grand empire; mais heureusement pour les Romains, Tarquin se rend odieux et se fait chasser. L'historien réveille mon attention et ma curiosité en m'avertissant que ce n'étoit que sous Tarquin que la liberté devoit être établie, pour que les citoyens n'en abusassent pas. Ces mots me préparent à la grandeur et à la décadence de la république. Voilà l'objet que je me propose de connoître. Je dévore avec plaisir les premières guerres des Ro-

mains contre les Eques, les Volsques, les Toscans, les Sabins, etc. et les dissensions éternelles des patriciens et des plébéiens. Pourquoi ? C'est que je vois un peuple, qui, dans des entreprises et des démêlés en apparence peu importans, acquiert de grandes vertus et de grands talens, se prépare à faire de plus grandes choses, et approche, quoique lentement, du terme où les destinées, ou plutôt ses mœurs et son gouvernement, l'appellent. En voyant rassembler les matériaux immenses d'un vaste édifice, vous les considéreriez avec plaisir ; parce que votre imagination se feroit d'avance un tableau magnifique du palais qu'on va élever : il en est de même de l'histoire romaine. Quand vous rencontrerez, mon cher Théodon, quelqu'un de ces lecteurs qui prétendent que la première décade de Tite-Live est inférieure aux autres, ne balancez point à écrire que c'est un de ces lecteurs qui ne savent pas lire et ne voient pas dans l'évènement qui est sous leurs yeux, celui qui doit le suivre.

Cette unité d'action et d'intérêt, si recommandée au poëte épique, pour m'intéresser aux entreprises de son héros, n'est pas moins nécessaire à l'historien :

car elle est fondée sur la nature même de notre esprit, qui ne peut s'occuper de plusieurs objets à la fois sans se partager, recevoir par conséquent une impression moins vive, se lasser, s'embarrasser, se dégoûter, et ne tirer enfin aucun fruit de ses études. Homère m'intéresse au retour d'Ulysse à Ithaque, et Virgile à l'établissement d'Enée en Italie. Ils n'oublient jamais que c'est-là le but de leur poëme, et pour fixer mon attention, ils me le rappellent souvent. De même l'historien doit ne point me laisser perdre de vue le terme où il a promis de me conduire. Alors l'histoire devient en quelque sorte un poëme épique; elle marche à son but à travers les obstacles qu'opposent les passions et les évènemens de la fortune. Les Gaulois dans Rome embrasée, Pyrrus et Annibal en Italie, tiennent lieu du merveilleux d'Homère et de Virgile, et ne m'inquiètent pas moins sur le sort des Romains, que Junon et Neptune sur celui d'Énée et d'Ulysse.

Après Tite-Live, je puis vous citer Grotius. Son histoire des guerres qui ont donné naissance à la république des Provinces-Unies, est un ouvrage qui mérite les plus grands éloges. Je ne vous dirai

pas qu'il est rempli de maximes que la politique doit adopter; que les passions y sont peintes avec autant de force que d'adresse; ce n'est pas sous ce point de vue que je le considère actuellement. Rappellez-vous avec quel soin Grotius me fait connoître les mœurs et le génie d'un peuple qui peut souffrir un maître, mais non pas un tyran; qui s'essaie à secouer le joug, et conserve par habitude les préjugés qu'il doit à son ancien gouvernement. Vous le voyez qui se défie de lui-même, qui doute, qui hésite, qui suit sa colère en tâtonnant; et qui n'ayant plus le caractère convenable à la monarchie, n'a pas cependant encore celui qui convient à des républicains. C'est pour mieux peindre cette situation incertaine, que Grotius donne aux premiers livres de son ouvrage la forme d'annales; rapportant les évènemens par ordre de leur date, je vois les succès et les revers se balancer, je flotte entre la crainte et l'espérance. En admirant la prudence de Guillaume, prince d'Orange, je voudrois quelquefois hâter son courage; mais bientôt je blâme moi-même mon impatience, et dans cette agitation je m'éclaire, et sens combien il est difficile d'établir la

liberté sur les débris de la monarchie. Cependant Guillaume a jeté les fondemens de la république; son fils Maurice va élever l'édifice, et Grotius donne une nouvelle forme à son ouvrage; j'avance à plus grands pas vers le terme que l'historien m'a proposé, et je connois tous les ressorts du gouvernement. En lisant Tite-Live, je devine toute l'histoire romaine. Rien ne m'arrête; si j'ai réfléchi sur la premiere décade, j'ai le dénouement de tout. Les Romains, maîtres de l'Italie, seront exposés à des guerres plus dangereuses, mais le passé m'instruit de l'avenir, et je m'attends à trouver dans les plus grandes adversités des Fabius, des Marcellus et des Scipion. De même, quoique Grotius termine son histoire à la fameuse trève de 1609, il me semble que j'y vois le germe de tous les évènemens qui sont arrivés depuis dans les Provinces Unies, et des passions qui en ont été l'ame. L'ambition de la république et son goût pour la guerre qui la mêlent dans toutes les affaires des potentats, ne m'étonnent pas; mais à travers tout cet éclat, je découvre cet esprit mercantille qui doit s'accroître au milieu des dépenses et des disgraces insépara-

bles de la guerre ; il parviendra à dominer, et la république, après son commerce, regardera la paix comme le souverain bien.

Vous l'avouerai-je ? Par la disposition générale de son ouvrage, Grotius me paroît fort supérieur à Tacite. On diroit que ce dernier historien a pris la plume avant que d'avoir bien connu toute l'étendue du projet qu'il méditoit. Rien n'est plus beau que la peinture qu'il nous fait du règne de Tibère, et Racine a eu raison de l'appeller le plus grand peintre de l'antiquité, mais il me laisse quelque chose à desirer. En ouvrant ses annales, je ne suis point préparé à la politique ténébreuse d'un tyran qui croit n'être jamais assez puissant et craint toujours de le trop paroître. Je vois le despotisme le plus intolérable se former, et je ne sais point à quoi cela aboutira Je me lasse des cruautés et des injustices presqu'uniformes qu'on me rapporte, et je ne vois point qu'il soit nécessaire de multiplier ces détails pour me faire connoître Tibère, sa cour, la honteuse patience du sénat et la lâcheté du peuple.

Vous blâmez peut être ma témérité, mon cher Théodon ; convenez cependant que

si Tacite, au lieu de se borner à nous entretenir de Tibère, de Claude, de Néron et de quelques autres princes, eût fait l'histoire de l'empire et non pas des empereurs, il auroit attaché ses lecteurs par un plus grand intérêt, et répandu des lumières qui auroient instruit dans tous les siècles et tous les pays. Nos pères, pouvoit dire, Tacite en commençant son ouvrage, ont vaincu le monde, parce qu'ils ont aimé la vertu et la liberté. Les dépouilles de leurs ennemis les ayant corrompus, ils n'ont plus été dignes d'être libres. Les dissensions nous ont asservis, en faisant passer la puissance publique dans les mains de quelques citoyens avares et ambitieux. Marius et Sylla avoient préparé la puissance de Jules-César, qui usurpa l'autorité souveraine et en fut puni; mais Brutus et Cassius étoient destinés à être les derniers Romains. Un nouvel ordre de choses s'est formé; ayant les vices de la servitude, nous nous sommes accoutumés à porter nos chaînes : et les Barbares qui apprendront à nous mépriser, détruiront jusqu'à notre nom.

Ou je me trompe fort, ou cette exposition auroit été bien plus propre que celle de Tacite à piquer la curiosité de

ses lecteurs et à les intéresser. Au lieu de quelques princes dont la cruauté et l'imbécillité font horreur, j'aurois été occupé du sort des Romains. Voilà donc, me serai-je dit, la postérité de ces hommes qui ont d'abord étonné le monde par leurs vertus et ensuite par leurs talens, condamnée à devenir la proie de quelques hordes de Barbares. Par quel venin secret, me serois-je demandé, les forces de cette puissance redoutable vont-elles s'engourdir? Si Tacite avoit voulu développer les progrès de la monarchie comme les historiens précédens avoient fait connoître ceux de la liberté, il est sensible qu'il auroit commencé son ouvrage par le commencement, et non pas par le règne de Tibère. Au lieu de garder l'histoire d'Auguste pour occuper les dernieres années de sa vie, c'est ce prince qu'il auroit d'abord mis sous nos yeux.

Que ne donnerois-je pas pour qu'il se fût tracé ce plan? Avec quel intérêt, avec quelle avidité n'auroit-on pas lu la vie du plus habile et du plus adroit des tyrans, écrite par l'historien qui connoissoit le mieux les ruses et l'artifice du cœur humain, et qui, d'un œil sûr, apperçoit chaque passion sous le masque dont

dont elle se couvre. J'aurois frémi pour le sort de l'état, en voyant périr tous les citoyens dont les vertus font ombrage à l'usurpateur qui cessa d'être cruel en cessant de craindre. Quelle instruction pour moi, si Tacite m'eût fait connoître les ressorts de cette ambition qui se cachoit pour dominer plus sûrement, et qui appella à son secours toutes les passions basses qui devoient avilir les Romains et les rendre patiens! Je n'en dis pas assez, cette ambition se fit aimer et regretter. Cet Octave qui n'auroit jamais dû naître, les Romains dégradés finirent par dire qu'il n'auroit jamais dû mourir.

Après avoir peint Auguste avec cette touche et ces couleurs qu'on ne peut trop admirer, Tacite se seroit encore surpassé lui-même dans la vie de Tibère. Il auroit démêlé les vices que ce prince devoit à ses passions et ce que les circonstances y avoient ajouté. Auguste cachoit ses sentimens et ne vouloit pas qu'on le devinât. Tibère exigeoit qu'on le vît à travers le voile dont il cherchoit à se couvrir. De là cette tyrannie sourde à laquelle les timides Romains ne peuvent se soustraire. Tous ces détails de délations et de supplices que Tacite s'excuse

quelquefois de rapporter, parce qu'il craint de fatiguer ses lecteurs, je les lirois avec avidité, parce qu'ils me serviroient à former cette chaîne qui lie tous les événemens, et à comprendre comment les Romains, qui se servoient encore du terme de république sous des empereurs absolus, devoient tomber dans un tel excès de bassesse et de corruption, qu'ils regretteroient Néron.

Permettez moi de vous dire encore une chose que je ne vous dis qu'en tremblant : c'est que Tacite, par le plan que je propose, m'eût fait penser, m'eût éclairé, et se fût éclairé lui-même sur la situation et la fortune de l'empire. J'ai de la peine à vous comprendre, me dit Cidamon avec un ton qui me marquoit sa surprise, expliquez-vous. Est-ce que vous prétendez sérieusement, comme vous nous l'avez déjà laissé entrevoir, que Tacite pensât que les Romains, en obéissant aux empereurs, ne marchassent pas à leur ruine ? Et vraiment oui, répondis-je le plus doucement qu'il me fut possible, je le pense : car, quoiqu'il dise dans sa Germanie que l'empire n'est plus en état de résister aux forces de ses ennemis, *urgentibus imperii fatis, nihil jam præstare*

fortunæ majus potest quàm hostium discordiam, je vois que c'est une vérité qui lui échappe par hasard ou par humeur, et non par une conséquence de sa politique, puisque, dans le second livre de ses Annales, sous Tibère, il dit qu'Arminius attaqua la puissance romaine dans le temps qu'elle étoit le plus florissante. Je me rappelle ses expressions: *Liberator haud dubiè Germaniæ et qui non primordia populi romani, sicut alii reges ducesque, sed florentissimum imperium lacessierit.* Vous voyez par ces expressions, qu'il croyoit alors la fortune de Rome plus solidement affermie que quand les Samnites, Pyrrhus et Annibal tentèrent de la renverser.

Dans l'éloge d'Agricola, il loue Nerva d'avoir concilié la puissance du prince et la liberté du peuple, *res olim dissociabiles*, dit-il; il croyoit donc qu'après le règne de Nerva on pouvoit les associer. Il ajoute que Trajan affermit la sûreté publique. Ce ne sont plus de simples espérances. *Nec spem modò ac votum securitas publica, sed ipsius voti fiduciam ac robur assumpserit.* Tacite, qui n'étoit pas un flatteur, se repaît de chimères agréables; et il me semble que, s'il eût com-

mencé par écrire le règne d'Auguste, et démêlé avec sa profondeur ordinaire la politique qui trompoit les Romains et les accoutumoit à la servitude, il auroit jugé que Tibère pouvoit s'épargner les ruses, les perfidies et les cruautés qu'il crut nécessaires à sa sûreté; mais qu'ayant appris aux Romains qu'il étoit dangereux d'avoir des vertus et des talens, l'empire tomboit dans une extrême foiblesse. Pour ne pas craindre les citoyens, il faudra ménager les soldats, et les corrompre pour les rendre dociles. Les armées disposèrent de l'empire après la mort de Néron, parce qu'il n'y avoit plus dans l'état de puissance publique. En étudiant le règne d'Auguste, Tacite auroit découvert que c'est à l'abri de cette puissance ou plutôt de son image, que ce prince avoit trouvé sa sûreté, et que dès le moment que ce fantôme disparoîtroit, il n'y avoit plus à attendre que les plus déplorables calamités.

En voilà trop; car j'ai toujours présent à l'esprit le sage précepte de Quintilien, et ce n'est point sans scrupule que j'ose blâmer un homme tel que Tacite. Quoi qu'il en soit de mes réflexions, j'insiste sur la nécessité de faire connoître,

en commençant une histoire générale, le terme auquel on veut la conduire, et tous les détails particuliers qui m'apprendront que tous les faits sont liés les uns aux autres, et que les dernières révolutions sont l'ouvrage des premières.

Un exemple va vous faire entendre ma pensée, et je vous citerai l'histoire des révolutions romaines par l'abbé Vertot. Je le regarde comme celui de tous nos écrivains qui a été le plus capable d'écrire l'histoire. Il a l'ame élevée et généreuse; son imagination vive ne le domine pas, et ne lui sert qu'à donner aux objets qu'il traite, les ornemens qui leur sont convenables. Ses peintures sont dessinées avec hardiesse, ses réflexions courtes. Il connoît le cœur humain et la marche des passions, et sa narration est rapide. Voilà certainement les talens les plus heureux; mais soit que, trompé par la facilité et les graces de son génie, il eût négligé les connoissances préliminaires dont je vous ai d'abord parlé; soit que, content de plaire à ces lecteurs dont Paris est plein, et qui se croient toujours assez instruits quand ils se sont amusés, il forma le dessein de nous donner une histoire romaine dégagée des détails de

Tite-Live. Toutes nos femmes beaux esprits, et cette multitude innombrable d'hommes qui ne sont que des femmes, l'ont lue avec avidité; et en citant mal-à-propos des noms et des faits dont ils ont chargé leur mémoire, ils font le supplice des personnes sensées. Je l'ai souvent éprouvé par moi-même, en lisant les révolutions romaines de l'abbé Vertot; j'ai été obligé de suppléer à ce qu'il avoit passé sous silence. Si je n'avois pas été un peu au fait des affaires des Romains, il m'auroit été impossible d'y rien comprendre, parce qu'une histoire est nécessairement obscure pour un esprit raisonnable, quand elle ne développe pas les causes générales des événemens, et ne fait pas remarquer la liaison intime qu'ils ont entr'eux.

Mais quand je dis, mon cher Théodon, que les plus petits détails plaisent, instruisent et intéressent s'ils touchent aux mœurs, aux loix et au gouvernement d'une nation, je n'entends pas qu'il faille les prodiguer. Que les détails soient nécessaires; que l'historien qui veut instruire et plaire, *omne tulit punctum qui miscuit utile dulci*, choisisse parmi tous ces détails ceux qui sont les plus propres à

rendre la vérité piquante et agréable. Ne fatiguez point vos lecteurs par une surabondance d'érudition et de faits uniformes; l'esprit rassasié les rejette à l'instant. L'abbé Fleury, je l'avoue, n'a pas quelquefois fait assez attention à ce précepte de nos maîtres. Dans son histoire ecclésiastique il fatigue les gens qui ont plus de pénétration et de goût que de piété, par les détails qu'il rapporte; ils sont entassés sans ménagement, et certainement inutiles pour faire voir comment la religion devoit triompher de la politique des princes, de l'orgueil des philosophes et de la jalousie des prêtres des faux dieux. Je me trompe peut-être, peut-être que l'histoire ecclésiastique doit être soumise à d'autres règles que l'histoire profane. Je suis tenté de le croire, puisque l'abbé Fleury lui-même s'impose la loi de rapporter les faits comme un simple témoin, sans se permettre de porter aucun jugement, ni même de faire aucune réflexion. Quoi qu'il en soit, n'oublions point que cet écrivain est un de ces hommes de génie qui ont fait le plus d'honneur à notre nation. Nous lui devons des discours sur l'histoire ecclésiastique qu'on lira toujours avec admira-

tion, et qui prouvent que leur auteur avoit en lui même ce riche fonds de probité, de sagesse et de lumières qui doit être l'ame d'un historien.

En se proposant le même plan, le même dessein, les mêmes vues que Tite-Live s'est proposés, il me semble que les historiens modernes, s'ils avoient eu d'ailleurs le génie et les connoissances nécessaires pour écrire l'histoire, auroient pu présenter un tableau instructif, intéressant et agréable de leur nation. La France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, etc. ont eû des mœurs extrêmement barbares, et pendant plusieurs siècles, les loix ou les coutumes, qui étoient l'ouvrage de ces mœurs, ont conservé dans leurs habitans, que je n'ose appeller ni citoyens ni magistrats, une grossièreté, une ignorance, mais en même-temps une force et une énergie qui leur ont fait exécuter des choses très-extraordinaires et précieuses pour qui veut connoître tout ce dont l'homme est capable. De révolutions en révolutions ces peuples ont été conduits à cette politesse dont nous nous glorifions aujourd'hui, et qui, dans le fond, n'est qu'une barbarie différente, puisque nous la de-

vons à des mœurs efféminées, à des vices bas et lâches, et non pas à des loix sages qui nous aient rapprochés des vues de la nature. Il falloit peindre ce tumulte des passions, qui, toujours mal à leur aise, se choquent continuellement; et la fortune, au milieu de ce chaos, qui décide des intérêts des rois, des grands, du peuple, et se joue du sort des nations. Avec le génie et les connoissances de Tite Live, quel tableau intéressant ne nous eût-on pas présenté! Ce grand historien profite des erreurs des hommes comme de leurs actions les plus sages; et le lecteur, en s'instruisant de ce qu'il faut éviter, apprend ce qu'on doit faire.

Si vous lisez le père Daniel, vous verrez qu'il ne s'est pas même douté du plan qu'il auroit dû se proposer. Au lieu d'étudier l'ancien temps, il a trouvé plus commode d'en juger par le nôtre. Voyant la monarchie par-tout où il trouve le nom de roi, il ne parle jamais des coutumes tantôt plus, tantôt moins grossières, qui formoient le seul droit public de la nation. Il vous mène de Clovis jusqu'à nos jours, sans que vous soupçonniez ces révolutions tantôt sourdes, tantôt bruyantes que nous avons éprou-

vées. Mézerai n'est point flatteur comme le père Daniel, mais il manque comme lui des connoissances nécessaires pour instruire. Sa morale est plus digne de l'histoire que celle de Daniel. Son style est moins languissant, mais il est dur. Ses tableaux sont grossièrement dessinés et n'ont point ce coloris qui attache le lecteur. A l'égard de l'abbé Vely, il a voulu, dit-on, prendre une autre route, rendre compte de nos loix et peindre les mœurs; mais il a tout confondu par ignorance. Il attribue à la première race des usages qui n'appartiennent visiblement qu'à la troisième. Son histoire est un chaos où tout est jeté, mêlé, confondu sans règle et sans critique. En un mot, je vois un historien qui s'est mis aux gages d'un libraire, et dont la stérile abondance fait la richesse. Ses continuateurs ont pris sans doute une autre méthode, et j'entends dire que le public les lit avec plaisir.

Je ne sais si les histoires étrangères ont été traitées plus heureusement que la nôtre. Je ne connois pas Mariana, et il seroit insensé à moi de vouloir en parler. Cependant j'oserois parier qu'un jésuite espagnol a dû composer une très-médiocre histoire d'Espagne. Un mauvais

religieux ne connoît que l'intrigue; et celui qui pratique régulièrement sa règle ne connoît pas les vérités politiques qu'il méprise. Un chanoine de Sainte Geneviève dont j'ai oublié le nom, nous a donné une histoire de l'empire. Après la lecture de quelques pages, il a fallu me contenter de la parcourir, et bientôt même je me suis lassé de ce travail ingrat. Rapin de Toyras a étudié les Anglois et leur constitution avec beaucoup plus de soin que les autres historiens : ses vues sont droites, il aime la justice, et sa politique tient aux principes du droit naturel; mais sa narration marche avec une lenteur qui fatigue; tous les matériaux qu'il s'est donné la peine de ramasser, il veut malheureusement les faire entrer dans son ouvrage. Il est savant, mais il manque de goût. Hume raconte avec plus de rapidité; mais il ne connoît pas sa nation, et on ne découvre point l'influence du caractère national dans les événemens qu'il rapporte. Quand ses réflexions sont à lui, elles sont communes, et trop souvent d'une fausse politique que la morale ne peut approuver. Ayant commencé son ouvrage par la fin, et avant que d'avoir étudié et démêlé la chaîne qui lie tous

les siècles et tous les événemens d'une nation, il n'est pas surprenant que le règne des Stuarts laisse mille choses à désirer. Il a ensuite fait remonter son histoire jusqu'aux anciens Bretons, mais on retrouve un historien qui n'a lu que les chroniques; il a ignoré les loix des Normands, et tout ce qu'il dit sur la police des fiefs est inintelligible, ou du moins je n'y ai rien compris. Le père d'Orléans a prétendu faire une histoire des révolutions d'Angleterre. Au lieu de ne parler que des guerres que se faisoient les princes, il auroit donc dû faire connoître le gouvernement des Bretons, des Anglo-Saxons, des Danois et des Normands, parce que c'est de ces différentes constitutions que sont sortis, comme de leur foyer, les intérêts différens, les querelles, les troubles et les révolutions qui ont agité l'Angleterre. Oh le plaisant historien! qui néglige de me faire connoître la grande charte, et se contente de l'appeller l'écueil de l'autorité royale et la source des mouvemens qui agitèrent depuis les Anglois! Il en faut convenir, le père d'Orléans ne vouloit traiter que les changemens que la religion a soufferts depuis Henri VIII. Mais pourquoi

ne

ne donnoit-il pas à son ouvrage le titre qui lui convenoit ? Quand il est parvenu à cette époque, il entend mieux ce qu'il veut dire; il marche d'un pas plus ferme et plus rapide, et on le jugeroit digne d'écrire l'histoire, si ses préjugés lui eussent permis de voir et de dire toujours la vérité.

L'histoire d'Écosse par Buchanan ne doit point être confondue avec celle dont je viens de vous parler. Vous trouverez un écrivain d'un génie supérieur, et formé à l'école des grands historiens de l'antiquité dont il étoit plein. Sa narration est vive et animée, il apprécie avec justesse les vertus et les vices. Ses réflexions, toujours courtes, renferment un grand sens, et invitent le lecteur à méditer. Les mœurs et les passions sont peintes avec beauconp de force et de vérité. Son histoire est courte, parce que, pensant qu'elle étoit faite pour instruire la postérité, elle ne devoit point se charger de ces minuties qui peuvent amuser notre curiosité dans des mémoires qui tombent dans l'oubli, dès que de nouveaux mémoires présentent à une nouvelle génération les mêmes inepties et les mêmes sottises sous d'autres noms.

J'aurois souhaité que Buchanan eût été aussi attentif que les anciens à faire connoître le gouvernement et le droit public de sa nation. Ce n'est pas qu'il ne dise des choses très-instructives à cet égard; mais elles sont trop séparées les unes des autres pour produire l'effet que je désire, comme l'a fait depuis le célèbre Robertson : il falloit rassembler en une masse tout ce qui regarde la constitution féodale des Écossois; un historien ne peut trop se défier de la paresse et de la négligence de ses lecteurs. Il faut les frapper par de grands et longs traits de lumière qui éclairent leur esprit distrait, les forcent de remonter à la cause des événemens, et les mettent à portée d'en suivre l'enchaînement sans peine ou plutôt avec plaisir; et c'est-là peut-être l'art le plus rare et le plus difficile de l'historien.

Je ne conseillerois à personne, mon cher Théodon, d'entreprendre une histoire générale. La plupart des états de l'Europe doivent craindre la vérité; ils veulent des flatteurs et non pas des historiens. Une histoire qui, remontant à l'origine de leurs coutumes, de leurs mœurs, de leurs loix, de leurs droits

et de leurs prétentions, dévoileroit les progrès de leur fortune ou de leur décadence, révolteroit leur amour-propre, et peut-être même passeroit pour l'ouvrage d'un mauvais citoyen. Mais indépendamment de ce premier obstacle, voyez dans quelles sources impures nos historiens modernes sont obligés de chercher la vérité. Je sais que Tite-Live se plaint quelquefois des premiers monumens historiques des Romains, où les mêmes faits sont rapportés d'une manière différente; mais cette incertitude ne regardoit que des événemens particuliers dont les circonstances différentes ne peuvent occasionner aucune erreur sur la nature du gouvernement, des loix, des mœurs et du caractère d'une république dont les citoyens ont les mêmes connoissances et sont renfermés dans les murs d'une même ville. Il n'en est pas de même des peuples modernes; et pour se borner à ce qui nous regarde, rappellez-vous combien la Gaule comptoit dans son sein de différentes nations, qui toutes avoient des coutumes, des loix, des préjugés différens et une ignorance égale. Jetez les yeux sur notre Grégoire de Tours et les chroniqueurs encore plus

ignorans et plus barbares qui l'ont suivi. Aucun de ces historiens n'a connu la nature du gouvernement sous lequel il vivoit. Pour découvrir une vérité incertaine et toujours prête à nous échapper, il faudra donc se jeter dans l'étude de nos diplômes, de nos formules anciennes, de nos capitulaires, et gémir sous ce fatras énorme de piéces propes à faire reculer d'effroi le savant le plus intrépide et le plus opiniâtre.

Après s'être desséché l'esprit dans ces études arides, comment ne composeroit-on pas une histoire barbare? On aura acquis, j'y consens, les lumières nécessaires pour faire connoître les mœurs, le droit public et le caractère d'une nation; mais comment conservera-t-on ce goût et cette éloquence qui attachent un lecteur? Voltaire se vante quelque part d'avoir lu nos capitulaires, mais il n'est pas donné à tout le monde d'y puiser assez de gaieté pour être le plus frivole et le plus plaisant des historiens. Je craindrois que tout écrivain qui voudra se mettre en état d'écrire raisonnablement une histoire générale, ne passât les années les plus précieuses de sa vie à débrouiller le chaos historique d'une

nation. Il ne lui resteroit pour l'écrire qu'une vieillesse languissante, une imagination presqu'éteinte et incapable d'échauffer assez la raison, pour présenter avec autant de grace que d'énergie les événemens et les hommes qu'on veut mettre sous les yeux de ses lecteurs.

En racontant les disgraces et les succès d'une nation, que l'historien m'apprenne avec soin comment elle supporte sa bonne et sa mauvaise fortune. C'est par cette peinture, si elle est fidèle, que je démêlerai la liaison des événemens qui, tour-à-tour comme causes et effets les uns des autres, se succèdent sans conserver le même caractère. Alors l'histoire n'a pas besoin d'emprunter la morgue ou le ton étranger de la philosophie, pour m'instruire du pouvoir des circonstances sur notre esprit, nos mœurs et nos loix; et dans les caprices de la fortune je découvrirai la source des caprices de notre conduite.

Si un historien, pour intéresser, exagère les malheurs d'une situation, et peint mal-à-propos un état sur le penchant de sa ruine, il pourra attacher un lecteur ignorant; mais un homme instruit rira de la bonhommie de l'auteur, et le livre

lui échappera des mains. Il sait qu'un peuple ne fait des pertes véritables et essentielles, que quand il perd le caractère auquel il a dû ses succès.

La faute que je reprends est rare; celle des historiens qui se laissent éblouir par une fausse prospérité est plus commune. Il est si doux de se flatter et de croire qu'on ne doit qu'à soi les faveurs de la fortune, qu'un peuple doit être moins attentif sur lui-même, à mesure que la prospérité lui exagère ses forces, et que sa puissance augmente ses espérances et diminue ses craintes. Voilà l'écueil de presque tous les historiens; ils sont avec le peuple les dupes d'un état qui prépare et annonce une décadence. Ne découvrant d'abord dans cette révolution naissante qu'une vertu plus douce et plus facile, ils n'osent point prévoir, comme Caton, que les passions mises plus à leur aise introduiront bientôt une anarchie secrète dans le gouvernement, forceront les loix d'être plus indulgentes, et se porteront enfin aux excès les plus dangereux. Je voudrois de tout mon cœur qu'il me fût permis d'effacer les premières lignes du trente-quatrième livre de Tite-Live. Jusques-là la critique la

plus sévère ne peut lui reprocher aucune erreur; et je suis d'autant plus étonné de lui voir traiter de bagatelle le débat qui s'éleva au sujet de la loi Oppia, qu'il fait tenir à Caton un discours digne de sa gravité et de sa prévoyante sagesse, tandis que le tribun Valerius ne favorise le luxe des femmes que par les plus foibles raisonnemens. Homère et Démosthène, selon Horace et Cicéron, ont sommeillé quelquefois; pardonnons à Tite Live une distraction. Je voudrois donc, mon cher Théodon, qu'une histoire générale, en me racontant les entreprises et les succès d'une nation contre ses ennemis, me rapportât avec une égale attention les progrès de ses vices domestiques, et la décadence des mœurs qui annonce celle de l'état.

Il ne me reste qu'à vous dire un mot de la manière dont je croirois qu'une histoire générale doit être écrite, quand un peuple est parvenu à ce point de dépravation qui ne peut souffrir aucun remède. Remarquez d'abord que toutes les décadences ne sont pas égales; les unes éclatent par des convulsions violentes, les autres sont accompagnées d'un assoupissement léthargique, ou d'une sorte

de délire encore plus dangereux. Une nation qui a été libre, et dont le gouvernement long-temps ébranlé sur ses bases est enfin détruit, mérite qu'on en trace le tableau. Les mœurs, les loix et les magistrats de cette république n'ont plus, il est vrai, aucune force, mais le souvenir en subsiste. Les citoyens qui souffrent de cette anarchie réclament leurs droits, tandis que ceux qui en profitent veulent affermir leur tyrannie. L'injustice de ceux-ci rend les autres injustes. On ne voit plus que des vertus médiocres, mais il subsiste de grands talens, et l'histoire peut être encore aussi instructive qu'intéressante.

Pour vous faire mieux entendre ma pensée, permettez-moi de vous rappeller l'histoire de la guerre du Péloponèse par Thucydide. Cet historien, que toute l'antiquité a admiré, a fait un chef-d'œuvre en nous faisant l'histoire de la décadence de la Grèce. Ses républiques, ivres de la gloire qu'elles avoient acquise en repoussant Xerxès, ne sentent plus le besoin qu'elles ont d'être unies. Thucydide me peint les Grecs prêts à oublier les loix de leur confédération. L'orgueil d'Athènes blesse l'orgueil de Lacédémone,

et toute la Grèce qui se partage est portée à servir l'ambition de ces deux villes avec le même courage et la même constance qu'elle auroit servi la patrie. Des vertus égales, des talens égaux offrent un spectacle intéressant; mais je m'apperçois enfin que ces républiques s'épuisent en formant des entreprises au-dessus de leurs forces, et doivent bientôt se lasser d'un courage et d'une constance qui contrarient leurs nouveaux goûts. De cette situation d'Athènes et de Lacédémone doit naître l'anarchie de la Grèce, et de cette anarchie la grandeur de la Macédoine; et rien, comme vous voyez, n'est plus capable d'instruire et d'intéresser un lecteur pour qui le bonheur et le malheur des sociétés ne sont pas des objets indifférens.

Permettez-moi de vous citer encore l'exemple de la république romaine. Ses richesses, fruits de ses conquêtes, ayant détruit l'équilibre des magistratures et l'autorité des loix, il ne subsistoit plus de puissance publique; puisque Scipion Nasica, tant loué par les anciens, n'eut d'autre moyen pour s'opposer aux projets de Tiberius Gracchus, que de l'attaquer à main armée dans la place pu-

blique. L'audace généreuse de Nasica et le sang d'un tribun dont la personne étoit sacrée, voilà le germe de cette longue suite de guerres, de crimes et de malheurs toujours produits les uns par les autres. Ce tableau n'est ni moins instructif ni moins intéressant que celui des beaux siècles de Rome. Je connois, si je puis parler ainsi, toutes les extrémités de la nature humaine et dans le bien et dans le mal. Tandis que les Romains m'effraient par leurs vices, ils méritent encore mon admiration par leurs talens. Si l'historien a fait son devoir, s'il n'a pas négligé de me faire appercevoir la chaîne qui lie tous ces événemens, il faut ou que je sois le plus stupide des lecteurs, ou que je rapproche ces temps dont j'ai lu l'histoire, que je les compare, et que je conclue de ce rapprochement et de cette comparaison, que la politique ne conduit au bonheur qu'autant qu'elle puise ses principes dans la morale.

Mais il n'en est pas de même de ces décadences qui ne se manifestent que par des signes de foiblesse, de lâcheté et de bassesse. Que l'histoire connoisse sa dignité, et laisse perdre le souvenir de

ces temps méprisables. Si dans les fastes de cette nation esclave vous trouvez un prince qui n'ait pas été accablé de sa fortune, et dont la sagesse et les talens suspendent la ruine de son empire, prenez la plume; c'est un hommage que vous devez à la vertu. Si un monstre ou un imbécille d'une espèce distinguée hâte et précipite par ses vices ou ses inepties le moment fatal de sa nation, vous pouvez le retirer de son obscurité pour le punir, et apprendre aux princes qui ne peuvent pas être vertueux, qu'ils se contentent du moins d'avoir des vices obscurs et médiocres.

Hérodien, l'un des historiens les plus judicieux de l'antiquité, me paroît s'être proposé cette règle. Vous vous rappellez qu'il choisit l'époque célèbre où les malheurs de l'empire, suspendus par quelques bons princes, depuis Trajan jusqu'à Commode, reprennent leur cours avec la violence d'un torrent dont les eaux, arrêtées rompent leur digue. Vous voyez Commode qui est embarrassé de la réputation de son père. Vous diriez que ce scélérat essaie d'échapper à sa scélératesse; mais bientôt encouragé par les vices de sa nation, ce monstre abominable

sera regretté comme Néron qu'il n'aura que trop imité. C'est alors qu'est portée au comble cette démocratie militaire qu'on pouvoit prévoir dès le règne même de Tibère; car les légions avoient dès-lors commencé à soupçonner que l'empire devoit leur appartenir, puisqu'elles en faisoient la force. Les cohortes prétoriennes, familiarisées enfin avec ces idées ambitieuses, mettent l'empire à l'encan; à leur exemple, chaque armée veut faire et fait en effet son empereur, pour n'en faire, si je puis parler ainsi, que son premier magistrat. Avec quelle heureuse brièveté Hérodien raconte des faits auxquels nos historiens donneroient aujourd'hui plusieurs volumes qui ne m'instruiroient point. Au milieu des guerres civiles, je vois subsister quelque trace des anciennes idées et se former le germe des révolutions qui doivent succéder aux dissensions présentes. Sévère, qui craint Albin, le fait César, pour se donner le temps de détruire Niger, et revenir ensuite sur lui et le perdre. On imagine bientôt de mettre l'empereur en sûreté, en partageant l'empire, et Antonin régna avec Géta. Macrin, qui leur succéda, éleva son fils à la dignité de César

pour

pour être sûr de deux armées. Tout devient une instruction pour moi. Je vois comment la politique des passions n'a d'autre art que de se conformer aux circonstances, et d'y obéir. Je sais gré à Hérodien de m'avoir préparé à la révolution qui doit enfin donner une rivale à Rome, et faire de l'empire deux puissances séparées et indépendantes.

Un écrivain qui nous auroit donné l'histoire du règne de Constantin, et qui auroit eu autant de génie qu'Hérodien, n'auroit point manqué de nous faire connoître à quel genre de vices nouveaux on devoit s'attendre, dès que les légions auroient perdu leur courage avec leur esprit séditieux, et que les empereurs, plus tranquilles dans leur cour, s'endormiroient sur le trône. Vous ne trouverez plus que quelques princes qui méritent d'être connus, et l'histoire ne doit s'occuper alors que des barbares qui détruiront bientôt le nom romain Je vous l'avoue, je ne devine point par quels motifs M. Lebeau, dont plusieurs personnes de mérite estiment les talens et les connoissances, a pu entreprendre une histoire générale de l'empire d'Orient; un volume suffisoit pour en peindre la

misère éternelle et toujours la même.
La longueur de l'ouvrage de M. Lebeau m'a effrayé. On y trouve, dit-on, beaucoup d'érudition, soit; mais à quoi sert une érudition qui ne m'apprend que des faits dont je ne puis tirer aucune instruction utile?

Voilà les premières idées qui se sont présentées à mon esprit au sujet des histoires générales; j'aurois encore cent choses à vous dire : et nous les entendrons, me dit Cidamon, avec beaucoup de plaisir. Mais j'ai eu tort, ajouta-t-il en plaisantant, de n'avoir pas conseillé à Théodon une histoire universelle. Nous rîmes de cette plaisanterie. Si j'ai bien compris, reprit Cidamon, en m'adressant la parole, la doctrine que vous venez de nous exposer, il me semble qu'on en doit conclure que le projet d'une histoire universelle est insensé. Comment seroit-il possible, dans cette foule d'objets si différens, que l'historien trouvât cette unité si nécessaire dont vous nous avez parlé? Un intérêt si partagé ne me frappera pas assez fortement pour m'attacher. Quand je suis en train de suivre un peuple, l'historien me déplaît nécessairement toutes les fois qu'il l'abandonne

pour me transporter dans une autre nation. De ces faits morcelés et hachés, je ne puis tirer aucune instruction. Je ne vous parle pas de l'histoire universelle de Voltaire, qui n'est qu'une pasquinade digne des lecteurs qui l'admirent sur la foi de nos philosophes; mais je vous parle de M. de Thou. J'ai éprouvé, en le lisant, l'ennui d'un voyageur, qui, allant de ville en ville, de province en province, tantôt à droite, tantôt à gauche, marcheroit toujours sans savoir où il va. De sorte que, pour me débarrasser de ses narrations si longues, quoique courtes, si vagues, si incohérentes, je pris enfin le parti de l'abandonner toutes les fois qu'il abandonnoit lui-même la France pour passer dans d'autres états dont je ne me soucie point, et même en Amérique et aux grandes Indes.

Mon cher Cidamon, repris-je alors, vous avez raison; un historien doit être bien plus jaloux de montrer un bon jugement qu'une érudition dont je me défie malgré moi dès qu'elle veut tout embrasser. Si M. de Thou est répréhensible d'avoir entrepris l'histoire universelle d'un temps très-court, que penseroit-on d'un historien qui voudroit nous entre-

tenir de tout ce qui s'est passé depuis la naissance du monde? je ne croirois même pas qu'on pût faire un ouvrage raisonnable en se bornant à l'histoire de l'Europe depuis la ruine de l'empire romain. L'exemple de M Robertson doit nous rendre timides et circonspects. C'est certainement un homme d'un très-grand mérite, et la manière dont il a approfondi l'histoire de son pays est digne des plus grands éloges. Trop encouragé par ce premier succès, il a osé mettre à la tête de son histoire de Charles-Quint un tableau des révolutions que les états modernes de l'Europe ont éprouvées depuis leur établissement. Avant qu'on nous eût traduit cette introduction à la vie de Charles-Quint, je l'entendois louer comme un chef-d'œuvre. J'en attendois la traduction avec la plus vive impatience. Elle parut enfin, qu'y trouvai-je? Un ouvrage croqué, rien d'approfondi, et pour m'en tenir à ce qui regarde l'histoire de France, je rencontrai tous les préjugés et toutes les erreurs de nos historiens qu'on avoit parcourus trop légèrement. Robertson cite le président de Montesquieu, l'abbé Dubos, le comte de Boulainvilliers et moi indigne; mais

il paroît qu'il n'entend aucun de ces écrivains, puisqu'il en adopte à la fois différentes opinions qui ne peuvent s'associer, et qui, réunies, forment un parfait galimathias historique.

Il est juste que les hommes, que la misère de leur condition ne condamne pas à tout ignorer, ne soient pas étrangers dans le monde qu'ils habitent. Ils doivent prendre dans leur éducation une idée générale de l'histoire universelle. Dans ces élémens destinés à instruire de jeunes gens, dont la raison n'est pas encore formée, il n'est point question de développer les causes des événemens, et d'étaler les richesses de la politique. Que l'écrivain cependant soit assez instruit pour éviter des erreurs dangereuses, et ne pas corrompre l'esprit et le cœur de ses lecteurs, en leur faisant prendre des préjugés nationaux pour des vérités. Il doit se borner à former le cœur de ses lecteurs, les instruire des préceptes généraux de la morale, élever leur ame, et tâter simplement leur esprit, en leur offrant quelquefois des réflexions qui piquent leur curiosité, et s'ils ont de l'esprit, les invitent à penser et étudier plus particulièrement l'histoire de leur pays ou

celle d'une nation plus illustre. Pour faciliter cette étude, je croirois, qu'au lieu de suivre l'ordre des temps et de mêler et confondre des peuples qui n'ont rien de commun, il faudroit adopter la manière de Puffendorff qui traite séparément chaque nation. Mais il faudroit ne point avoir sa sécheresse rebutante, et, à son exemple, se contenter d'indiquer des faits qui, dénués de tout détail, ne laissent aucune trace dans la mémoire, et rebutent par conséquent le lecteur. Cette histoire universelle, dont je parle, ne doit être qu'un recueil d'histoires particulières, faites à l'imitation de celle de Florus, qui donne quelqu'idée des Romains.

On pourroit encore se former le plan d'une histoire universelle, en ramenant tout à quelques peuples célèbres qui se sont succédés sur la scène du monde, et à quelques époques principales qui ont été autant de révolutions pour le genre humain. C'est ce qu'avoit exécuté Trogue Pompée que nous ne connoissons que par son abréviateur qu'on lit presque sans fruit. Si Justin n'a rien changé à l'ordre de l'auteur qu'il abrégeoit, on peut dire que cet historien n'avoit pas assez médité sur l'art d'arranger et de disposer les

faits; mais j'aime mieux penser que l'abréviateur a gâté son original, en supprimant les liaisons et les transitions par lesquelles Trogue Pompée avoit uni toutes les parties de son ouvrage. Je parle ainsi, parce qu'on rencontre quelquefois dans Justin de trop belles choses pour qu'elles lui appartiennent.

C'est sur ce plan que Bossuet a composé son discours sur l'histoire universelle; ouvrage inutile aux personnes peu instruites, mais qui fera éternellement les délices de celles qui sont dignes de l'entendre. Quel jugement profond dans le choix des événemens! Quelle habileté dans la manière de les présenter! On voit les empires se former, s'accroître, chanceler, tomber, se succéder les uns aux autres. La curiosité des lecteurs est continuellement invitée à rechercher les causes de ces événemens qui présentent à la fois toute la grandeur et toute la foiblesse des choses humaines. Dans ce trouble où je suis, je trouve un maître qui m'instruit, qui me guide, qui m'éclaire. Un mot lui suffit pour me rappeller toute une histoire. Pyrrhus, dit-il, remportoit, contre les Romains, des victoires qui le ruinèrent. Tout est plein

de pareils traits; et sans choix, je vous cite ceux qui se présentent les premiers à ma mémoire. Rome, accablée par Annibal, dit-il ailleurs, doit son salut à trois citoyens, Fabius, Marcellus et Scipion. Après avoir peint à grands traits la philosophie des Grecs et ses progrès, les Romains, dit-il, avoient une autre espèce de philosophie qui ne consistoit point en dispute ni en discours, mais dans la frugalité, dans la pauvreté, dans les travaux de la vie rustique et de la guerre, dans l'amour de la patrie et de la gloire, ce qui les rendit maîtres de l'Italie et de Carthage.

Dans sa troisième partie, Bossuet dit qu'il a passé trop vîte sur beaucoup de choses pour pouvoir faire les réflexions qu'elles méritent. Il a raison; et je vous avouerai, par exemple, que venant au règne d'Augustule, c'est-à-dire, à la ruine de l'empire d'Occident, l'historien tourne un peu trop court. Sur les débris de cette puissance autrefois si formidable, je vois s'élever de nouveaux états et un nouvel ordre de choses; et mon esprit étonné attend des réflexions qui m'aident à rapprocher le passé de l'avenir. Je me trompe peut-être; mais permettez-moi de le

dire, la lecture de la première partie auroit été encore plus agréable et plus instructive, si l'historien qui semble prêter ses ailes à son lecteur lui eût ménagé quelques lieux de repos où il se seroit arrêté avec son maître pour démêler et connoître les causes de la prospérité et de la décadence des nations. Si Bossuet avoit semé dans sa première partie ces profondes et sublimes réflexions qu'on ne lit que dans la troisième, il me semble que, malgré lui, il auroit comparé aux états anciens ceux qui s'élevoient sur les ruines de l'empire. Il auroit jugé que des Barbares ignorans qui s'emparoient des vices et des richesses des Romains, ne ramèneroient jamais les beaux siècles de la Grèce et de Rome.

On ne finiroit point sur cette matière, mais je ne veux pas vous ennuyer; d'ailleurs l'heure de la retraite approche, il faut nous séparer. Pas encore, me dit Théodon en me retenant par le bras, et je ne vous demande qu'un tour d'allée. Vous nous avez dit un mot de la sobriété avec laquelle un historien doit se servir de sa philosophie, et de l'art avec lequel il doit l'apprêter; *sed lateant vires, nec sis in fronte disertus.* Je sens la

nécessité de cette sobriété et de cet art; mais je suis embarrassé à me faire une idée claire et nette de la loi que vous imposez aux historiens. Plusieurs l'ont suivie, puisque plusieurs m'instruisent et me plaisent également; et je voudrois que vous m'aidassiez à démêler par quel artifice ils ont réussi.

Je ne sais, mon cher Théodon, si je pourrai vous satisfaire, mais essayons. Vous rappellez-vous, poursuivis-je, d'avoir lu Polybe? Sans doute, me répondit-il, et je m'en souviens si bien que, malgré la profondeur et la sagesse de ses réflexions, je suis bien déterminé à ne le plus relire. Il m'occupe de lui quand je voudrois n'être occupé que des personnages qu'il met sur la scène. Il coupe sa narration par des espèces de dissertations, et j'admire en bâillant. Fort bien, repris-je; mais je gage que si ces espèces de dissertations qui vous ont ennuyé, au lieu de couper la narration et de la faire languir, la rendoient plus vive, plus animée et plus intéressante, vous les auriez lues avec le plus grand plaisir; et rien, poursuivis-je, n'étoit plus aisé. Polybe n'avoit qu'à faire ce qu'Hérodote, Thucydide et Xénophon

avoient fait avant lui, et Tite-Live et Salluste après ces grands modèles. Qu'Hérodote eût fait une dissertation sur la monarchie, le gouvernement populaire et l'aristocratie en son nom, il auroit infailliblement ennuyé, et le lecteur impatient auroit passé par-dessus ces judicieuses réflexions pour courir à l'événement. Mettant au contraire toute cette politique dans la bouche d'Otanes, de Mégabyse et de Darius, le lecteur assiste avec plaisir à cette délibération, et partage avec ces chefs des Perses l'intérêt qui les anime. Autre exemple : que Tite-Live eût dit en son nom contre le luxe en faveur de la loi Oppia, ce qu'il met dans la bouche de Caton le censeur, on eût dû l'admirer, car il dit des choses admirables ; mais *non erat his locus*, lui aurois-je crié : contez et ne prêchez pas ; et j'aurois eu raison, parce que Tite-Live auroit fait le rôle insipide d'un pédant qui étale la morale ; et que Caton fait celui d'un homme de bien, d'un homme de génie, d'un magistrat qui s'oppose à une corruption naissante dont il prévoit les progrès, et qu'il combat pour sauver la liberté de la république.

Votre réflexion est judicieuse, me dit

Théodon, et je commence à me rendre raison du plaisir que m'a fait la lecture de certains historiens. Mais faites attention que vous introduisez le roman dans l'histoire. Le lecteur se défie de toutes ces harangues, il sent qu'elles sont l'ouvrage de l'historien, et dès-lors l'histoire ne lui inspire plus aucune confiance. Ne craignez rien, répondis-je, le plaisir nous fais illusion. Les lecteurs qui ne songent qu'à s'amuser ne chicaneront point un historien qui leur plaît; et ceux qui ayant plus d'esprit, cherchent à s'instruire, savent bien que ces harangues n'ont point été prononcées; mais ils veulent connoître les motifs, les pensées, les intérêts des personnages qui agissent; on exige que l'historien qui doit les avoir étudiés éclaire et guide notre jugement; et on lui sait gré de prendre un tour qui frappe vivement notre imagination et rend la vérité plus agréable à notre raison. Ces harangues animent une narration; nous oublions l'historien, nous nous trouvons en commerce avec les plus grands hommes de l'antiquité, nous pénétrons leurs secrets, et leurs leçons se gravent plus profondément dans notre esprit. Je suis présent aux délibéra-

tions et à toutes les affaires; ce n'est plus un récit, c'est une action qui se passe sous mes yeux.

Jamais, mon cher Théodon, il n'y aura d'histoire à la fois instructive et agréable sans harangues. Essayez de les supprimer dans Thucydide, et vous n'aurez qu'une histoire sans ame; cet ouvrage, que tous les princes et leurs ministres devroient lire tous les ans, ou plutôt savoir par cœur, vous tombera des mains, parce que vous ne connoîtrez ni le génie, ni les passions, ni les entreprises des Grecs déchus de leur ancienne vertu. Otez à Tite-Live ses harangues, et vous lui ôterez à la fois ses traits de lumière qui éclairent et élèvent ma raison, et un de ces principaux ornemens par lesquels il réveille mon imagination et remue mon cœur. C'est là que j'ai appris le peu que je sais de politique; je l'ai admiré en m'instruisant, et peut-être meût-il dégoûté, si, parlant en son nom, il eût fait de longues et par conséquent de froides réflexions.

Mais ces harangues sont soumises à des loix sévères qu'il n'est jamais permis de violer sans devenir un misérable déclamateur. J'exigerois d'abord qu'elles fus-

sent nécessaires, c'est-à-dire, qu'on ne les employât que dans des occasions importantes où il s'agit du salut et de la gloire de l'état, ou de former une entreprise hardie; cela ne suffit pas, il faut encore que l'affaire qu'on agite puisse être envisagée par de bons esprits d'une manière différente. Fuyez alors les lieux communs d'une éloquence de collège. Que rien ne soit dit pour l'ornement et l'ostentation. Ne consultez que la raison, donnez des preuves, entraînez-moi, et qu'il me soit impossible de vous résister. Pour vous le dire en passant, mon cher Théodon, vous jugez actuellement combien il est nécessaire de ne pas négliger les études par lesquelles je vous ai dit qu'il falloit se préparer à écrire l'histoire. L'historien, sous un masque emprunté, tantôt remontera jusqu'aux premiers principes du droit naturel, et fera connoître à quelles conditions la nature permet aux sociétés d'être heureuses. Tantôt se bornant à m'instruire de cette politique des passions qui gouvernent et agitent le monde, je découvrirai à travers leurs caprices et leurs erreurs, la marche constante qu'elles tiennent, et je démêlerai d'avance dans les discours du personnage

qui m'entretient les causes des succès heureux ou malheureux qui l'attendent. Je ne vous dis, mon cher Théodon, que ce que j'ai éprouvé en lisant Tite-Live. Je l'ai lu bien des fois, et toujours avec un nouveau plaisir; je le lirai encore, et j'y trouverai éternellement des beautés qui m'avoient échappé. Les faits que je sais le mieux me plairont encore, parce que je ne les sais point comme Tite-Live les raconte. Je n'ai pas oublié que les Romains, après la prise et l'incendie de Rome, veulent abandonner leur patrie pour se transporter à Veïes, et que Camille s'oppose à ce dessein pernicieux. Entre les mains d'un historien médiocre, ce fait n'est rien; mais dès que Camille prend la parole, je me sens intéresser : je jouis du spectacle de toutes les espérances qui agrandissent les vertus des Romains, et doivent leur donner l'empire du monde. Rome sort de ses ruines pour dominer; j'aime à suivre cette république dans ses progrès. La journée de Cannes rappelle-t-elle aux esprits la bataille d'Allia? Scipion, destiné à vaincre Annibal, est un second Camille. Le discours par lequel il rassura les Romains prêts à abandonner leur patrie, calme les inquiétudes

du lecteur. Je ne cède point à la terreur que j'éprouve, j'espère comme Scipion, je m'attends à toute la politique courageuse, constante et sublime qui doit faire triompher la république.

Voilà pour ce qui regarde l'instruction : mais à l'égard de l'agrément, vous sentez sans peine combien les harangues doivent y contribuer. Elles réveillent l'attention du lecteur, interrompent la monotonie de la narration, et autorisent l'historien, ou plutôt le forcent à prendre tour-à tour tous les tons d'une éloquence, tantôt sublime et tantôt tempérée. Sans qu'on paroisse m'en instruire, on me fera connoitre les opinions, les mœurs et le caractère de chaque siècle. L'historien mettra avec succès dans la bouche des personnages qu'il fait parler, des choses qui choqueroient dans la sienne. Le goût est l'esclave des convenances; et il admire dans Camille cette confiance aux augures qu'il désapprouveroit dans Tite-Live, dont l'histoire, écrite sous le règne d'Auguste, ne devoit pas porter l'empreinte des anciennes superstitions. Ces harangues servent encore à fixer dans l'esprit du lecteur l'objet principal qui doit l'occuper, et qui rendra intéressans les

plus petits détails. Si un historien, pour aider ma mémoire et se rendre plus clair, rappelle des situations ou des faits dont il m'a déjà entretenu, il me déplaît parce qu'il ne sait pas me plaire à mon insu. J'ai l'injustice de croire que je n'avois pas oublié ce qu'il me répète, et je me plains de son bavardage. Il n'en est pas de même d'un capitaine ou d'un magistrat qui veut persuader; je me mêle, pour ainsi dire, parmi ses auditeurs, et j'approuve dans le capitaine ou dans le magistrat ce que je blâmerois dans l'historien. Rappellez-vous enfin avec quel art les historiens emploient quelquefois des harangues pour exposer avec autant de force que de grace la situation des affaires d'une république. Salluste, par exemple, s'est bien gardé de dire lui-même ce qu'il fait dire par Adherbal. Pourquoi? C'est qu'il a senti qu'il ne lui auroit pas convenu de se servir des mêmes tours ni des mêmes expressions pour peindre l'esprit des Romains encore conduits par d'anciennes idées, et cependant déjà vendus à l'avarice. Enfin, car il faut finir, les harangues sont nécessaires quand l'historien raconte une action qui doit éton-

ner et peut être soulever les ames ordinaires. Je vous citerai Manlius qui justifie l'arrêt de mort qu'il a prononcé contre son fils pour avoir vaincu contre ses ordres. Quelque lâche qu'on soit, on ne peut s'empêcher d'admirer un père qui a la force de sacrifier à la patrie un fils qu'il aime tendrement. En écoutant Manlius, je le plains; je frissonne en aimant son courage, le titre et le nom de père me subjuguent. Je n'oserois imiter Manlius, et je serois honteux de ne le pas louer. Tandis que, selon toutes les apparences, j'aurois été révolté contre l'apologie que Tite-Live auroit voulu faire en son nom, je n'aurois cru entendre qu'un déclamateur qui auroit voulu se parer d'une magnanimité dont il auroit été incapable.

Quand vous ferez une histoire, mon cher Théodon, je vous conseille de faire parler chaque personnage suivant son caractère, et celui de son siècle; cette règle prescrite aux poëtes pour les maîtres de l'art, est également faite pour les historiens. Qui pourroit souffrir qu'Alcibiade et Nicias eussent le même ton dans Thucydide? Marius, César et Caton ne s'expriment point de

la même manière dans Salluste. Pour Tite-Live, il semble avoir eu l'éloquence différente de tous les grands hommes qu'il fait parler, et il faut le placer avec Cicéron à la tête de ces génies rares qui ont toujours le style convenable à la matière qu'ils traitent. Chez lui, le sujet de Philippe ou d'Antiochus ne s'exprimera point comme le citoyen d'une république de la Grèce. Les anciens portoient cette délicatesse jusqu'au scrupule. Si Thucydide met dans la bouche de Brasidas un discours plus long et plus orné qu'on ne l'attend d'un Lacédémonien, il a soin d'avertir qu'il étoit plus éloquent que ses concitoyens. Pour les harangues indirectes qui sont presque les seules dont nos historiens modernes fassent usage, elles sont par leur nature froides et languissantes. Les anciens les employoient rarement, et seulement dans les affaires moins importantes, ou quand la narration devoit marcher avec plus de rapidité.

Mais notre tour d'allée est fini. Tant pis, me répondit Théodon, car il s'en faut bien que vous ayez fini tout ce que vous avez à nous dire sur l'histoire. Je suis au désespoir que des affaires

m'obligent de partir demain après-midi pour la campagne; permettez-nous donc, à Cidamon et à moi, de vous dérober votre matinée. De tout mon cœur, répartis-je, et je vous attendrai avec impatience.

SECOND ENTRETIEN.

Des histoires particulières; quel en doit être l'objet. Observations ou règles communes à tous les genres d'histoire.

JE croyois, mon cher Cléante, que Théodon auroit oublié notre rendez-vous; je me suis trompé, et hier je le vis entrer chez moi avec Cidamon à l'heure dont nous étions convenus. Je viens, me dit-il, après les complimens ordinaires, vous demander de nouvelles armes contre Cidamon: le croiriez-vous, ajouta-t-il en riant; malgré toute sa raison, malgré tout ce que vous nous avez dit d'effrayant sur l'histoire, il persiste à vouloir me faire historien. Il a la bonté,

j'en conviens, d'avouer que je serois téméraire d'entreprendre une histoire générale, mais il ne me tient pas quitte d'une histoire particulière. Vous verrez, me disoit-il en nous rendant ici, que notre Aristarque ne sera pas aujourd'hui aussi sévère qu'il étoit hier. Avec toutes ses idées de perfection, on ne feroit jamais rien. Sans être parfait, on peut être excellent; et croyez-vous que les historiens anciens qu'il admire, qu'il lit et relira toujours, ne lui laissent rien à désirer? N'a-t-il pas osé critiquer Tacite? On vous conseillera quelque morceau d'histoire qui ne demande point toutes les connoissances préliminaires qui vous ont fait peur. Je vous prie, continua Théodon, de réfuter cette opinion erronée, et de m'affermir ainsi dans ma précieuse oisiveté, que je préfère à tout et qui suffit à mon bonheur.

Cidamon, répondis-je, a raison, mon cher Théodon; il y a une grande différence entre une histoire générale et une histoire particulière; nous en convînmes hier, si je ne me trompe, et elles exigent en effet des connoissances et sur-tout des talens fort différens. Cependant je me garderai bien de vous

conseiller d'écrire tel ou tel événement particulier. Ne vous en déplaise, ajoutai-je en m'adressant à Cidamon, ce n'est qu'à un homme sans talent, qui a cependant la facilité d'écrire, mais par malheur condamné à vendre sa plume à des libraires, qu'on peut commander un ouvrage. Ce ne fut pas sans raison que je me défendis hier de proposer un sujet à Théodon. Il convient qu'il ne s'est jamais occupé des connoissances dont nous avons parlé, et je dois en conclure que, quand on lui indiqueroit l'événement le plus favorable aux talens d'un historien, il seroit embarrassé de tant de richesses, ou plutôt ne les verroit pas. Il sera inférieur aux personnages qu'il mettra sur la scène. Il racontera les faits les plus importans sans en sentir toute l'importance, et arrêtera son lecteur sur des minuties qu'il auroit dû négliger. Vous trouverez un historien plein des préjugés de son temps. Dans la crainte de se compromettre, il n'osera se faire aucun principe fixe, et sa politique incertaine flottera au gré des événemens. Tels ont été la plupart de nos historiens. Des lecteurs peu éclairés leur ont fait d'abord une grande ré-

putation ; mais des lecteurs instruits les ont enfin condamnés à se cacher dans la poussière des bibliothèques. Il faut qu'un écrivain, avant que de commencer un morceau d'histoire, ait long-temps médité sur le parti qu'il en peut tirer ; et si vous vous rappellez ce que je pris la liberté de vous dire hier sur Tacite, vous conviendrez qu'il n'y a point d'historien qui ne doive avoir peur s'il ne s'est accoutumé à découvrir les causes des événemens, et la chaîne qui les lie.

Je conseillois hier à Théodon de consulter lui-même son goût ; aujourd'hui, mon cher Cidamon, j'en suis fâché, je vais être plus difficile ; je lui dirai qu'il doit se défier de son goût tant qu'il ne sera pas éclairé par nos études préliminaires. Je ne pense pas comme nos philosophes : je sais bien que sans esprit on ne fait rien de bon ; mais ils me prouvent qu'avec beaucoup d'esprit et de présomption, on ne fait que des ouvrages médiocres et presque mauvais. On s'expose à faire un choix bizarre, on l'envisage d'une manière petite et mesquine, et on finit par se faire quelquefois un plan ridicule. Ne croyez pas que je vous parle en l'air, j'ai devant

les yeux un exemple qui me fait trembler pour les faiseurs d'histoire. Le père Bougeant étoit certainement un homme de beaucoup d'esprit; et quoique sa robe de jésuite le tînt dans des entraves très-gênantes, on juge sans peine qu'il avoit de grands talens pour écrire l'histoire. Il connoissoit le cœur humain, le caprice et les ruses des passions. On sent en mille occasions qu'il voit la vérité, et qu'il l'auroit présentée avec force, si ses supérieurs ne l'eussent forcé à des ménagemens utiles à leur société. Sa touche est fière et hardie. Voyez comment il peint Valstein qui se console de sa disgrace, en voyant les maux de l'empire qui le rendent nécessaire. Ses peintures sont vives et animées, sa plume suit la marche rapide de Gustave-Adolphe. Ses réflexions ont souvent la brièveté de celles des anciens; mêlées avec art à sa narration, elles la soutiennent au lieu de la faire languir, et font penser un lecteur capable de réfléchir.

Que de talens perdus pour le père Bougeant! et jamais il ne sera mis au nombre des bons historiens, parce qu'il a fait un mauvais choix, ou plutôt parce que, dans un événement très important, il

il ne s'attacha qu'à la partie qu'il auroit dû négliger. Confondant la politique avec l'intrigue, il s'est laissé subjuguer par la réputation du comte d'Avaux, qui avoit en effet plus de mérite qu'il n'en falloit pour être le premier négociateur de son temps, et par l'amitié du président de Même, qui vouloit mal-à-propos faire de son parent le héros d'une histoire importante. Au lieu des grands objets que j'attends, la liberté de conscience, la liberté de l'empire et un nouveau systême de puissance, de vues et d'intérêts qui embrasse et unit le nord et le midi de l'Europe, l'historien qui ne connoît ni sa dignité, ni ses devoirs, ne m'entretiendra que de nos ruses et de toutes les plates manœuvres de nos négociations modernes. Il fera éternellement proposer des conditions de paix par des hommes qui n'en veulent point, et qui, se défiant les uns des autres, perdront leur temps à discuter des bagatelles sur lesquelles ils ne peuvent rien décider.

Cependant le père Bougeant, qui avoit plus de sens que la plupart des négociateurs qu'il veut faire valoir, a senti à chaque instant combien son sujet étoit

ingrat et insipide. Il a vu que des négociations subordonnées par la nature des choses aux événemens de la guerre, et dictées par les petites passions des cours et les intérêts particuliers de leurs premiers ministres, ne pouvoient être racontées en détail sans déshonorer l'histoire. Je lui sais bon gré, et je loue son esprit de s'être lassé lui-même de nous débiter très-sérieusement toutes les niaiseries dont son ouvrage est plein. Sa plume, si vive en traçant les expéditions militaires, languit dans le récit des négociations. L'ennui qui le gagne, l'avertit qu'un lecteur intelligent en sera accablé. Il auroit dû alors renoncer à son entreprise, ou plutôt se débarrasser de toutes les finesses des négociateurs pour ne m'occuper que des véritables causes de la paix. Mais, soit faute de lumières, soit complaisance, soit mauvaise honte, il n'en fut plus le maître; et ce que je ne lui pardonne point, c'est que, pour encourager son lecteur et se ranimer lui-même, il ait avancé que » ce seroit mal entendre l'art de négo-» cier, que de se piquer de cette fran-» chise qui ne sait rien dissimuler, et » qui laisse pénétrer ses intentions les

» plus secrètes. Un habile négociateur,
» ajoute-t-il, ne s'explique que dans la
» nécessité, et le fait toujours avec ré-
» serve. Il affecte même quelquefois de se
» contredire, de paroître changer de vues
» et d'idées, de mépriser ce qu'il craint,
» et d'appréhender ce qu'il souhaite. Par-
» là on se rend impénétrable, et à moins
» que l'autre partie ne soit extrêmement
» sur ses gardes, on perce aisément ses
» véritables sentimens. »

Voilà donc un homme de beaucoup d'esprit, qui méritera la censure des personnes éclairées, et qui trompera les autres en leur faisant estimer je ne sais quel manège de fausseté dont on peut avoir besoin dans une cour intrigante, mais qui sera toujours inutile et même dangereux dans l'administration des affaires publiques. Si le père Bougeant se fût préparé à écrire l'histoire, il lui auroit été impossible de se faire illusion. La paix de Westphalie, qui a donné une forme constante au gouvernement de l'empire et des loix égales à des religions qui se haïssoient, qui a changé le système politique de l'Europe, abaissé la maison d'Autriche et élevé la France en fixant jusqu'à un certain point les

intérêts des nations, lui auroit paru un des événemens les plus mémorables de ces derniers temps. Ne croyez-vous pas, mon cher Cidamon, que l'historien auroit pris alors une idée plus juste et plus relevée de son sujet? Au lieu de me faire languir dans de longues négociations qui n'aboutissent à rien, il m'auroit dit comment l'ambition et le fanatisme, soutenus par de grands talens et même par quelques grandes vertus, ont allumé la guerre, et l'ont soutenue pendant trente ans, en tendant et forçant tous les ressorts du gouvernement. Il m'auroit appris ensuite comment l'ambition et le fanatisme s'usent et se fatiguent en faisant des entreprises au-dessus de leurs forces A mesure que ces passions s'affoiblissent, j'aurois vu que la paix approchoit. L'historien, découvrant ainsi les causes de la paix, n'eût parlé de négociations que pour me dire que la France et la Suède, toujours unies malgré leur jalousie, eurent l'art de débaucher à l'empereur ses alliés, et le forcèrent ainsi à consentir aux conditions d'un traité qui ruinoit la politique de Charles-Quint, ou plutôt qui en suspendoit les effets.

Vous me permettrez, me dit Cidamon en m'interrompant, et d'un ton un peu chagrin, vous me permettrez de n'être pas tout-à-fait de vótre avis. L'histoire, poursuivit-il, ne doit-elle pas être un tableau fidèle de ce qui s'est passé? Répondez-moi. Sans doute, répondis-je. Je vous tiens, reprit Cidamon; et pourquoi donc trouvez-vous mauvais que le père Bougeant nous ait donné dans son ouvrage les détails dont vous vous plaignez? Ne sont-ils pas nécessaires pour faire connoître les mœurs de l'Europe, son génie, sa manière, sa politique? Mais, repris-je à mon tour, si par hazard j'ai raison de ne pas me soucier de ces belles connoissances, le père Bougeant n'aura-t-il pas tort de me les prodiguer? Ne me ferai-je pas une idée vraie et fidelle de nos négociations de Westphalie, quand l'historien me dira en deux mots qu'on négocia pendant long-temps la paix sans la désirer; et que chaque puissance, se flattant de suppléer par des ruses aux forces qui lui manquoient, eut recours à tous les moyens du mensonge et de l'intrigue?

Rappellez vous avec quelle dignité les négociations sont traitées par les histo-

riens anciens. J'en conviens, me dit Cidamon, et je sais que les Grecs et les Romains, dans leur beau temps, négocièrent avec une bonne foi ou une fierté que nous ne connoissons plus. Leur histoire peignoit ce qui se passoit alors, mais la nôtre doit peindre ce qui se passe aujourd'hui. J'envie le bonheur des historiens anciens, et je plains les nôtres, mais sans les blâmer. Fort bien, repris-je; mais enfin, mon cher Cidamon, à force de prospérité et d'orgueil, ces Grecs et ces Romains se corrompirent. Cependant vous ne trouverez point que Thucydide ait barbouillé son histoire de ces misères, de ces ruses dont la Grèce ne commençoit déjà que trop à faire usage. Salluste vous entretient-il en détail des négociations de Jugurtha avec les Romains, & des artifices de ses ambassadeurs? Non. Il se contente de nous apprendre que tout étoit vénal à Rome, & que Jugurtha y fit passer beaucoup d'argent. Suivez Sylla dans la cour de Bocchus. Jamais affaire ne fut plus importante ni plus épineuse. Sans doute que, suivant le beau précepte du père Bougeant, on dissimula, on mentit, on feignit d'avoir peur ou de ne rien craindre, et qu'on se fit de part et

d'autre mille propositions illusoires et dont personne ne fut la dupe. Salluste fatiguera-t-il son lecteur de ces détails ennuyeux, dont Sylla, à son retour, pouvoit amuser ses amis familiers? Il s'en gardera bien. Tout est dit en deux pages, et après avoir représenté Bocchus comme flottant entre Jugurtha qu'il n'ose abandonner, et les Romains dont il craint le ressentiment, il se décide enfin en faveur de Sylla.

Je l'avoue, reprit Cidamon, ce morceau est de la plus grande beauté; mais, à vous parler franchement, je ne serois pas fâché que Salluste l'eût un peu gâté en entrant dans tous les détails de la conduite d'un aussi habile négociateur que Sylla; je me serois fait des principes certains sur une science ou un art si difficile et si nécessaire. Mon cher Cidamon, m'écriai-je, vous vous trompez; car la conduite qui fit réussir Sylla en Mauritanie, n'auroit peut-être rien valu dans un autre pays, et avec un autre prince que Bocchus. Je vous prie, qu'auriez vous appris par tous ces détails? Qu'un négociateur, pour réussir, doit commencer par plaire à la personne avec laquelle il traite, et lui donner ensuite des craintes et des es-

pérances. Salluste vous l'apprend en deux pages; et voilà, si je ne me trompe, tout ce que désire un homme sensé. Quel fruit retirerez-vous de toutes ces négociations du père Bougeant, qui ne laissent rien de fixe et d'arrêté dans votre esprit? Si elles vous fatiguent, je vous en félicite, c'est une preuve que vous n'êtes pas la dupe de votre historien. Tant pis si elles vous amusent, car j'augurois que vous seriez disposé à estimer la finesse et faire peu de cas de l'habileté.

A la bonne heure, me dit Cidamon; comme je ne serai jamais chargé de manier les affaires d'aucune puissance, je vous abandonne ma politique. Mais, je vous l'avoue, je ne saurois m'accommoder de l'austérité de vos principes. J'aime les détails, ils m'amusent, ils m'apprennent comment se gouvernent les affaires de ce monde. Pensez-vous donc, repartis-je, que je les aime moins que vous? Si j'ai bonne mémoire, je vous disois hier que les plus petits détails sont intéressans dans une histoire générale, quand ils servent à faire connoître de quelle manière le gouvernement, les loix, les mœurs, le caractère et le génie d'un peuple se sont formés, ou ont souffert quel-

qu'altération. Ils ne le sont pas moins dans une histoire particulière, s'ils servent à me développer les causes des succès heureux ou malheureux de l'événement qu'on me raconte. Mais tout ce qui ne tend pas à cette fin doit être impitoyablement retranché. C'est cette sobriété qui exige, dans un historien, un discernement, un goût merveilleux, et un esprit vraiment philosophique. La première règle de l'histoire, c'est de marcher rapidement à son terme : tout ce qui l'arrête dans sa marche, déplaît et doit déplaire. Je veux connoître les obstacles qui s'opposent aux succès que j'attends; mais je veux que ces obstacles soient de vrais obstacles, et non pas de ces niaiseries qui ne peuvent embarrasser ni un homme de guerre, ni un politique, ni même un lecteur intelligent. Ne confondons point, mon cher Cidamon, les différens genres; cent petits détails, cent anecdotes qui sont très-agréables dans des mémoires ou dans des dépêches d'ambassadeurs, déshonoreroient une histoire. Permettons à ces écrivains de tout écrire; ils ne sont point inutiles à un historien, et même un philosophe pourra tirer de ce fumier d'Ennius des paillettes d'or,

quand il nous donnera quelque traité sur une des branches de la politique ou de l'administration.

Quoi qu'il en soit, continuai-je, le choix d'un sujet, dans une histoire particulière est une des choses les plus importantes. Prenez, dirois-je à un historien, qui se défie de ses forces, un événement qui mérite l'attention des hommes, ou vous vous exposerez à ennuyer vos lecteurs. Si vos personnages ont un grand mérite, vous serez soutenu par leurs talens; alors votre esprit s'élevera sans effort; si vous avez le talent d'écrire, votre style, plus animé et plus noble, attachera, et vous n'aurez pas besoin de me réveiller par des digressions ou des ornemens étrangers qui seront toujours vicieux dès qu'ils ne sont pas nécessaires. Si un homme tel que Tacite me faisoit l'honneur de me demander mon avis : Tout sujet, lui répondrois-je, est digne de vous et s'embellira sous votre plume. Un grand prince, un tyran, un homme de bien, un sénat prostitué à la faveur ou à la crainte; une cour corrompue par des affranchis, des esclaves et des histrions; n'importe, vous m'offrirez toujours un tableau sublime et inté-

ressant. A l'exception de certains lecteurs qui ne devroient lire que des romans, les autres ne se contentent point d'un plaisir stérile; ils cherchent l'instruction, parce que l'instruction est l'aliment d'un bon esprit. L'historien doit donc me présenter une vérité morale ou politique dans l'événement qu'il me raconte. C'est la règle que se sont proposée Thucydide, Salluste, Hérodien et Plutarque même, qui, pour nous instruire plus sûrement, a toujours voulu que ses héros tinssent à de grands événemens.

Nos temps modernes ne manquent pas de ces riches sujets. Depuis la chûte de l'empire romain, l'Europe a éprouvé cent révolutions qui ont décidé impérieusement de nos mœurs, de nos préjugés, de nos loix et de notre politique. Le goût des Médicis pour les beaux arts, la découverte de l'Amérique, et l'établissement des Européens dans les Indes, quelle vaste carrière n'ouvrent-ils pas à un historien? Mais, sans nous arrêter à des sujets étrangers, ne trouvons-nous pas dans nos annales plusieurs époques qui mériteroient d'être écrites par une main habile? Les événemens ne nous manquent pas, mon cher Cidamon, mais des historiens ca-

pables d'en développer les causes et les effets.

Nos historiens se sont trouvés, pour ainsi dire, au milieu des plus grandes révolutions sans s'appercevoir. Les règnes de Saint-Louis, de Philippe-le-Bel, de Charles V ne m'apprennent rien de ce que je voudrois savoir. Les historiens se succèdent, et tombent successivement dans l'oubli qui les attendoit. Je suis fâché que le président de Montesquieu, si rempli de Tacite, ait malheureusement perdu la vie de Louis XI qu'il avoit écrite. J'aurois pu, selon les apparences, vous proposer un modèle à imiter. Ses considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, sont un excellent traité de politique, et il avoit médité sur notre ancien gouvernement. Ayant vu que les François s'étoient abandonnés, si je puis parler ainsi, au courant de leurs passions et des événemens, qui pouvoit être plus capable de démêler les mystères secrets de cette époque célèbre où Louis XI mit ses successeurs hors de page? Il auroit peint le combat des anciens préjugés contre les nouveaux. Ceux-ci doivent triompher, et de nouveaux abus vont succéder aux anciens.

Mais

Mais si je ne puis vous citer un ouvrage qui auroit mérité les plus grands éloges, je puis parler d'une autre histoire du même prince; elle est un véritable chef-d'œuvre en son genre, c'est l'histoire de Duclos. N'ayant pas même eu le mérite de recueillir ses matériaux, ce qui l'auroit mis quelquefois dans la nécessité de réfléchir et de penser, il a travaillé sur les extraits informes et décousus de l'abbé le Grand; aussi voit-on que l'historien ignore tout ce qui a précédé les faits qu'il raconte, les circonstances précieuses qui les accompagnent, et les suites nécessaires qui doivent en résulter. On n'écrira jamais bien un événement particulier d'une nation sans connoitre son histoire générale, et je gagerois presque que Duclos n'avoit pas même lu Mézerai ni Daniel pour se préparer à écrire l'histoire de Louis XI. Gâté par cette philosophie qui a fait tant de progrès parmi nous, en associant commodément la présomption la plus insensée et l'ignorance la plus profonde, il se vantoit d'apprendre aux savans à écrire l'histoire. Mais par malheur il est allé se perdre dans la foule de ces historiens obscurs qu'on ne lit plus, et je crains

que ses successeurs, sans chercher à l'imiter, n'éprouvent la même disgrace.

Nous avons un morceau d'histoire, qu'à bien des égards, on peut comparer à ce que les anciens ont de plus beau; c'est l'histoire des révolutions de Suède par l'abbé Vertot. Quel charme ne cause pas cette lecture! Je vois par-tout un historien, qui, ayant médité sur le cœur humain, avoit acquis une grande connoissance de la marche et de la politique des passions. Tite-Live, dont il s'étoit rempli en écrivant les révolutions de la république romaine, lui avoit appris les secrets de son art. Je vous parlois hier de l'espèce d'embarras qu'on éprouve en lisant les révolutions romaines; vous ne le rencontrerez point dans la lecture des révolutions de Suède. L'historien me développe les causes des événemens; je ne perds point de vue la chaîne qui les lie, et je marche à sa suite en éprouvant toujours un nouveau plaisir.

Mais, mon cher Cidamon, continuai-je en souriant, pour faire ma cour à la paresse de Théodon, qui me demande des secours contre votre persécution, je vous avouerai que cet ouvrage, d'ailleurs si beau, est défiguré dans quelques endroits

où l'auteur laisse entrevoir qu'il lui manque quelqu'une de ces ennuyeuses connoissances préliminaires dont nous avons tant parlé. Par exemple, je voudrois qu'il n'eût pas accusé vaguement l'excessive liberté des Suédois d'être la cause de tous leurs malheurs. Je vois avec chagrin que l'historien confond la licence qui ne veut souffrir aucun frein, et la liberté, qui sait qu'elle ne peut subsister que par son respect et son amour pour les loix. S'il se fût préparé à écrire l'histoire, en méditant sur la nature des différens gouvernemens, et des vices et des vertus qui les accompagnent, et qui doivent les conserver ou les détruire, je crois qu'il se seroit bien gardé de se servir de l'expression vague de liberté excessive, en me parlant de l'anarchie gothique des Suédois. Je ne sais plus où j'en suis, et j'ai besoin de faire quelques réflexions pour ne pas adopter, comme une vérité, l'erreur que l'abbé Vertot me présente.

Ce n'est pas tout. Si cet historien avoit médité sur les vues de la nature et la politique qu'elle exige de nous, il ne nous auroit sans doute pas présenté les changemens que Gustave-Vasa fit dans le gouvernement comme le bonheur suprême

des Suédois. Il falloit se contenter de dire que, dans les circonstances malheureuses où se trouvoit la Suède, l'hérédité du trône et l'abaissement d'un clergé ambitieux, qui ne pouvoit dominer qu'à la faveur des troubles et de l'intrigue, étoient ce qu'on pouvoit exécuter de plus sage; parce que les factions, les partis, les haines ne permettoient pas de recourir à des moyens plus efficaces. Il falloit m'apprendre que les Suédois, encore incertains entre les mœurs que leur avoient données leur ancienne anarchie, et celles que préparoit l'hérédité du trône, se trouvoient dans une situation douteuse : on avoit échappé à Scylla, mais n'iroit-on pas échouer contre Charibde? Voilà ce que devoit prévoir l'historien; ses idées, plus nettes et plus précises, auroient fixé les miennes. Si je ne me trompe, en me faisant trembler pour l'avenir, on m'auroit inspiré un intérêt plus vif et plus tendre pour la fortune des Suédois. En m'occupant de Gustave-Vasa, j'aurois jeté les yeux sur ses successeurs, et flottant entre mes craintes et mes espérances, combien ne leur aurois-je pas dû de réflexions qui m'auroient éclairé. C'est à

me faire penser que consiste le grand art, l'art suprême de l'historien.

Tous les sujets qu'on propose dans une histoire particulière ne sont pas aussi heureux que ceux dont je viens de vous parler, et qui changent les mœurs, les loix, et la constitution d'un état. Dans cette seconde classe des histoires particulières, je placerois les événemens importans qui méritent d'être sauvés de l'oubli. Choisissez, dirois-je encore à l'historien, un fait propre à m'inspirer des sentimens de noblesse et de grandeur, ou à porter dans mon esprit de grandes lumières ; car j'aimerai toujours un écrivain qui m'élève, pour ainsi dire, au-dessus de moi-même, ou recule les bornes de ma raison. Il faut que cette histoire me présente de grands obstacles et de grands dangers dont on triomphe par de grandes vertus et de grands talens. Vous piquez alors ma curiosité, vous êtes sûr de mon attention, j'éprouve en vous lisant cette douce émotion qu'on éprouve au théâtre; vous suppléez à mon inexpérience, et je suis content de vous, parce que je suis plus content de moi ; telle est l'histoire de la retraite des dix

mille par Xénophon. Le lecteur se met malgré lui à la suite des Grecs ; il partage leurs peines, leurs périls, leurs travaux, leurs inquiétudes. Il craint, il espère, il admire, et se demande quelquefois : pourquoi, dans l'Europe entière, ne trouveroit-on pas aujourd'hui dix mille Grecs et un Xénophon ? Et s'il est attentif, l'historien lui en apprendra la raison.

Un modèle également parfait en ce genre, et qu'on ne peut trop étudier, c'est César dans ses commentaires sur la guerre des Gaules. Cicéron a eu raison de dire qu'en ne présentant en apparence que des matériaux ou des mémoires pour l'histoire, il en a composé une parfaite. On seroit tenté de croire que ces morceaux particuliers n'exigent pas d'un historien toutes les connoissances que je lui demande. En effet, il n'aura pas occasion de les montrer comme dans une histoire générale ou le récit d'une révolution. Mais s'il ne les a pas, trouverai-je un historien comme Xénophon et César, supérieurs à la matière qu'ils traitent ? Dans le général des dix mille, j'aime à voir le disciple de Socrate. S'il eût été moins habile, il auroit

étè moins simple, et m'auroit moins attaché. César ne doit-il pas son heureuse briéveté à ce génie profond qui avoit médité sur les vices, les ressources, la liberté de sa patrie, et qui, en conquérant les Gaules, se préparoit à la subjuger? Une phrase, un mot même comme jeté au hasard, suffisent à ces historiens pour m'éclairer. Je marche rapidement et n'éprouve point l'ennui que cause un narrateur qui hésite à chaque pas, et ne voit qu'à demi ou d'une manière trouble les causes des faits qu'il rapporte.

Salluste, avec une manière différente, raconte un événement qui n'a causé aucune révolution chez les Romains, mais également propre à m'instruire et à m'attacher; parce qu'il m'apprend que la république qui ne se soutient plus par ses institutions, mais seulement par le mérite de quelques citoyens, doit perdre sa liberté dont elle n'est plus digne. Pourquoi, me demandé-je, Jugurtha, ce prince si inférieur à Annibal, balance-t-il comme lui le génie et la fortune des maîtres du monde? C'est que les Romains, me répond l'historien, sacrifient tout à leur avarice, et qu'ils sacrifioient tout autrefois à l'amour de la patrie. En voyant

leurs inquiétudes sur le sort d'une guerre qui n'auroit été rien pour leurs pères, Salluste m'apprend qu'on peut avec un grand empire n'avoir que des forces très-médiocres, et que ces grandes conquêtes par lesquelles on croit se rendre plus puissant, ne servent qu'à nous rendre plus foibles. Cette première vérité m'en découvre mille autres. Je me rappelle ce que j'ai lu dans la conjuration de Catilina; je le relis une seconde fois avec plus de plaisir que la première. Pourquoi? C'est que plus je lis Salluste, plus il me semble que je suis digne de le lire. Tout est lié chez les hommes. Je vois les vices qui par un malheureux progrès, mais nécessaire, ont produit un Catilina, et ne cesseront de produire des citoyens également dangereux; j'aime un historien qui m'a rendu philosophe, quand je ne songeois qu'à m'amuser.

Permettez-moi, mon cher Cidamon, d'en revenir à mon père Bougeant. De bonne foi, croirez-vous que les trois historiens dont je vous parle n'eussent rien vu de plus grand dans la guerre de trente ans, que le comte d'Avaux qui négocia la paix? Salluste n'a point la mal-adresse de faire jouer le principal

rôle à Sylla, qui n'auroit rien obtenu de Bocchus sans la terreur que répandoit Marius. A travers la fausse prospérité de la France, n'auroit-il pas vu que nous allions en abuser, et avoir l'ambition que nous reprochions à la maison d'Autriche? Ces trois historiens, qu'on doit prendre pour ses modèles, négligent tous ces détails oiseux qui n'ont aucune influence et qui ne décident de rien. Pour m'instruire, ils m'apprennent ce qu'on doit aux lumières, aux talens et à la sagesse des chefs et des subalternes. Pour me rendre plus précautionné et plus circonspect, ils me font connoître ce qu'on doit aux caprices de la fortune, qu'un grand homme corrige quelquefois, et dont un homme médiocre ne profite que très-rarement et d'une manière imparfaite. En écrivant, Xénophon et César ont sans doute voulu former de grands capitaines; mais pour les instruire ils n'ont point voulu commencer par les ennuyer. Si le père Bougeant vouloit faire d'habiles négociateurs, il devoit avec la même prudence supprimer tous les détails inutiles, et sur tout ne pas inviter ses lecteurs à estimer beaucoup des finesses et des ruses qui nuisent aux succès de

toute négociation, parce qu'elles détruisent toute confiance.

Ce n'est pas tout, mon cher Théodon; il y a encore des morceaux d'histoire qui ne sont point destinés à faire connoître un événement particulier, mais seulement les hommes célèbres qui ont paru dans quelque nation. Tel est l'objet intéressant que s'est proposé Plutarque, et cet historien est le modèle le plus parfait dans ce genre. Il manque, il est vrai, de quelques-unes de ces connoissances dont je ne cesse point de vous parler, parce qu'elles n'ont jamais été plus rares, ni plus négligées; mais je pardonne tout à un historien qui a le secret de gagner ma confiance et mon amitié. S'il me trompe, c'est qu'il se trompe lui-même de bonne foi; il m'auroit montré la vérité si elle ne lui avoit pas échappé. D'ailleurs, les erreurs d'un historien en politique ne seront jamais bien graves ni bien dangereuses, quand sa morale sera toujours très-exacte. En effet, lisez Plutarque avec attention, et il vous fournira lui-même des armes pour le combattre. Jamais il ne s'écarte des routes de la nature. Il fouille les abymes du cœur humain, et y saisit sans

efforts et sans subtilité le germe des vertus et des vices. Jamais il ne nous présente des hommes fantastiques, comme ces historiens mal-adroits qui croiroient dégrader leurs héros en leur permettant quelquefois d'être hommes. Ceux de Plutarque descendent jusqu'à moi, et me donnent l'envie ou la témérité de m'élever jusqu'à eux. Quel est le secret de Plutarque pour m'attacher et me plaire? C'est qu'il semble vouloir moins m'instruire que s'entretenir simplement avec moi. D'ailleurs il ne met sous mes yeux que de grandes vertus ou de grands talens; bien différent en cela de ces insipides historiens qui ont écrit tant de volumes de l'histoire des hommes illustres de nos temps modernes. Ils ont cru qu'il suffisoit de posséder de grandes dignités dont on est accablé, pour être digne des regards de la postérité. Faut-il vous dire ma pensée? Je crois que nos constitutions politiques, en classant les citoyens en différens ordres, ont rétréci leur génie, et ne permettent pas d'espérer un Plutarque.

On loue le style de Cornélius-Népos, on trouve même en lui quelque légère étincelle de ce génie politique qui étoit

encore commun à Rome, dans un moment sur-tout où l'on voyoit s'écrouler une république qu'on regrettoit, si on n'étoit pas à portée de s'élever sur ses ruines. Cependant l'ouvrage de Cornélius Népos ne peut plaire qu'à des enfans. Pourquoi cet historien n'entre-t-il dans aucun des détails nécessaires pour faire connoître ses héros? Vous croyez être court, lui dirois-je, mais vous n'êtes que stérile, en supprimant des choses essentielles qu'un lecteur curieux et intelligent attend de vous. En effet, mon cher Théodon, les détails les plus minutieux et les plus frivoles en apparence, acquièrent un prix infini, quand ils me servent à démêler les caprices et les bizarreries de la nature, qui se plaît quelquefois à faire les hommes si grands et si petits à différens égards, en associant des qualités et des passions qui se contrarient. Dans toute autre histoire, courez rapidement à l'événement; dans celle-ci, hâtez vous lentement, on veut connoître les replis du cœur humain. Les hommes illustres de Plutarque m'aident à connoître ceux avec lesquels je vis.

Je ne sais si je dois vous parler de Suétone, qu'on ne se donneroit plus la peine

peine de lire, si le temps ne nous avoit dérobé une partie des écrits de Tacite. Cet historien, né sous les premières années de Vespasien, avec peu d'esprit et moins encore d'élévation dans l'ame, n'a pas vu qu'il avoit à traiter de la révolution la plus importante pour un peuple maître de l'univers, autrefois si jaloux de sa liberté, et qui s'étoit façonné à la servitude sous le joug que lui imposoit la main légère et adroite d'Auguste. Suétone, si je puis m'exprimer ainsi, n'apperçoit aucune des différentes nuances de cette révolution. Tibère, également jaloux de son autorité, timide, soupçonneux et cruel, ne voyoit pas que les Romains étoient incapables de recouvrer leur liberté, et que bientôt après lui ils ne la regretteroient même pas. Mais son historien devoit être plus éclairé. Tout ce qui est grand, ou ne frappera pas grossièrement les sens, échappera à Suétone. Ne vous attendez point à connoître le génie, l'ambition, la politique de César; il ne verra jamais le prince dans l'empereur, et ne jugera l'homme que d'une manière stupide. Il vous dira qu'Auguste, qui avoit toute l'autorité d'un prince absolu, regardoit comme une injure le titre

de maître ou de seigneur : *Domini appellationem ut maledictum et opprobrium semper exhorruit.* Ailleurs il vous apprendra que cet empereur le plus adroit des tyrans et le plus jaloux de son pouvoir, travailloit sans cesse à rapprocher les esprits et à concilier les intérêts les plus opposés : *Promptissimus affinitatis cujusque et amicitiæ conciliator et fautor.*

Rappellez-vous, je vous prie, comment ce pauvre historien, qui croit tout ce qu'on lui dit, et qui succombe sous le poids de son histoire, traite la vie d'Auguste. Il ne se propose pas, dit-il, de suivre l'ordre des temps, mais de distribuer les actions de ce prince en différentes classes, et relativement à leur objet. Il se flatte de mieux faire connoître Auguste par cette méthode, et précisément elle n'est propre qu'à produire un effet tout contraire. Il n'est plus possible de suivre la naissance, le développement et les progrès de sa fortune, de ses espérances, de ses craintes, de ses mœurs et de sa politique. On n'apperçoit point l'influence du caractère d'Auguste sur les événemens, ni celle des conjonctures sur son caractère. Ce prince, qui a toujours été le même, change à chaque instant

de conduite; et je ne démêle plus cet ambitieux, qui est assez souple pour prendre, tour-à-tour, toutes les formes utiles à son ambition. Si on n'a ni plus d'esprit ni plus de connoissances que Suétone, on pourra se contenter de ce galimathias; mais si on veut avoir des idées claires et justes, il faut décomposer son ouvrage, et se faire une autre méthode. Ce n'est qu'en donnant une nouvelle place à ces matériaux informes et mal arrangés, quon parviendra à connoître un homme très-extraordinaire, et dont les passions habiles, constantes, et toujours les mêmes, mais tantôt plus libres, tantôt plus gênées, ont enfin triomphé de celles des Romains en paroissant les ménager.

Il faut encore vous dire un mot de la sottise avec laquelle il fait deux hommes de Néron. J'ai d'abord rassemblé, dit-il, toutes les actions de ce prince qui sont indifférentes, ou qui méritent même des louanges, pour ne les pas confondre avec ses lâchetés et ses attentats. Quelle folie de partager ainsi un homme en deux! Peut-on rien imaginer de plus propre à irriter un lecteur qui a le sens commun? J'aimerois à connoître les progrès des passions et des vices, et comment l'ha-

bitude de quelques vertus leur résiste. La morale n'a-t-elle rien à gagner, en voyant l'extrême fragilité du cœur humain, et la monstrueuse audace avec laquelle il parvient enfin à se familiariser? J'aimerois à voir les passages par lesquels Néron, retenu d'abord par la crainte, ensuite par quelques remords inutiles, est enfin parvenu au comble de la perversité. Il me semble que j'en retirerois de grandes vérités morales et politiques.

Si je n'étois pas las, mon cher Cidamon, de ce ton sévère et critique, je pourrois vous entretenir de je ne sais combien d'historiens modernes qui ont fait des histoires de princes, et presqu'aussi mal-adroitement que Suétone. Je le crois, me répondit Cidamon, et tandis que vous nous parliez, j'ai fait l'application de votre doctrine à plusieurs de nos Suétones. Je les excuse, je les loue même, et je leur sais gré du plaisir que m'ont fait leurs recherches : mais laissons tout cela. Quel fruit, poursuivit il, attendez-vous de vos réflexions trop austères? Je ne voudrois pas qu'il vous prît envie d'exposer tous ces raisonnemens dans un ouvrage, vous décourageriez la plupart des écrivains. Théodon, que j'avois converti, est prêt

à m'échapper, et plusieurs autres, à son exemple, seroient les dupes d'une terreur panique. Personne n'osera écrire l'histoire.

Rassurez-vous, repartis-je; tant qu'il y aura dans le monde des ignorans, des bavards et des curieux, on ne manquera point de mauvais historiens.

Pugnas et exactos tyrannos
Densum humeris bibit aure vulgus.

Plus on manque de talens et de lumières, moins on est en état de juger de sa capacité, et de sots lecteurs feront toujours de sots auteurs. Pour les hommes de génie, ils obéiront à leur talent; et plus ils se feront une idée juste de l'histoire, plus ils se prépareront à l'écrire par leurs méditations et de sages études. Bien loin que cette connoissance les décourage, elle leur donnera des forces nouvelles; et ils travailleront à se surpasser eux-mêmes, en voulant s'approcher de cette perfection dont ils seront toujours éloignés. Si Cicéron a eu raison de nous tracer le portrait de cet orateur qu'on ne trouvera jamais, pourquoi aurois-je tort de chercher, à son exemple, un historien parfait? Comptons, mon cher Ci-

damon, sur l'amour propre des hommes; il augmente la confiance des sots, mais il soutient les gens d'un mérite supérieur dans leur entreprise. Croyez-vous que Tite-Live ne fût pas content de lui, en voyant qu'il ne pouvoit atteindre à cette perfection qui le fuyoit quelquefois? Soyez-en persuadé, si Théodon étoit né pour écrire l'histoire, mes réflexions, loin de l'intimider, lui inspireroient un nouveau courage; et il verroit avec plaisir combien il y auroit plus de gloire pour lui à triompher de tous les obstacles qu'il rencontreroit dans sa carrière.

Fort bien, me dit alors Théodon, je suis entièrement de votre opinion. Je sens à merveille que vous ne me décourageriez point, si les connoissances préliminaires que vous exigez ne m'étoient pas étrangères; si je me connoissois cette constance lente et patiente qui peut seule discuter et trouver la vérité; et enfin si je pouvois me flatter que mon imagination ne s'attiédiroit point dans cette sorte de travail, et conserveroit encore assez de vivacité pour présenter les faits avec la force, l'énergie ou les graces dont ils sont susceptibles. Mais, continua Théodon, si vous m'avez dégoûté

d'écrire l'histoire, il me semble que vous m'avez appris à la lire avec plus de plaisir. Je vous prie de continuer vos réflexions. Je vois comment un historien doit instruire, mais apprenez-moi, je vous prie, par quel art il parviendra à me plaire et à m'attacher? comment sa narration vive, rapide et animée, ne me lassera-t-elle jamais? par quel secret réveillera-t-il mon attention sans cesser de parler à ma raison? Je veux me rendre compte du plaisir ou de l'ennui que j'éprouve en lisant l'histoire. Les bons historiens y gagneront, et je me consolerai de la lecture des autres par le plaisir que j'aurai à découvrir la source ou les causes de mon dégoût.

Continuons donc, repris je, puisque cette conversation ne vous déplaît pas. Il me semble, mon cher Théodon, que dans ce que j'ai pris la liberté de vous dire jusqu'à présent, je vous ai fait connoître les principes de l'art par lequel un historien peut plaire à des lecteurs intelligens et les attacher. Pour les autres, ce n'est pas la peine d'y penser; l'histoire la plus décousue et la plus disloquée les enchantera, pourvu qu'elle les étonne, flatte les préjugés à la mode,

et prodigue sans choix et sans nécessité des réflexions longues, entortillées ou hardies. Mais cette multitude prompte à admirer abandonnera cette histoire quand il paroîtra un autre mauvais historien. Pour moi qui, je crois, puis me mettre au nombre des lecteurs raisonnables, une histoire ne me plaira point, qui ne parlera pas à ma raison; c'est par-là qu'il faut commencer. L'instruction que j'attends ne doit point être pédante, elle me fatigueroit et me dégoûteroit. Pour plaire aux bons esprits, elle doit en quelque sorte échapper à tous les autres. C'est la méthode qu'ont suivie les grands historiens dont je vous ai tant parlé. La plupart des lecteurs ne voient dans Thucydide, Tite-Live, Salluste et Tacite que des faits cousus les uns aux autres; ils lisent avec un plaisir médiocre, parce qu'ils n'apperçoivent aucun de ces traits de lumière qui fixent l'attention d'un lecteur éclairé. Pour moi, j'aime qu'un historien, en me frappant vivement, m'oblige quelquefois à suspendre ma lecture. Je ferme mon livre, j'admire, je réfléchis pendant une demi-heure, et je reviens avec un nou-

veau plaisir à une histoire qui me fait méditer.

Un lecteur raisonnable exige qu'une narration soit rapide, et veut cependant que rien ne soit oublié de ce qui doit la rendre très-claire et très-intelligible. Le principal art consiste donc à préparer le lecteur aux événemens qu'on va mettre sous ses yeux. Est-il rien de plus fastidieux qu'un M. Guibbon, qui, dans son éternelle histoire des empereurs romains, suspend à chaque instant son insipide et lente narration, pour vous expliquer les causes des faits que vous allez lire? Rien ne doit m'arrêter dans un récit, et il faut être clair, c'est la première loi de tout historien; mais il faut l'être avec art pour ne pas me rebuter, et cette seconde loi n'est pas moins nécessaire que la première. Je me réfroidis, je languis, si vous me laissez perdre de vue le terme où vous me conduisez. Je n'ai qu'une mémoire ordinaire, et sans doute il est de votre devoir de la soulager, en me rappellant ce que je puis avoir oublié dans un long ouvrage, et dont j'ai besoin dans ce moment pour vous entendre. Si l'historien le fait comme

M. Guibbon, je crois que sans son secours je me serois rappellé ce qu'il m'a déjà dit plusieurs fois, et je le repousse avéc dédain. *Ars casum simulet*, disoit Ovide, dans une matière fort différente de celle que nous traitons ; et cette adresse n'est pas moins nécessaire aux historiens qu'aux amans. Les anciens dans cette partie comme dans tout le reste sont nos maîtres. Je vous parlois hier des harangues, et je vous prie, en relisant Tite-Live, de remarquer l'habileté avec laquelle il en sait tirer parti pour aider la mémoire de ses lecteurs, et soutenir leur attention.

Dans une histoire générale on prend une nation à sa naissance, et si l'historien est attentif à ne pas négliger le développement de son caractère et le progrès de ses mœurs et de sa politique, chaque événement qu'il présentera se trouvera naturellement préparé par celui qui l'a précédé, et préparera celui qui doit suivre. Si je ne me trompe, la première décade de Tite-Live m'explique les prodiges de constance, de patience, de courage ou plutôt de magnanimité que je dois lire dans la troisième. A côté des grands hommes qui doivent

triompher d'Annibal, je ne serai point étonné de trouver quelques généraux avares qui profitent des malheurs publics pour accroître leur fortune domestique aux dépens des peuples d'Italie; car Tite-Live m'a peint les passions qui troublèrent la république naissante après la mort de Tarquin; elles se cachent, mais il a soin de m'apprendre qu'elles fermentent secrètement dans tous les cœurs, et je ne serai point étonné des excès monstrueux où se portera l'avarice, lorsqu'excitée par les dépouilles de Carthage, de l'Asie et de la Macédoine, les richesses du monde entier ne pourront plus lui suffire.

On a besoin d'exposition dans une histoire générale, lorsque le peuple dont on écrit les événemens a affaire avec un nouvel ennemi. Alors l'historien doit s'étendre plus ou moins pour me le faire connoître, suivant qu'il est plus illustre, plus puissant, et qu'il expose ses ennemis à de plus grands dangers. Quel dommage que nous ayons perdu la seconde décade de Tite-Live! Ce qu'il auroit d'abord dit du royaume de Pyrrhus et du caractère de ce prince, avant que de faire descendre son armée en Italie,

et ensuite des Carthaginois avant que de raconter la première guerre punique, auroit été d'une grande instruction pour les historiens. Quoique bien inférieur à Tite-Live, Frenshemius, qui l'avoit pris pour modèle et n'avoit pas encore épuisé ses forces, traite dans son supplément ces deux objets d'une manière élégante et précise. Mais voulez-vous un modèle parfait en ce genre? vous le trouverez dans Thucydide. On ne peut mieux faire connoître, ni la situation, ni les intérêts des différens peuples qui habitoient la Sicile, où les Athéniens vont témérairement porter la guerre.

Dans une histoire particulière, il n'en est pas de même. Comme dans les pièces de théâtre, il doit y avoir une exposition qui me fasse connoître les temps antérieurs par l'influence qu'ils ont sur l'événement qu'on va m'exposer, les maîtres de l'art en poésie ordonnent au poëte dramatique de rendre cette exposition la plus courte qu'il est possible, et de se hâter d'en venir à l'action qui doit toucher et intéresser. L'historien n'est pas moins soumis que le poëte à cette loi; elle est fondée sur la nature de notre esprit avide de connoître et pressé d'en

d'en venir à l'événement que vous lui avez annoncé. Ne dites que ce qui est indispensablement nécessaire pour l'intelligence de votre histoire. Instruisez assez le lecteur pour qu'il n'éprouve aucun embarras au milieu des faits que vous allez raconter. Plus vous serez simple, plus il saisira avec facilité vos idées, et se les rappellera quand il en aura besoin.

Dans tout le reste imitez Salluste, si vous le pouvez, mais non pas dans l'exposition de son Catilina. Après avoir fait le portrait de ce fameux conjuré, pourquoi remonter jusqu'à l'arrivée d'Enée en Italie? Salluste a beau parcourir cet espace de plusieurs siècles avec sa rapidité ordinaire, il est long, malgré sa briéveté; car ce qu'il dit n'étoit pas nécessaire pour les Romains de son temps ni même pour nous. Il suffisoit de dire que Rome, accrue par ses vertus, avoit vaincu le monde entier, et en avoit pris tous les vices qui ne pouvoient s'associer avec les anciennes loix et sa liberté. Il falloit passer brusquement au dixième chapitre, qui est la peinture la plus admirable des mœurs corrompues des Romains. Je m'attendrai à tout ce

que la scélératesse peut imaginer de plus monstrueux; cependant je serai encore étonné des projets de Catilina et de l'empire qu'il a pris sur ses complices. Je suis préparé à tout, et n'ayant rien prévu, ma curiosité excitée soutiendra mon attention.

Dans son histoire de la révolution de Gustave-Vasa, l'abbé Vertot fait son exposition avec toute la brièveté qu'on peut désirer, et cependant n'oublie rien de ce qui est nécessaire pour l'intelligence des évènemens. Aussi sa narration marche-t-elle avec une rapidité admirable. Tout se développe sans effort, et pour peu que je sache me rendre compte du plaisir que j'éprouve, je sais gré à l'historien qui ne me permet pas de m'égarer, et qui m'a mis à portée d'appercevoir la chaîne qui lie les causes aux effets.

Après vous avoir offert un modèle qu'on doit suivre, je vous citerai l'exposition de l'histoire de Charles XII, par Voltaire, qu'il faut se garder d'imiter. Que de choses inutiles qu'un historien ne se permet que quand il est fort ignorant! Étonné de ce qu'il vient d'apprendre, il ne doute point que ses lec-

teurs ne lui sachent gré de son érudition; il ne veut rien perdre, il prodigue tout ce qu'il sait. Cependant que m'importe d'apprendre qu'on ne connoît en Suède que deux saisons, l'hiver et l'été? A quoi bon m'entretenir vaguement des loix barbares et des mœurs sauvages des anciens Suédois? Elles avoient influé dans la révolution de Gustave-Vasa, mais il ne s'agissoit plus de tout cela dans l'histoire de Charles XII. Il falloit se borner à dire que la couronne héréditaire depuis Vasa, sans que la Suède se fût sagement précautionnée contre le pouvoir arbitraire, étoit devenue despotique sous le père de Charles XII; et que ce prince abusant des divisions de ses sujets pour les dégrader et les avilir, n'avoit pu cependant étouffer tout-à-fait cette élévation et cette grandeur d'ame qu'ils devoient au règne de Gustave-Adolphe. Au lieu de l'exposition inutile que fait Voltaire, vous voyez qu'il auroit pu la rendre très-belle et très-intéressante, s'il eut su qu'elle doit servir à expliquer les causes des événemens.

Malheureusement Voltaire a fini tous ses ouvrages avant que d'avoir bien com-

pris ce qu'il vouloit faire. N'êtes-vous pas étonné qu'un historien, qui oublie de vous exposer la situation actuelle de la Suède, et qui, ne prévoyant pas que le caractère extraordinaire de son héros doit causer une révolution dans les mœurs et le gouvernement des Suédois, ne s'occupe que du moment présent, porte tout d'un coup ses regards sur l'avenir pour ne faire qu'une nouvelle faute? En effet, au lieu de me peindre, dans son exposition, le czar Pierre Ier. tel qu'il étoit encore quand la guerre commençoit, il le représente tel qu'il parut lorsque ses disgraces, qui n'avoient pu l'abattre, eurent développé toutes les ressources de son génie. Il naît de tout cela un embarras dont certains lecteurs ne s'apperçoivent pas, mais qui gêne ceux qui cherchent à se rendre compte des événemens. Après une exposition si vicieuse, vous auriez tort de vous attendre à une histoire raisonnable. Le héros agira sans savoir pourquoi, et l'historien marchera comme un fou à la suite d'un fou.

Je ne dois pas oublier de vous parler de l'exposition d'Hérodien, qui, réunissant toutes les qualités qu'on peut désirer, est présentée de la manière la plus

ingénieuse. Marc-Aurèle, parvenu à un âge fort avancé, et touchant à sa fin, ouvre la scène la plus touchante. Je partage les vives inquiétudes dont ce prince est agité, en pensant qu'un pouvoir sans bornes va passer dans les mains d'un enfant de quinze ou seize ans. Ce père si vertueux se rappelle les excès de Denis le tyran, les violences, les cruautés, le délire des successeurs d'Alexandre, et je tremble pour le sort des Romains. Ma crainte augmente, quand, passant à des exemples domestiques, il me présente les excès monstrueux de Néron, les cruautés plus récentes de Domitien, et cette patience des Romains, qui sollicite en quelque sorte les vices de leurs maîtres. Je ne doute plus alors que Commode ne soit corrompu et par sa fortune et par les mœurs publiques. Je suis attendri en lisant le discours que Marc-Aurèle mourant tient à ceux de ses amis qu'il a chargés de l'éducation de son fils. Servez-lui de père, leur dit-il, et répétez-lui souvent les dernières instructions que je viens de lui faire entendre. Voilà un de ces traits de génie qu'on ne peut trop admirer; et pour juger des malheurs que l'empire doit éprouver, soit au-de-

dans, soit au dehors, et des causes qui les produiront, je n'ai qu'à me rappeller les derniers momens de Marc-Aurèle que je ne puis oublier; tous les faits naissent les uns des autres, et je démêle d'avance la ruine de l'empire.

Mais avant que d'abandonner cette matière, permettez-moi d'observer que l'exposition d'une histoire particulière exige des détails plus circonstanciés, suivant que le peuple, dont vous voulez m'entretenir, a un gouvernement, des loix, des mœurs et un caractère qui ont une plus grande influence dans les événemens. Mais une nation n'est-elle plus composée de citoyens, est-elle sans action sous la main qui la meut et la gouverne? il vous suffira de me faire connoître le caractère, les mœurs et les talens de ce personnage important.

Je suis ravi, me dit Cidamon en m'interrompant, et j'attendois avec impatience que vous en vinssiez à ces portraits qui répandent en effet la plus grande lumière sur l'histoire, et en sont un des plus beaux ornemens. Tant mieux pour vous, mon cher Cidamon, repartis-je; nos historiens ne vous en laisseront pas manquer, et leur imagination les sert à

merveille. Mais pour moi, je vous l'avoue, je suis plus difficile, et ce n'est qu'à de certaines conditions que j'aime ces ornemens. Quand il paroît sur la scène un homme extraordinaire par ses vertus, ses vices ou ses talens, qui change les intérêts de son pays, donne une nouvelle force à sa constitution ou y porte atteinte, ayez soin de m'en faire un tableau. Ce seroit négliger de m'instruire, de me porter au bien ou de me détourner du mal, que de ne pas peindre un Aristide, un Thémistocle, un Périclès, un Alcibiade, un Camille, un Décius, un Fabricius, un Scipion, etc. Entrez dans tous les détails, il n'en est point de petits pour de pareils hommes, les bagatelles prennent alors un air de dignité et de grandeur. Mais que l'historien se garde bien de m'arrêter sur un personnage qui n'est pas digne de l'attention d'un lecteur raisonnable. Peignez-moi les hommes qui ont fait des révolutions et conduit de grandes entreprises dont ils ont été l'ame. Apprenez-moi comment leurs mœurs et leurs talens ont changé la face des empires et des républiques. J'aime à voir comment les événemens naissent de leur caractère; et je sais gré

à un historien qui découvre dans leurs passions et leurs talens la cause des faits que je pourrois regarder comme l'ouvrage de la fortune. Un caractère, fût-il méprisable, il me plaira, il m'attachera, pourvu qu'il en résulte un grand effet. C'est ainsi que nos historiens auroient pu tirer le plus grand parti de notre Charles VI, dont la folie, tantôt stupide, tantôt furieuse, donna aux passions françoises un cours nouveau, et détruisit les opinions anciennes pour faire place à de nouvelles erreurs.

En me peignant un grand personnage, que l'historien se garde bien de me présenter un héros qui ne tiendroit point à son siècle ou qui n'auroit aucun défaut : ce seroit ne pas connoître la nature. Le caractère personnel de chaque homme est toujours subordonné au caractère national, soit parce qu'on y tient par son éducation, soit parce qu'on est obligé de s'y prêter pour réussir dans ses projets. Les passions sont toujours les mêmes; mais plus ou moins contraintes par les loix et les mœurs publiques, elles se montrent d'une manière différente. Manlius-Capitolius avoit toute l'ambition de Marius; mais Tite-Live se gardera bien de

peindre le premier avec les mêmes couleurs qu'il a peint sans doute le second dans la partie de son ouvrage que nous avons perdue. Ces nuances délicates sont le fruit du génie, et j'aime à découvrir dans un homme extraordinaire ce qu'il tient de la nature et ce qu'il tient des circonstances. Manlius, dans Tite-Live, cache son ambition sous le masque des vertus les plus propres à plaire aux Romains; et Marius, dans une ville déjà teinte du sang de ses citoyens, gouvernera en tyran une république encore libre, mais qui ne mérite plus de l'être.

Rien n'est plus beau que le caractère de Catilina dans Salluste. Vous voyez un homme extraordinaire qui tient à la fois à la plus infâme corruption de son temps et aux idées de grandeur que Rome conservoit encore. J'aime à voir comment, du sein de la débauche, et avec le secours des coquins qu'il rend dignes d'être ses complices, il ose former une conjuration qui intimide ceux qui l'ont découverte. Tout ce morceau d'histoire est un chef-d'œuvre de caractères. Catilina agit avec la confiance que lui donnent son audace et les vices des Romains. Cicéron n'ose se fier aux loix dont il

connoît la foiblesse, dans le moment même qui les fait triompher pour la dernière fois. Caton, qui, dans un siècle comme le nôtre, enseveliroit sa vertu dans la retraite, doit à la philosophie stoïcienne une vertu qui n'est plus connue à Rome. Occupé de la justice seule et du salut de la république, quoi qu'il en puisse arriver, il opine dans le sénat comme s'il parloit encore à des Fabricius et à des Régulus; tandis que César, unissant à quelques vertus une ambition plus vaste que celle de Catilina, regarde les troubles, la confusion et les vices des Romains comme les bases de la tyrannie qu'il médite.

Fuyons le merveilleux dans les caractères. Ce n'est pas sans raison, mon cher Cidamon, que je voulois hier que l'historien fît une étude sérieuse des passions. Sans ce secours, comment pourroit-il discerner ce que nous devons à la nature, et ce que nous devons à la fortune? La nature répand au hasard ses dons; d'une main libérale elle prodigue ces demi-vertus, ces demi-vices, ces demi-talens qui nous rendent propres à prendre tous les caractères qu'on voudra nous donner, ou plutôt à n'en avoir aucun. Quand elle

veut traiter quelqu'un de nous plus favorablement, et former de ces hommes qui honorent l'humanité, elle leur donne une inclination dominante, et en même temps un esprit assez prompt, assez fertile, et assez juste pour la servir et préparer les succès dont elle a besoin pour se conserver, s'accroître et se fortifier. Jusqu'ici l'ouvrage de la nature n'est qu'ébauché, et ce sont les circonstances et les événemens qui nous entourent, nous frappent, nous intéressent, qui excitent ou retardent les progrès de notre caractère, l'attiédissent ou lui donnent une nouvelle force : la fortune met la dernière main à l'ouvrage.

Les caractères des hommes les plus extraordinaires ont, si je puis parler ainsi, leur enfance, leur jeunesse, leur virilité et leur vieillesse; c'est à ne pas confondre ces différens âges, et à distinguer ce que la nature et la fortune ont fait séparément et de concert, que paroît la grande habilité de l'historien. C'est à ce discernement que Tacite doit le charme secret qui m'attache à sa lecture. Il me montre dans Tibère l'ambition de César, qui ne peut être satisfaite que par le pouvoir le plus absolu; mais elle est timide

et circonspecte, parce qu'elle s'étoit façonnée sous un prince soupçonneux, timide lui-même, jaloux et plus à craindre que ne l'avoit été la république. Je vois avec plaisir que Tibère, enchaîné par l'habitude, n'ose montrer son ambition à un sénat qui tremble à ses pieds. Il règne en esclave : de là cette tyrannie dissimulée qu'il n'auroit point eue en régnant dans un pays accoutumé à la monarchie. Sa jalousie du pouvoir, toujours accrue, et gênée par les obstacles que lui présente son imagination, et sa timidité le suivent à Caprée; il n'y est pas voluptueux, il essaie seulement d'y consoler ou de tromper son ambition par des voluptés insipides.

Voilà comment un peintre habile des passions peint un caractère, et non pas en confondant tout, comme Sarrazin, dans le portrait qu'il nous fait de Valstein. Nos historiens modernes n'entasseroient point toutes ces belles antithèses dont ils sont si curieux, s'ils avoient étudié ce que les hommes doivent à la nature qui n'a qu'une marche égale et constante; et aux circonstances qui changent continuellement, et obligent les passions à emprunter une forme différente pour parvenir

venir à la même fin. Tout ces portraits de fantaisie qu'on met à la tête d'un ouvrage, sont souverainement ridicules; et l'historien ensuite, pour soutenir son dire, tombe dans mille absurdités. Quoi qu'il en soit, je loue Sarrazin d'avoir abandonné son histoire à peine commencée; il auroit été prodigieusement embarrassé à faire agir son héros. En mettant sur la scène un grand homme, ne me parlez que des vertus qu'il a montrées jusqu'alors. C'est la règle que se sont faite les grands historiens : et en effet que penseriez-vous de Salluste, si, voulant peindre l'ambitieux Marius dans sa guerre de Jugurtha, il lui eût attribué, comme tenant à son caractère, tous ces vices d'emprunt que les circonstances le forcèrent d'adopter? Si vous le voulez, à la fin de votre histoire, aidez-moi à faire le portrait fidèle d'un grand homme. Indiquez-moi la qualité dominante qui ne l'a jamais abandonné, mais qui, comme un Protée, a pris des formes différentes. Je tirerai alors de vos écrits une instruction utile, j'apprendrai à connoître les hommes qui sont sous mes yeux, j'apprendrai à me connoître moi-même et

à me défier de la fragilité des vertus humaines.

Je n'y puis résister, continuai-je, et pour vous donner un modèle du plus ridicule et du plus mauvais portrait que je connoisse, il faut, avec votre permission, que je vous dise de quelle manière le père Ducerceau barbouille le caractère du célèbre Rienzi. Il nous apprend que » cet homme étoit né dans la » lie du peuple, mais qu'il fit d'excel- » lentes études, et qu'ayant autant d'es- » prit que d'élévation dans les idées, il » devint très-habile, acquit la réputation » d'un homme extraordinaire, et mérita » l'estime et l'amitié de Pétrarque. Il étoit » éloquent, dit l'historien, il étudia l'an- » tiquité et la compara au temps où il » vivoit, et tiroit de-là des réflexions » sur lesquelles il régla tout le plan de » sa conduite. Cet homme est occupé » à méditer Cicéron, Valère-Maxime, » Tite-Live, Sénèque, et sur-tout les » commentaires de César. Sa taille est » avantageuse, son air est noble. » A quoi aboutira tout cela? à nous dire des choses incroyables : » qu'il avoit un » mélange singulier de vertus et de vi-

» ces, de belles qualités et de défauts, » de talens et d'incapacité, qui sembloient » se contredire, et qu'il réunissoit ce- » pendant au suprême degré. » Concevez-vous après cela le bon esprit de Rienzi, son élévation d'ame, ses bonnes études? Ducerceau court ensuite à bride abattue dans les antithèses et les absurdités. » Son héros est spirituel et gros- » sier, fourbe et simple, fier et souple, » prudent et aventurier. On pourroit le » prendre, ajoute-t-il, pour un profond » politique et pour un insensé, capable » des entreprises les plus téméraires; il » avoit une frayeur naturelle qui ne lui » permettoit pas de les pousser, trop » peu de jugement pour s'embarrasser » des obstacles, trop de lâcheté pour » les suivre. Sa bravoure alloit jusqu'à » l'intrépidité, et devenoit incontinent » foiblesse. » Que d'absurdités! Ce n'est pas tout, il nous apprend que » la four- » berie de Rienzi étoit fondée sur la sim- » plicité même, que son hypocrisie avoit » sa source dans une espèce de simpli- » cité. Il étoit assez ambitieux pour con- » cevoir le dessein d'une sorte de mo- » narchie universelle; fou jusqu'à l'ex-

» travagance, (ce sont ses termes, je
» m'en souviens bien), et sensé jusqu'au
» raffinement de la sagesse. »

Vous avez raison, me dit Théodon en riant, et voilà sans doute un chef-d'œuvre dans le genre impertinent. Mais je crois, ajouta-t-il, qu'après l'avoir lu, vous n'avez pas été tenté d'aller plus avant. Je vous demande pardon, répondis-je, et j'ai eu la curiosité de voir comment l'historien se tireroit d'affaire. J'ai été étonné de trouver un homme de mérite que son historien n'avoit pas compris; fort supérieur à ses contemporains, et qui, dans un siècle plus heureux, auroit exécuté de grandes choses. Vivement frappé de la différence qu'il voyoit entre le gouvernement des anciens Romains et celui des papes exilés alors de leur capitale, où ils ne savoient pas régner, il s'indigne de l'humiliation de sa patrie et veut la venger. N'espérant de secours que d'un peuple qui n'étoit qu'une vile canaille opprimée par les barons, et ne pouvant agir ni comme un prince ni même comme un grand seigneur, il est obligé de sonder les esprits avec une extrême circonspection, de s'expliquer d'une manière hiéroglyphique; et avant que vouloir éta-

blir la liberté, il veut savoir si la multitude la désire, et mérite d'avoir un tribun. Je conviens que tous les moyens que Rienzi emploie sont très-extraordinaires; mais relativement au point d'où il partoit, et à la fin qu'il se proposoit, ils sont très-sages et très-prudens. Ce tribun de la nouvelle Rome, qui, sans doute, auroit fait un rôle considérable dans l'ancienne, ne fit qu'une faute, mais capitale, et qui ruina nécessairement ses espérances et ses projets. L'ambition de Rienzi, en le faisant armer chevalier, ne me paroît plus que celle d'un bourgeois. Pour faire le gentilhomme, il ne s'apperçoit pas qu'il dégrade sa qualité de tribun, qui l'élevoit au-dessus de la noblesse. Un moment de distraction, un moment de foiblesse le perd entièrement. Il ne peut plus réussir, parce qu'il est méprisé de la noblesse qui l'adopte, et haï du peuple dont il se sépare. De là des efforts impuissans pour ranimer une autorité expirante, et les moyens tout nouveaux qu'il employoit pour se rétablir, mais qui n'inspiroient plus ni la même confiance, ni la même crainte. En voilà assez sur un morceau d'histoire qui demandoit un Salluste; et malheureuse-

ment défiguré par un poëte très-médiocre qui a eu l'ambition d'être le dernier des mauvais historiens.

Pour juger avec fidélité les hommes qui ont paru sur le grand théâtre du monde, que l'historien étudie et démêle la passion qui forme, si je puis parler ainsi, la partie principale de leur caractère. Comparez leurs différentes actions entr'elles. Suivez, étudiez votre héros dans les diverses conjonctures où il s'est trouvé. Quoiqu'altérée par différens accidens, et même déguisée sous des formes nouvelles, la même passion se montre-t-elle toujours? Vous êtes bien avancé, vous connoissez le principe qui fait agir l'homme que vous voulez peindre. En y réfléchissant, vous découvrirez même de quelles modifications ce principe dominant est susceptible, soit par la différence des conjonctures, soit par celle des passions subalternes qu'il s'associe. En voyant le point d'élévation où Sylla est parvenu, je suis tenté de lui attribuer une ambition sans bornes; mais je ne verrai en lui que l'ambition ordinaire d'un citoyen, quand j'aurai remarqué qu'il a été forcé de se rendre le maître du monde pour résister à Ma-

rius qui le vouloit perdre, qu'il a abdiqué la dictature, et n'a pas attendu qu'on l'assassinât. Marius a véritablement une ambition sans bornes. Quelle que soit sa fortune, il n'en est jamais satisfait, les succès agrandissent son ambition, les disgraces l'irritent, et les moyens les plus odieux lui paroissent légitimes s'ils sont utiles à ses vues. Qu'un historien se garde de penser que la passion dominante, l'ambition par exemple, ait toujours la même marche. Celle de César et de Pompée n'est pas la même. L'un machine la ruine de la république, il ne voudroit pas que la dictature fût un bienfait de ses concitoyens qu'il méprise, il veut la conquérir à Pharsale. L'autre, élevé et formé dans le parti de Sylla, désiroit que les Romains, incapables de se gouverner, lui eussent déféré en supplians le pouvoir souverain. Pour se dépouiller de l'habitude de ses premières années, il a besoin que l'ambition de César exalte la sienne en la rendant plus active; et sa colère auroit rendu sa tyrannie aussi dure que celle de César devoit être douce et tempérée.

Qu'on ne se hâte point de prononcer

sur le caractère d'un homme. On courroit risque de se tromper, si on en vouloit juger par ses premières actions. Richelieu et Mazarin, si différens l'un de l'autre dans tout le cours de leur vie, se sont élevés à la fortune par les mêmes moyens; dans leur intrigue basse et artificieuse je ne vois d'abord que la même ambition. Attendons, les circonstances vont bientôt développer et me découvrir les passions subalternes qui se louent pour ainsi dire au service de la passion dominante, et lui donneront des teintes différentes. Il faut, me dirai-je, que Mazarin n'eût qu'une ambition timide, subtile, soupçonneuse et patiente, puisqu'il intrigue encore en maniant l'autorité absolue du roi, comme il avoit intrigué pour s'en emparer. Il me paroît que Richelieu a dû faire un effort pour s'abaisser à l'intrigue, et qu'il s'en consoloit par l'espérance du succès. Dur, fier, impérieux dès qu'il put l'être, il subjugue Louis XIII pour faire trembler les courtisans et l'intrigue. Vous diriez qu'il veut se venger de ses premières bassesses et les réparer. C'est plus par la force de son caractère qu'il étonne ses ennemis et réussit, que par les lumières

de son esprit et la sagesse de ses projets.

A la tête des états et des affaires on ne voit que de fausses vertus, et, si je puis parler ainsi, de faux vices. Comment parviendrai-je à les démêler, si le temps ne vient à mon secours en me montrant ces grands personnages dans des attitudes et des circonstances différentes? Tandis que la multitude, toujours prête à s'engouer, croit voir un modèle de désintéressement, de générosité et d'amour du bien public, je suspends mon jugement. Toute vertu qui veut étonner me paroît suspecte. Je sais qu'une passion dominante est capable de faire de grands sacrifices, et que dans des temps plus heureux elle espère de dédommager les passions qui la servent. Mais on ne finiroit point sur cette matière : abandonnons-la cependant, mon cher Théodon, pour passer à l'ordre, sans lequel un historien ne jouira jamais que d'une réputation très-médiocre.

L'ordre est ce qu'il y a de plus nécessaire dans un ouvrage; et il n'en faut pas d'autre preuve que cette foule de livres, pleins d'excellentes choses, qui cependant n'instruisent point, parce qu'ils

fatiguent et dégoûtent la plupart des lecteurs. Nous l'avons tous éprouvé : une vérité paroît douteuse si elle n'est pas préparée par ce qui la précède ; et une beauté déplacée est un défaut : mise à sa place, elle acquiert un nouveau prix.

Ordinis hæc virtus erit et venus, aut ego fallor ;
Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici ;
Pluraque differat, et præsens in tempus omittat.

Si ce que vous venez de m'apprendre m'explique d'avance ce que vous allez dire, mon esprit ne sera point arrêté, et je dévorerai une lecture qui m'entraîne. Mais je ne sais si un historien n'a pas plus de peine à trouver cet ordre que tout autre écrivain. Il est accablé sous le nombre prodigieux de ses matériaux : s'il ne sait pas les arranger pour former un édifice régulier, je me perdrai dans un labyrinthe sans issue. Je l'ai éprouvé en lisant l'histoire de la maison de Stuart par Hume. Au lieu de ce qu'on m'avoit promis, je n'ai trouvé que des mémoires pour servir à l'histoire ; et comment pourrois-je approuver un ouvrage que, soit par ignorance de son art, soit par paresse ou lenteur d'esprit,

l'historien n'a qu'ébauché? Tous ces faits décousus échappent à ma mémoire, j'ai perdu mon temps, et je ne puis juger des événemens qu'on a mis sous mes yeux.

C'est en vain que vous vous flatterez d'établir cet ordre lumineux dans votre histoire, si vous n'en avez pas médité séparément toutes les parties. Rapprochez-les les unes des autres pour appercevoir leur rapport le plus naturel. Avec le secours de nos études préliminaires, cherchez à les placer de façon qu'elles se prêtent une lumière réciproque. En un mot, suivez le précepte d'Horace, rendez-vous maître de votre matière.

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Cet ordre consiste en grande partie dans l'exposition dont je vous parlois il n'y a qu'un momet. Dès que l'historien se sera fait une idée bien nette de ce qu'il se propose, il lui sera, je crois, facile d'écarter les faits stériles ou étrangers, et de faire appercevoir à ses lecteurs l'influence des événemens les uns sur les autres, Remarquez, je vous prie,

qu'il y a dans tous les états, dans toutes les entreprises, dans toutes les affaires, un ou deux points principaux qui décident du succès, et entraînent comme un torrent les accidens particuliers. Dans le gouvernement ou l'administration d'une société, c'est la connoissance de ces points décisifs qui fait le grand homme d'état; et ce n'est qu'autant qu'il ne le perd jamais de vue et qu'il s'y attache fortement, qu'il peut s'assurer du succès. Il en est de même de l'historien; c'est sur ces objets qu'il doit fixer son attention et la mienne. Alors il trouvera sans peine l'ordre le plus lumineux. Tout devient simple; je m'instruis sans effort; les faits se gravent dans ma mémoire, parce que je ne perdrai point de vue la chaîne qui les lie, et cette chaîne sera le fil d'Ariane qui empêchera ma raison de s'égarer. Tel est l'art admirable de Tite-Live dans toute son histoire; et pour ne vous en donner qu'un exemple, rappellez-vous comment, dans sa troisième décade, ayant à nous présenter à la fois une foule d'objets, il attache nos regards et notre attention sur Annibal seul, dont le génie balance la fortune des Romains et

la

la fait chanceler. Tout ce qui se passe hors de l'Italie n'est relatif qu'à ce général des Carthaginois. Rome, par ses diversions, ne songe qu'à diminuer les forces d'Annibal, et empêcher que Carthage ne puisse réparer les pertes qu'il fait par ses victoires mêmes.

Quand un état est assez heureux ou assez sage pour connoître ses forces, les ménager et ne point tenter plusieurs entreprises à la fois, son historien sera plus à son aise; et pour mettre un grand ordre dans sa narration, il n'aura qu'à suivre avec fidélité celui des événemens. Mais si cet état, par ignorance de ses intérêts, ou par une sorte de fatalité, se laisse engager dans plusieurs affaires à la fois, sans distinguer celle qui doit être la principale, et celles qu'il ne faut regarder que comme de simples accessoires, je craindrai que l'historien ne fasse pas de meilleure besogne que la république dont il écrit l'histoire. Tandis que les administrateurs ne sauront ni ce qu'ils font ni ce qu'ils veulent faire, vous verrez que l'historien, qui n'est pas plus habile qu'eux, enfilera les uns à la suite des autres, des événemens qui vous ennuieront, parce qu'ils n'aboutis-

sent à rien. L'auteur, fatigué lui-même de sa maigre narration, ne vous offrira que des peintures mesquines et rebutantes. Ne se proposant aucune vue principale, il abandonne mal-à-propos l'objet qu'il traite, pour le reprendre mal-à-propos, et l'abandonner encore sans raison. Il coupe les événemens, il les hache, et ne les présente jamais dans leur juste proportion.

Quelle ressource reste-t-il alors à un historien? Celle d'être un peu plus habile que ses héros. En sentant l'embarras où le met leur politique embarrassée, qu'il ne le dissimule point, et qu'il en avertisse son lecteur : il me semble que je suis moins impatient quand on m'a demandé de la patience. Que par des réflexions profondes, mais toujours très-courtes, il m'avertisse des fautes du sénat et des généraux; qu'il s'élève au-dessus d'eux, je le suivrai; et dans une narration fastidieuse, je serai soulagé et soutenu par le plaisir de me croire supérieur aux hommes dont je lis l'histoire; leurs fautes, en m'éclairant, me dédommageront de mon ennui. Cependant au milieu de cette confusion, l'historien ne doit pas négliger de se faire

un ordre. Il y en a un qui se présente naturellement à tout le monde, c'est de s'attacher à l'affaire principale, d'en faire le centre de son tableau, et de placer les personnages moins importans à la bordure. Les lecteurs faits pour admirer une histoire médiocre seront contens; mais les autres demandent plus d'habileté. Il me semble que dans ces sujets ingrats je désirerois que l'historien me fît connoître par quels accidens ou par quels hasards on arrive enfin au dénouement sans s'en douter. Puisque l'imprudence laisse alors une libre carrière à la fortune, je voudrois qu'elle y jouât son rôle; je voudrois voir comment, en épuisant leurs ressources, les états se détachent de leurs espérances, et renoncent enfin à une entreprise dont les revers et les succès sont compensés et se succèdent lentement.

Indépendamment de cet ordre général qui doit être l'ame d'une histoire instructive et intéressante, il y a un ordre particulier qui me montre la place où chaque chose doit être mise. Par exemple, l'abbé du Bos, dans son histoire de la ligue de Cambrai, réserve pour son dernier livre, un morceau sur le com-

merce, auquel les Vénitiens devoient les richesses dont ils eurent besoin pour soutenir la guerre contre tant d'ennemis conjurés. Ce détail préparatoire devoit visiblement être placé au commencement de l'ouvrage. Quand l'historien m'explique comment Venise a pu suffire aux frais de la guerre, je n'en suis plus curieux si je suis un de ces lecteurs qui ne s'embarrassent point de connoître les causes des événemens; je suis fâché qu'on m'arrête quand je cours avec impatience au dénouement, et de dépit je ferme mon livre. Si je suis un lecteur plus intelligent, je maudis en termes assez durs l'historien mal-adroit qui vient m'éclairer trop tard.

Je n'ai point lu l'histoire de l'Amérique par Robertson; mais si on ne m'a point trompé dans l'espèce d'extrait qu'on m'en a fait, il me semble que cet ouvrage, rempli de choses curieuses et même excellentes, ne peut pas cependant être proposé comme un modèle. Pourquoi, je vous prie, perdre tout le premier livre à me parler de la navigation des anciens, de leur commerce et de leurs découvertes géographiques? Tout ce morceau peut être fait avec beaucoup d'é-

rudition, de justesse et de précision; mais ce n'est pas cela que je cherche : je veux savoir sur quelles raisons on soupçonnoit l'existence d'un nouveau monde; je veux connoître Christophe Colomb, et les rares et grandes qualités qui le mettent en état d'exécuter l'entreprise prodigieuse qu'il médite. Tout le second livre, m'a-t-on dit, est destiné à satisfaire cette curiosité; mais par le détail qu'on m'en a fait, je demande si Tite-Live n'auroit pas été plus court. Se seroit-il permis de m'apprendre mille choses qu'il est bon de savoir, mais dont je ne me soucie point, dans le moment où je suis impatient d'appendre comment les Européens ont soumis un vaste pays, qui, en nous prodiguant l'or et l'argent, nous a appauvris, et dont la possession est devenue parmi nous un nouveau germe de querelles, de dissensions et de guerres ?

Le troisième livre contient l'histoire de la découverte et de la conquête des isles, et le récit de quelques tentatives sur le continent. C'est dans le livre suivant, m'a-t-on ajouté, que l'auteur traite de la vie des Sauvages, la compare à la vie civilisée, et commence à

parler des mœurs américaines. Je crois que tous ces différens morceaux sont dignes du plus grand philosophe; mais je crains toujours que la grande envie d'étaler de la philosophie et des connoissances, ne gâte l'histoire qui doit marcher sans ostentation, rejeter tout ce qui n'est pas nécessaire, et ne se parer que des ornemens qui lui conviennent : ne sentez-vous pas que tout ordre est bouleversé? En plaçant le quatrième livre avant le troisième, il me semble que j'aurois lu avec plus de plaisir et d'intérêt, les exploits de Colomb et des Espagnols. Robertson n'auroit pas dit, il est vrai, une foule de choses que je ne lui demande pas dans ce moment, mais il auroit fait une excellente exposition dont j'ai besoin.

C'est dans son exposition qu'un historien doit avoir tout l'art qu'un grand poëte dramatique emploie pour me préparer à sa tragédie ou à sa comédie. Un personnage s'abandonne-t-il au plaisir de dire de belles choses? Un censeur, sans être trop sévère, le sifflera, et il aura raison. On ne sauroit trop se hâter, dans le commencement d'un ouvrage, d'aller au fait, car l'esprit est im-

patient, et n'a encore aucun besoin de se reposer.

Le même désordre, à ce qu'on m'assure, règne dans tout cet ouvrage. L'auteur consacre le cinquième livre à la conquête du Mexique, et le sixième à celle du Pérou; et revenant ensuite sur ses pas, il nous entretient, dans le septième livre, de la civilisation à laquelle ces deux royaumes étoient parvenus. N'auroit-il pas été infiniment plus convenable, en faisant entrer Colomb dans le Mexique, de nous avertir que ce capitaine n'auroit plus affaire à des Sauvages grossiers, paresseux, énervés et timides comme ceux de Saint-Domingue et des autres isles; mais à un peuple civilisé qui s'étoit fait une forme régulière de gouvernement, et qui auroit résisté aux Espagnols et à leur courage enflammé par l'avarice, si, n'étant pas confondu par la nouveauté du spectacle et des dangers qui le menaçoient, il n'avoit éprouvé cette surprise et cette terreur qui glacent l'esprit, et dont les peuples de l'ancien monde ont souvent été les victimes? Je le répète, mon cher Théodon, en suivant l'ordre dont je parle, l'auteur auroit été obligé d'aban-

donner une grande partie de ses remarques et de ses réflexions ; et pour employer le reste, de façon que la narration toujours claire, ne fût point surchargée et ralentie dans sa marche, il auroit fallu se donner beaucoup de peine. Mais ce n'est pas mon affaire ; et comme Despréaux se vantoit d'avoir appris à Racine à faire difficilement les vers, je ne serois pas fâché qu'on me reprochât d'apprendre aux historiens à faire difficilement leurs histoires. On ne sauroit trop les avertir de ne rien négliger pour ramasser beaucoup de faits et de réflexions ; mais il est encore plus important de leur dire qu'ils ne doivent pas se servir de toutes leurs richesses, et, si je puis m'exprimer ainsi, que les rognures de tout ouvrage, et sur-tout d'une bonne histoire, doivent être plus considérables que l'ouvrage même.

On ne vous a point trompé, me dit alors Théodon : j'ai lu l'histoire d'Amérique avec la plus grande avidité, et j'ai voulu la relire une seconde fois ; mais je vous l'avouerai, je n'ai point eu alors le plaisir auquel je m'attendois, cette seconde lecture a été froide et languissante ; je quittois mon livre sans re-

gret, je le reprenois sans empressement; et les réflexions que vous venez de faire, me découvrent les causes de ce changement. De quelque manière que soit faite une histoire, je sens qu'elle peut plaire d'abord et attacher, quand elle expose des événemens également ignorés et importans. Alors on confond en quelque sorte le mérite de l'historien avec celui de ses héros; mais à une seconde lecture tout ce chaos se débrouille, on ne juge plus que l'historien et son art, et des événemens qui ne sont plus nouveaux et qui sont mal contés nous ennuient. L'ouvrage est relégué dans le coin d'une bibliothèque, et sans le lire on se contente quelquefois de le consulter.

A présent, continua Théodon, que je commence à avoir des idées plus nettes des devoirs de l'historien, j'aurois beaucoup de choses à vous dire sur l'Amérique de Robertson. Faute d'embrasser à la fois tout son sujet et de l'examiner en politique, il me donne des espérances et les trompe; il m'annonce que la découverte de l'Amérique est l'événement le plus heureux pour les hommes; et en avançant dans ma lecture,

je vois que les seuls géographes y ont gagné quelque chose. Le Nouveau-Monde vaincu et dévasté, n'obéit pas à de meilleures loix que celles de Monthésume et des Caciques; tandis que le nôtre n'a gagné que des richesses inutiles et tous les vices qui en devoient naître. Mais en voilà assez, et je suis fâché de vous avoir interrompu; revenons, je vous prie, à l'ordre dont vous nous entreteniez.

Soit, mon cher Théodon, répartis-je; cet ordre que vous aimez, est l'écueil de la plupart des écrivains. On diroit que les uns, tant ils sont négligens à cet égard, n'ont jamais fait attention que c'est de-là que résulte cette magie, ce charme secret qui embellit les beautés mêmes, et attache et entraîne le lecteur sans qu'il s'en apperçoive. Les autres, dominés par une imagination qui fait tort à leur jugement, ne voient jamais que le morceau qu'ils traitent; et sans égard ni à ce qui précède, ni à ce qui doit suivre, se contentent de faire de belles tirades, croyant que c'est de-là que dépend la perfection d'un ouvrage. Mais contentons-nous de quelques ré-

flexions relatives à l'art d'écrire l'histoire.

Quoique la chronologie, c'est-à-dire, l'ordre des temps, doive être respectée, l'historien cependant n'en doit point être esclave. Quand vous avez entamé un fait important, gardez-vous, en le hachant et en le découpant, de le dégrader : ne l'abandonnez point dans le moment que vous avez excité ma curiosité. Cette règle est d'autant plus certaine, que les plus grands historiens, tels que Tacite et Grotius, s'y sont soumis dans leurs annales mêmes ; forme d'histoire qui étant très-propre, comme nous en sommes convenus, à faire connoître comment se sont formées les loix, les mœurs et les coutumes d'un peuple, à sa naissance ou dans le cours d'une révolution importante, se fait une loi de rapporter les faits par ordre de date. Ces deux historiens connoissoient les hommes, et sachant que pour les instruire il faut leur plaire et les attacher, ils ont quelquefois anticipé sur les temps, et se sont contentés d'en avertir leurs lecteurs. Tacite s'est oublié une fois dans le troisième livre de son histoire. C'est quand, frappé des grands troubles de la Ger-

manie qui faillirent à ruiner les affaires des Romains sur cette frontière, il les annonce, et promet d'en parler bientôt. C'est, si je ne me trompe, une maladresse d'annoncer les faits importans qu'on ne raconte pas sur-le-champ. L'esprit inquiet du lecteur se partage, il se porte en avant, est distrait de l'objet qui est sous ses yeux, et le laisse échapper.

On a dit que l'art des transitions est l'art le plus difficile pour un historien, et j'avoue que dans la plupart de nos histoires elles sont triviales, insipides, plates, dures ou forcées. Mais je crois avoir remarqué que ce défaut rebutant tient à la précipitation avec laquelle on commence son ouvrage, avant que d'avoir sérieusement médité sur toutes ses parties, et sur la place qu'elles doivent occuper. Tant que je n'ai point découvert la liaison la plus naturelle des événemens, il faut nécessairement que, pour les coudre les uns aux autres, j'emploie une ou deux phrases dégoûtantes, ou que dans ce passage trop brusque, mon lecteur éprouve un soubresaut violent. Je marche au contraire sans embarras à la suite d'un historien ami de l'ordre; un

mot

mot lui suffira pour faire une transition, et souvent même lui sera inutile, si sa narration est rapide et son style serré.

Si vous êtes obligé d'interrompre votre narration pour donner un éclaircissement nécessaire, soyez sûr que vous avez manqué l'ordre que vous deviez suivre. Retournez sur vos pas, voyez s'il ne manque rien dans votre exposition. Peut-être qu'un mot heureusement placé deux ou trois pages plus haut, auroit suffi à votre lecteur. Quoi qu'il en soit, travaillez, méditez jusqu'à ce que vous ayez trouvé le secret de vous passer de cet éclaircissement, ou de le rendre agréable. Les habiles historiens se servent alors d'une harangue qui anime la narration, ou m'instruiront en me peignant les inquiétudes et les alarmes publiques. Enfin j'aimerois encore mieux ces historiens grossiers, qui, bonnement mettent, au bas des pages en guise de notes, ce qu'ils n'ont pas l'art d'enchasser dans leur narration.

Il me semble que l'histoire du concile de Trente, par Fra-Paolo, est à l'égard de l'ordre, un modèle qu'on ne peut trop étudier et imiter. Cette histoire particulière est en quelque sorte l'histoire gé-

nérale de l'Europe, pendant les temps qu'elle fut barbarement déchirée par les querelles envenimées des théologiens, le fanatisme aveugle des peuples, et l'ambition malentendue des princes et des grands. Dans ces fatales circonstances on crut qu'un concile général, en rapprochant les esprits, pourroit calmer les haines, éclairer l'erreur, et rendre à la religion sa dignité. Jamais exposition d'une histoire particulière n'embrassa à la fois plus d'objets différens; et bientôt Fra-Paolo va présenter sur le même théâtre une foule de personnages tous importans, mais dont les intérêts, les vues et la conduite sont nécessairement opposés. Tandis que quelques princes demandent avec empressement que les pères du concile s'expliquent et fassent connoître la vérité, d'autres moins religieux, qui se défient, si l'on peut parler ainsi, des décisions du Saint-Esprit, et craignent qu'il ne soit contraire à leurs intérêts, favorisent la politique tortueuse de la cour de Rome, plus jalouse, selon Fra-Paolo, de son pouvoir que du dépôt de la foi, et qui étoit alors, disoit-on, opiniâtrément résolue de ne pas réformer les abus du clergé. Cependant il faut déve-

lopper les intrigues des légats, et la servitude des évêques ultramontains, faire haranguer des théologiens, dont la scholastique épouvante les oreilles et la raison, peindre l'obstination des novateurs, et donner une idée des guerres fatales qui continuent, et dont les succès ne sont jamais indifférens à la politique de la cour de Rome, et des états qui désirent ou craignent les décisions du concile.

Je sais que Fra-Paolo est suspect à notre religion. On dit qu'il n'étoit pas ennemi des novateurs; cela peut être, et on a fait le même reproche à plusieurs grands hommes de ce temps-là. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit : je ne considère ici cet historien que par l'art avec lequel il arrange et dispose les différens événemens qu'il met sous nos yeux. Voyez avec quelle simplicité tous ce chaos se débrouille, par quelles transitions naturelles l'historien passe d'un objet à l'autre, ne s'appesantit sur aucun, me donne cependant tous les éclaircissemens dont j'ai besoin, et me conduit à un dénouement auquel je suis préparé.

Cidamon m'interrompit par quelques plaisanteries sur les théologiens, car sans cela on ne seroit pas aujourd'hui philo-

sophe. Fort bien, lui dit Théodon en riant; mais avec votre permission revenons à nos historiens qui sont de meilleure compagnie. Puisque vous le voulez, repris-je, je voudrois que, pour instruire ses lecteurs et leur plaire, un historien ne négligeât rien pour en mériter la confiance. Nous l'éprouvons tous les jours : les mêmes faits rapportés par une personne dont nous estimons le jugement et la probité, ne nous affectent-ils pas différemment que quand ils nous sont racontés par un homme prévenu de quelque passion, ou incapable de juger de ce qui se passe sous ses yeux? Un historien, qui, par ses études, se sera rendu digne d'écrire l'histoire, méritera sûrement l'estime et l'amitié de ses lecteurs. Ses lumières nous préviendront en sa faveur, il nous apprendra à trouver en nous-mêmes ces sentimens de noblesse, de grandeur et de liberté qu'une mauvaise éducation et les mœurs de notre siècle peuvent avoir étouffés, mais qui sont si naturels et si vrais que nous en retrouvons le germe en nous, quand un historien habile sait intéresser notre cœur. Que voulez-vous attendre d'un écrivain qui, se mettant aux gages d'un libraire,

émousse ou déguise la vérité pour n'offenser personne et mériter une pension? Comment un pareil historien auroit-il les qualités que Lucien désire? Qu'il soit libre, dit il, qu'il ne craigne personne, qu'il n'espère rien, qu'il préfère la vérité à ses amis, qu'il songe à plaire à la postérité plus qu'à ses contemporains, qu'il n'ait rien de flatteur ni de servile, au-dessus des préjugés de tous les gouvernemens, qu'il ne soit d'aucun pays ni d'aucune religion.

C'est par l'amour de la vérité qu'on méritera une confiance générale; mais croira-t-on que l'historien sacrifie à cette vérité, quand il s'affectionne pour des personnages qui ne paroissent pas dignes de son admiration? L'engouement indique toujours un esprit faux dans l'historien, et sert mal le héros qui le fait naître. Ne donnez des louanges que très-sobrement pour ne pas dégrader la personne que vous voulez élever. Strada est insupportable, à force de me louer Alexandre Farnèze: il me feroit presque douter de sa probité et de ses talens. Pourquoi le comparer à César, à Scipion et à Alexandre? Le ton du panégyrique avilit l'histoire. Dans sa relation du siége de Dun-

kerque, Sarrazin a la même mal-adresse; et je suis persuadé que le grand Condé rioit de la sottise de son flatteur. On pourroit peut être le blâmer avec moins de danger, parce que la malignité humaine est assez indulgente à cet égard, et que la critique a un air de fierté et d'indépendance. Cependant on a reproché à Tacite de chercher dans le fond des cœurs des vices secrets, et d'interpréter en mal les actions de ses personnages. Il le fait souvent; mais peut-on croire qu'il ait tort? En écrivant l'histoire du siècle le plus corrompu, dans un temps où toutes les vertus et tous les vices étoient masqués, n'auroit-il pas passé pour une dupe, s'il eût ajouté foi aux vaines apparences par lesquelles on vouloit tromper la multitude? Nos historiens modernes auroient très-souvent besoin de la précaution sage de Tacite. Quoi qu'il en soit, évitez tout trait de satyre. Ne relevez que les fautes qui ne seroient peut-être pas apperçues par les lecteurs; et n'allez pas faire le rôle ennuyeux de déclamateur, quand vous racontez un événement infâme et odieux.

La vérité n'est pas quelquefois vraisemblable; et il n'en faut pas davantage

pour qu'un historien, qui se pique d'être philosophe, sans avoir trop étudié les travers de l'esprit humain et les caprices de nos passions et de la fortune, rejette comme une erreur tout événement qui lui paroît extraordinaire : c'est la manière de Voltaire. Un autre assez docile à son imagination pour avoir peu de jugement, voudra embellir l'histoire et la rendre plus piquante, en mettant une couche de merveilleux sur les faits qu'il raconte. Je veux, par exemple, que la conjuration du comte de Fiesque ait été conçue, ménagée et conduite, comme le rapporte le cardinal de Retz dans un ouvrage de sa première jeunesse. Si je ne suis pas le plus fou des conjurés, je ne comprendrai rien aux manœuvres du comte de Fiesque. Le merveilleux, par lequel on a voulu m'étonner et m'intéresser, me paroîtra un délire insensé; et loin d'applaudir à l'historien, je le plaindrai de n'avoir pas supprimé cette production de son imagination, quand l'âge et l'expérience eurent mûri son jugement.

Dans une histoire qui ne court point après le merveilleux, on trouve quelquefois un air de roman qui la défigure. Qui pourroit lire avec quelque confiance le

dom Carlos de l'abbé de Saint-Réal, et son histoire de la conjuration de Pison contre Néron? Le romancier se décèle à chaque page, et peut être que cette idée me suit malgré moi quand je lis les ouvrages où il n'est qu'historien : je crains de donner ma confiance trop aisément à un écrivain qui a voulu se jouer de ma crédulité, et qui ne se faisoit pas un scrupule de gâter à la fois l'histoire et le roman par leur mélange insipide. A plus forte raison défendrois-je donc à un homme, connu par des ouvrages qui blessent les mœurs et la morale, d'oser écrire l'histoire ; à moins que, par l'effort d'une raison supérieure, il ne fût capable, comme Salluste, de se séparer de ses vices, de les condamner, et de présenter aux hommes les vérités qu'il leur importe le plus de connoître. Tout ce qui décèle la bassesse de l'ame nuit à l'historien qui veut m'instruire et me plaire ; si je ne me laisse pas séduire et corrompre, je dois le mépriser.

Mais laissons la morale, et bornons-nous à l'art de l'historien. Si un poëte épique, qui va faire agir les dieux, et créer des héros à sa fantaisie, se rend ridicule par un début emphatique, com-

bien un historien, qui ne met sur la scène que des hommes, doit-il être plus modeste? Imitez Tite-Live. Si par hasard je vous parois trop sévère, prenez-vous-en à Lucien. Il se moquoit des historiens de son temps qui promettoient des merveilles, il les compare à des enfans qui se joueroient sous le masque d'Hercule ou de Titan. Ne mettez point, dit-il encore, la tête du colosse de Rhodes sur le corps d'un nain. Pourquoi donc ne serois-je pas blessé de lire au frontispice d'une histoire : *Histoire politique et philosophique?* je gagerois que l'historien aura fait un mauvais ouvrage, puisqu'il ignore que toute histoire raisonnable doit être politique et philosophique, sans affecter de le paroître. Un autre, dans son épigraphe, invitera-t-il l'auguste vérité à descendre du haut des cieux pour instruire les rois? La prophétie d'Horace s'accomplira : *Nascetur ridiculus mus.*

Certainement l'historien, pour mériter la confiance de ses lecteurs, doit paroître instruit : mais pour le paroître, il faut l'être en effet. Un ignorant a beau faire, son ignorance perce de tous côtés. Voltaire, par exemple, veut être savant, et m'assure qu'il a lu nos anciens capitu-

laires ; mais moi, qui ai lu aussi ces monumens de notre histoire, m'est-il possible de le croire ? Pour ne pas l'accuser malhonnêtement d'un mensonge, ne suis-je pas contraint de penser qu'il entendoit mal quelquefois, ou même n'entendoit point ce qu'il lisoit ? Pour me prouver ailleurs combien sa critique est circonspecte et sévère, il me dira que l'aventure de Lucrèce ne lui paroît pas appuyée sur des fondemens bien authentiques, de même que celle de la fille du comte Julien. La preuve qu'il en donne, c'est qu'un viol est d'ordinaire aussi difficile à prouver qu'à faire. Un goguenard sans goût peut rire de cette mauvaise plaisanterie, mais elle déshonore un historien. Il y a une érudition facile et méprisable dont un ignorant seul peut imaginer de se parer. Pourquoi, dans la vie de Charles XII, m'apprendre que *balta* en turc signifie cognée, et *coumour* charbon ? J'ai sans doute beaucoup de plaisir à savoir que les Tartares appellent *Han* leur prince que nous nommons Kan ; et que *Jussut* veut dire Joseph. Il nous plaît d'appeller du nom de Confucius le sage célèbre auquel les Chinois rendent une espèce de culte religieux. Nous en

sommes, je crois, les maîtres, et ce changement de nom ne peut jeter dans aucune erreur. N'importe : M. de Voltaire, dont l'exactitude va jusqu'au scrupule, nous avertit que nous estropions le nom de ce sage, et qu'il s'appelloit *Cong-fut-sée.* Comme si nous n'étions pas libres de faire notre langue à notre fantaisie, il voudroit que nous appellassions les échecs, le jeu de stack. Pour prouver qu'il ne sait pas moins l'italien que l'arabe, le turc et le chinois, il se plaît à nommer Christophe Colomb, *Colombo* ; que n'appelle-t-il donc Rome *Roma*, et Londres *London?* Toutes ces belles connoissances ont sans doute leur prix ; mais il y a des lecteurs délicats et difficiles qui voudroient que l'historien ne les prodiguât pas et qu'il les gardât pour lui.

Toutes ces misères dont je viens de vous parler rendent un écrivain ridicule ; mais son érudition, fût-elle d'un meilleur goût, il doit me la cacher si je n'en ai pas besoin. Pour peu qu'un lecteur soit intelligent, il s'apperçoit bientôt de la capacité d'un historien. Il me semble que sans trouver dans quelques histoires de ces fautes grossières qui décèlent l'ignorance, j'ai cru voir que l'auteur étoit peu

instruit : je ne sais ; mais j'avois quelque chose à désirer. Les faits me paroissoient tronqués et mutilés ; dans cette espèce d'obscurité, mon esprit n'étoit point tranquille, et je me défiois des lumières de mon historien. Dans d'autres ouvrages, au contraire, j'ai cru m'appercevoir que l'auteur étoit supérieur ou du moins toujours égal à sa matière ; et pour produire cet heureux effet, souvent il ne faut qu'un mot ou une courte réflexion qui se mêle à la narration sans en suspendre la rapidité. Une excellente critique est le flambeau de l'histoire ; mais l'abbé Fleury n'a jamais eu plus raison que quand il l'a comparée aux échaffauds qu'on est obligé de dresser pour élever un édifice, et qu'on abat quand il est fini. Cachez votre critique, elle ennuieroit la plupart de vos lecteurs. Votre modestie ne nuira point à votre réputation ; soyez sûr que les savans, qui, seuls, à la longue, décident de la fortune des historiens, vous rendront justice, et vous feront lire et louer par les ignorans.

En effet, dans l'histoire de la ligue de Cambrai, n'êtes-vous pas excédé des longues discussions de l'abbé du Bos, pour relever je ne sais quelle méprise, peu importante,

importante, de Guichardin et qui a porté Varillas à confondre deux traités? Ce n'étoit pas la peine de suspendre la narration qui ne peut jamais être trop rapide. Songeons toujours que le lecteur impatient et paresseux cherche la vérité, mais ne veut pas juger un procès. Il suffisoit à l'abbé du Bos de ne faire ni la faute de Guichardin ni celle de Varillas. Quand vous relirez cette histoire, je vous prie de me dire si vous ne serez pas ennuyé de la longueur avec laquelle l'historien discute l'authenticité de la harangue que Justiniani fit à l'empereur Maximilien. Si la harangue paroît vraie et raisonnable à l'abbé du Bos, qu'il la rapporte. Juge-t-il qu'elle est l'ouvrage de l'imagination de Guichardin, et peu digne du courage et de la sagesse des Vénitiens? qu'il n'en parle pas, ou qu'il en fasse une meilleure. Un fait est-il rapporté différemment par deux écrivains d'une égale autorité, et n'avez-vous aucun motif pour préférer l'un à l'autre? Exposez les deux manières différentes dont on le raconte. Le lecteur, qui jugera favorablement de vos lumières et de votre circonspection, sera content et vous louera. Mais gardez-vous bien d'entrer dans la discussion des

argumens dont on prétend autoriser chacune de ces deux différentes narrations. Ce n'est pas la peine de m'arrêter pesamment sur un fait, pour m'apprendre que je ne le saurai pas mieux que vous, qui n'en démêlez pas la vérité.

Pour instruire, nous en sommes convenus, il faut plaire; et si l'historien a ce goût délicat des convenances, sans lequel, quoi qu'en disent les beaux esprits, on n'est jamais homme de génie, il jugera que l'histoire n'admet point indifféremment, et sans choix, toutes sortes d'ornemens : *Caput artis decere.* Toujours noble, et tour-à-tour simple, majestueuse et sublime, elle n'a pas un même ton pour tous les événemens. On est fatigué des antithèses continuelles de Velleïus Paterculus et de Florus, et plus encore de ces exclamations qui décèlent un petit jugement si elles ne sont pas placées à propos, et pour ainsi dire, arrachées à une juste admiration. Tandis que je suis touché de la grandeur d'ame de Codrus qui se dévoue pour le salut des Athéniens, et se dépouille des marques de la royauté, afin de n'être pas épargné par les ennemis : *Quis non miretur*, s'écrie Paterculus, *qui his artibus mortem quæsierit*,

quibus ab ignavis vita quæri solet? mon plaisir se dissipe, et je suis indigné contre un historien qui s'amuse à rapprocher des idées éloignées et à faire le bel esprit. Encore un exemple, je vous prie, et je vous ferai grace de tout le reste. Pompée, après la journée de Pharsale, prend le parti de se retirer en Egypte. Ecoutez Paterculus. *Sed quis in adversis beneficiorum servat memoriam? aut quis ullam calamitosis deberi putat gratiam? aut quando fortuna non mutat fidem?* C'étoit bien la peine d'entasser trois exclamations l'une sur l'autre, au sujet d'une chose aussi commune et triviale que l'ingratitude politique des princes et des états, et celle en général de presque tous les hommes.

Florus a tous les défauts de Paterculus, et je suis presque fâché de vous avoir promis de ne vous en pas parler. Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre font souvent les beaux esprits mal-à-propos; mais aucun n'auroit osé dire, comme Voltaire dans son histoire universelle, que » les » enfans ne se font point à coups de » plume; » ils auroient cru se déshonorer par une bouffonnerie si indécente. Vous trouverez dans cet ouvrage une foule de plaisanteries qui ne sont pas

mauvaises; elles ont quelquefois du sel; je les louerois dans une comédie ou dans une satyre, mais elles sont déplacées, et par conséquent impertinentes dans une histoire. M. de Voltaire est le premier qui ait voulu y transporter les graces de la gaieté et de la plaisanterie; mais parler sur ce ton de tout ce qu'il y a de plus important, et quelquefois de plus malheureux pour les hommes, c'est manquer de goût, c'est manquer de jugement. Il me semble même qu'avec un peu d'honnêteté dans l'ame, on ne tomberoit point dans ces écarts. Elle avertiroit l'historien de ne pas sacrifier sa raison au bel esprit, et les lecteurs de ne pas applaudir à des facéties qui blessent encore plus la morale que le bon goût.

Il est aisé, je crois, de n'être pas bouffon dans un sujet grave; mais il faut beaucoup de jugement et de goût pour rejeter des choses belles en elles-mêmes, mais qui seroient déplacées. Quinte-Curce a plusieurs de ces beautés, ou de ces morceaux de pourpre dont il auroit pu se passer; car quelquefois il paroît avoir tout le goût et toute l'élévation de Tite-Live et de Salluste. *Scribendi rectè, sapere est principium et*

fons. Et à ce propos, continuai-je, je vous raconterai ce qui m'arriva il y a bien des années, et que je n'oublierai jamais. J'allai chez un de mes amis que je trouvai gravement occupé de la lecture d'un *in-quarto*. Que je vous lise, me dit-il, un morceau admirable dont je suis tout enchanté; et sur-le-champ j'entendis une espèce d'hymne à l'amour. Vraiment, m'écriai-je, vous avez raison, cette ode en prose me paroît d'une grande beauté; en le priant de me la relire, je me lève précipitamment pour voir quel étoit cet *in-quarto* précieux. Que trouvai-je? l'histoire naturelle, et tout mon plaisir s'évanouit. O Pline! m'écriai-je, est-ce ainsi que vous avez traité l'histoire naturelle qui demande encore plus de simplicité que toute autre? Mon ami voulut me prouver que son faiseur d'odes avoit raison; que ces beautés éparses dans un ouvrage y répandent un grand éclat, et montrent que l'auteur qui a plus d'une sorte d'esprit, est supérieur à la matière qu'il traite. Il ajouta qu'il falloit beaucoup de génie pour délasser son lecteur par ces agréables digressions.

Je pris le parti de me taire. Mon ami

ne m'auroit pas entendu, si je lui avois dit dans ce moment qu'il ne faut avoir dans un ouvrage que l'esprit qu'on doit y avoir, et qu'il abusoit étrangement du mot de digression. Tant pis si un historien est assez long, assez lourd, assez insipide pour avoir besoin de désennuyer son lecteur. La digression qu'Hérodien fait sur Cibèle dans son premier livre, n'a que deux pages; et pour la faire excuser, l'historien, qui en sent l'inutilité, dit qu'elle plaira aux Grecs, qui, pour la plupart, ignorent les antiquités romaines, et la finit en disant : » Mais c'est » assez parler de la déesse, et je n'en ai peut-être que trop dit. » Cette excuse d'Hérodien fait voir avec quelle sobriété l'histoire doit se permettre des écarts. Dans une histoire particulière il faut s'interdire les digressions, et dans une histoire générale elles doivent être très-rares. Ne les placez même jamais dans le moment où vous avez entamé le récit d'une grande affaire, mais à la fin, et quand la curiosité de votre lecteur est satisfaite. C'est ainsi que Tite-Live, autant que je puis me le rappeller, ne se permet que deux digressions; l'une sur Alexandre qu'il suppose faisant

la guerre aux Romains; et quoique ce morceau jette un grand jour sur la situation, les intérêts et la destinée de la république, il en demande pardon au lecteur. La seconde regarde Philoppémen; c'est un hommage qu'il rend à la mémoire du dernier des Grecs; cependant il craint de faire une faute en manquant à la loi qu'il s'est faite, d'écarter tout ce qui est étranger à son sujet.

Si un écrivain traite une histoire riche et abondante, pourquoi faire des incursions au dehors? Si sa matière est stérile, il a tort de l'avoir choisie; et il ne réparera pas ce premier tort, en y joignant encore celui de faire des digressions inutiles. Tout ce qui n'est pas nécessaire pour me faire connoître la nation, l'événement, ou l'homme illustre dont vous m'entretenez, doit être impitoyablement supprimé. Qu'ai-je affaire, dans la vie de Rienzi, de tout ce long morceau sur la peste qui parcourut et désola l'Europe entière en 1348, et que du Cerceau coud ridiculement à son ouvrage, en disant que la providence permit que Rienzi échappât à la contagion, parce qu'il étoit destiné à servir au châtiment des Romains? Portez-vous là

guerre dans un nouveau pays : ne me dites que ce qui est nécessaire pour me mettre au fait de ses ressources, de ses richesses, de ses mœurs, de son caractère et de l'espèce de guerre qu'il y faudra faire. Peignez-moi en gros des provinces ouvertes ou coupées par des rivières, des montagnes, des défilés; mais ne descendez point dans les détails d'une description topographique, et sur-tout ne faites point le naturaliste.

Tous les jours on lit une histoire avec plaisir, parce que les événemens en sont curieux : *Historia quoquo modo scripta delectat :* vous l'avez éprouvé, mon cher Théodon. Mais on sent à merveille que la curiosité une fois satisfaite, on n'y reviendra pas; à moins que l'écrivain n'ait l'art de plaire et d'attacher par sa manière d'écrire. Un historien veut-il qu'on le lise, et qu'on le relise éternellement, et toujours avec l'attrait de la nouveauté? qu'il apprenne à être un grand peintre de ces passions qui gouvernent le monde, que la philosophie nous instruit à diriger, mais dont elle ne nous délivre jamais. C'est par cette peinture qu'une histoire est animée. Je ne suis plus un lecteur qui lis, je suis

un spectateur qui vois ce qui se passe sous mes yeux. Mon cœur échauffé communique à mon esprit une sorte de chaleur qui l'éclaire. A travers les formes et les voiles différens sous lesquels les passions se déguisent, je les vois se reproduire toujours les mêmes et toujours nouvelles, et jeter une prodigieuse diversité entre des événemens qui ont été, qui sont, et qui seront éternellement les mêmes, et éternellement variés.

C'est en vain qu'on aspirera à ce mérite, si on n'a pas fait une étude particulière non-seulement de la nature, de la marche et du cours des passions, mais comment elles se mêlent, se confondent, se modifient réciproquement, et empruntent du gouvernement, des loix et des mœurs publiques, un caractère différent! Me peindrez-vous les Spartiates et les Athéniens, les Romains et les Carthaginois, nos pères et nous avec les mêmes couleurs? vous ne me les ferez connoître que très-imparfaitement, et j'ignorerai les causes des événemens et des révolutions. Les poëtes et les orateurs peuvent, ou plutôt doivent se montrer passionnés, parce que les passions se communiquent, et que leur objet principal

est de m'entraîner. Il n'en est pas de même de l'historien, il doit conserver son sang-froid ; c'est un témoin qui dépose ; et un témoin, s'il veut être cru, ne doit pas parler le langage des passions. Je compare l'historien à un peintre qui ne paroît point sur la toile qui s'anime sous sa main, mais qui doit m'y présenter des personnages dont les traits et les attitudes me découvrent les pensées et toute l'agitation de leur ame. Je le compare encore à un poëte dramatique qui ne monte pas lui-même sur la scène, mais qui y porte la confusion, le trouble, et le désordre règlé des passions.

C'est par cette peinture du cœur humain, que Tite-Live, Salluste et Tacite sont admirables. Tout s'anime sous leur plume, et si je suis capable de penser, mon esprit est toujours occupé. Dès le moment que l'indignation publique à détruit la tyrannie de Tarquin, j'en vois naître une foule de passions, qui, en se heurtant et se choquant, vont donner à la république ce caractère de grandeur, de force et de courage, qui doit la conduire à sa ruine, après l'avoir rendue la maîtresse du monde. C'est de l'art avec lequel un historien développe les pro-

grès des passions, peint leurs caprices, et tour-à-tour leur calme et leur emportement, que résulte cet intérêt qui ennoblit les événemens les plus communs, et diversifie ceux qui m'auroient peut-être paru trop semblables. Quand je dis que nos historiens modernes glacent leurs lecteurs, parce qu'ils ne savent point chercher nos passions dans le fond de notre cœur, on me répond qu'elles n'ont point la force et la majesté de celles des Grecs et des Romains. J'en conviens; mais en méditant sur Tacite et sa manière de présenter les objets, que n'apprend-on à tirer parti des passions les plus viles, les plus déraisonnables et les plus abjectes?

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Claude, Néron, des femmes perdues de débauches, des histrions, des affranchis qui gouvernent leurs maîtres en tremblant, et des sénateurs aussi vils qu'eux, ne m'attacheront-ils pas, quand leurs passions seront bien peintes, et que j'en verrai dépendre le sort du monde? La liberté donne, il est vrai, aux passions

une activité et une hardiesse favorables à l'histoire, et le despotisme, dit-on, les engourdit et les enchaîne : c'est une erreur. Quoique plus timides, les passions n'en sont pas moins actives, parce que l'homme est toujours homme ; elles sont plus circonspectes, plus rusées, plus dissimulées : et pourquoi, à l'exemple de Tacite, nos historiens ne portent-ils pas la lumière dans les ténèbres où elles se cachent ?

Je me demande quelquefois par quelle raison nos historiens, à l'exception de l'abbé Vertot, me jettent dans une espèce d'engourdissement, dont j'ai de la peine à me délivrer ? c'est, si je ne me trompe, que, ne satisfaisant que médiocrement ma raison, ils ne cherchent jamais à émouvoir les passions qui m'attacheroient à leur lecture. On l'a dit aux poëtes : Si vous voulez me faire pleurer, que vos héros versent eux mêmes des larmes. Je dirai la même chose aux historiens : Si vous voulez m'attacher, que vos personnages ne soient pas des mannequins que des ressorts cachés font agir. Montrez-moi leur ame, pour que je puisse aimer ou haïr, montrez-moi

leurs

leurs passions, et je les partagerai. Quel secours Tite-Live et Salluste n'ont-ils pas tiré des harangues, pour faire passer en moi les sentimens des personnages dont ils me racontent les actions? Par je ne sais quel charme magique, je me trouve transporté au milieu des ruines fumantes de Rome, après la retraite des Gaulois, quand je crois entendre, quand j'entends Camille qui retient ses concitoyens prêts d'abandonner leur patrie désolée pour s'aller établir à Véïes; et j'adore un historien qui me rend digne de penser comme Camille, dont j'admire les vertus et les talens! Je vous cite les premiers exemples qui se présentent à ma mémoire. Y a-t-il une narration plus vive, plus sublime, plus intéressante que celle de Papirius qui veut punir Fabius, son général de la cavalerie, pour avoir vaincu contre ses ordres? Ne partagé-je pas les sentimens de l'armée, du vieux Fabius, du sénat et du peuple? Tous ces mouvemens se succèdent avec rapidité, et aucune scène au théâtre ne me remue avec plus de force. Que dans Salluste, Marius n'eût pas harangué le peuple, je ne l'aurois

pas suivi en Afrique avec cette ardeur, ce plaisir et cet intérêt que je dois au génie de l'historien.

Je veux vous lire dans le Catilina de Salluste la peinture du trouble et de l'agitation de Rome, lorsque le sénat eut disposé des corps-de-garde dans différens quartiers de la ville, sous le commandement des magistrats inférieurs. *Quibus rebus permota civitas, atque immutata facies urbis erat : ex summâ lætitiâ atque lasciviâ, quæ diuturna quies pepererat, repentè omnes tristitia invasit. Festinare, trepidare : neque loco, neque homini cuiquam satis credere : neque bellum gerere, neque pacem habere : suo quisque metu pericula metiri. Ad hoc, mulieres quibus pro reipublicæ magnitudine belli timor insolitus incesserat, afflictare sese ; manus supplices ad cœlum tendere ; miserari parvos liberos ; rogitare ; omnia pavere : superbia atque deliciis omissis, sibi patriæque diffidere.* N'êtes-vous pas ému ? ne sentez-vous pas s'accroître l'intérêt que vous prenez à Rome ? Il me semble que l'historien frappe à la fois mon imagination et cherche dans mon cœur les passions qui le rendent sensible. Je me dis encore ce que Tacite rappelle de cette ar-

mée séditieuse qu'il falloit ramener à son devoir. *Stabat Drusus silentium manu poscens. Milites, quoties oculos ad multitudinem retulerant, vocibus truculentis strepere; rursùm, viso Cæsare, trepidare: murmur incertum : atrox clamor, et repentè quies : diversis animorum motibus pavebant, terrebantque.* Je suis attentif malgré moi, ma curiosité se réveille, et demeure suspendue entre les différentes passions dont les soldats eux-mêmes sont remués. Lisez la mort de Germanicus, la douleur orgueilleuse d'Agrippine et mille autres endroits également beaux; et tour-à-tour la pitié et la terreur graveront plus profondément dans votre ame les leçons que l'historien a voulu vous donner.

Vous ne trouverez rien de pareil dans nos historiens modernes, j'excepte toujours l'abbé Vertot. L'histoire de la conjuration de Venise, et celle des Gracques par l'abbé de Saint-Réal, étoient susceptibles de tous ces mouvemens; mais l'historien ne parle qu'à votre raison, et votre imagination tranquille ne voit point les objets dont on vous entretient. Dans un autre morceau d'histoire, est-il question de Marius, qui, étant rappellé

par Cinna, règne en tyran dans Rome? Il vous dit simplement » qu'on ne sauroit exprimer l'état pitoyable où se » trouvoit la ville, dans ces temps les » plus malheureux qu'on puisse imagi- » ner; » et je m'endors en finissant cette phrase insipide. Dans de pareilles occasions, la plupart de nos historiens font un effort pour imiter les grands modèles de l'antiquité, mais leur éloquence n'est qu'une froide déclamation, et cette feinte chaleur me glace. N'altérez jamais la vérité en augmentant les embarras et les dangers des personnages auxquels vous voulez que je m'intéresse. Je rirai à vos dépens, je mépriserai votre jugement, si, à l'exemple de Florus, vous me peignez comme le plus grand des malheurs une situation, d'où il me semble que je me tirerois assez aisément. Ne m'arrêtez plus au moins sur un événement, qu'autant qu'il est plus ou moins digne de l'attention d'un lecteur raisonnable. Mais quand les difficultés se multiplient et deviennent presqu'insurmontables, gardez-vous d'affecter de l'éloquence; c'est alors que l'historien doit prendre, comme Xénophon et César, le ton le plus simple. Il résultera de cette simplicité une

espèce de sublime, et vous m'attacherez par l'admiration. Sans aimer César, dont je connois les projets injustes, j'aime à le voir lutter contre les périls, et en triompher par cette prodigieuse célérité et ce courage toujours supérieurs aux événemens. La modestie de Xénophon augmente son mérite à mes yeux. Je ne suis tranquille sur le sort de dix mille Grecs, qui ont suivi le jeune Cyrus dans le fond de l'Asie, que quand je les vois rentrer dans leur pays. Après avoir été plus inquiet que leurs généraux, je partage enfin leur joie quand ils découvrent et saluent cette mer heureuse qui doit les transporter dans la Grèce.

Tite-Live, dans une histoire qui embrasse plusieurs siècles, et présente les plus grands succès et les plus grandes disgraces, les plus grandes vertus et les plus grands vices, semble avoir épuisé toutes les ressources du génie et de l'art. Toujours il m'intéresse et m'attache, jamais je ne me fatigue à sa lecture. Pourquoi? c'est que jamais historien n'a mieux su animer sa narration par l'art de peindre les passions de ses personnages, et de remuer les miennes. Il est toujours sûr de réussir, parce qu'il sai-

sit dans chaque événement les circonstances les plus propres à me rendre attentif ou à me toucher. Je ne suis point tranquille spectateur du combat des Horace et des Curiace, et je partage les craintes et les espérances de l'armée romaine. Rappellez-vous celle qui passa sous le joug aux Fourches-Caudines. Les soldats furieux veulent venger leur humiliation en déchirant les consuls, et les chargent de malédictions; mais ils passent subitement de la rage à la pitié, quand ces magistrats à demi-nuds, sans armes et sans licteurs, ont perdu leur majesté et avili celle de la république. Les soldats détournent les yeux, ils ne sont plus occupés de leur propre ignominie; et je ne vois qu'une consternation lugubre et farouche, qui m'annonce une vengeance éclatante.

Qui ne seroit pas frappé de la manière dont Tite-Live prépare ses lecteurs à la bataille de Zama, qui devoit terminer la guerre opiniâtre que se faisoient les deux républiques les plus puissantes du monde? Annibal et Scipion ont une entrevue : *Paulisper alter alterius conspectu, admiratione mutuâ propè attoniti, conticuêre.* Lisez la harangue d'Annibal et la réponse

de Scipion, vous éprouverez un sentiment d'admiration, et attendrez avec une sorte de crainte une bataille qui va changer la face du monde. Comment resterois-je tranquille en lisant le départ du consul Licinius pour faire la guerre à Persée? Le peuple se presse sur les pas du général chargé de la fortune publique. Je partage ses inquiétudes, en songeant avec lui aux événemens incertains de la guerre. J'hésite comme lui, et n'ose m'arrêter à aucune pensée. Le consul, qui descend du capitole, après y avoir sacrifié, y remontera-t-il sur un char de triomphe? ou ne prépare-t-il pas lui-même un triomphe à ses ennemis? Je me rappelle toute la gloire, la grandeur, la puissance des anciens Macédoniens; je flotte entre la crainte et l'espérance, et j'attends avec impatience les événemens dont l'historien va m'instruire. C'est par cet art, qu'on n'imite point, et qu'il faut trouver dans la sensibilité de son cœur et l'élévation de son esprit, que Tite-Live me rend son ouvrage toujours nouveau; je sais le gros des faits, mais ces détails précieux échappent à ma mémoire, et je ne les retrouve jamais sans être plus content de l'historien et de moi.

Je vous ennuie peut être, mais il faut que je vous parle encore du tableau admirable de la défaite de Persée, ou plutôt du moment où ce prince prisonnier entre dans la tente de Paul-Emile. Voyez avec quelle adresse Tite-Live prépare les contrastes qui doivent me frapper. Les soldats romains ne peuvent se rassasier de voir un roi si puissant dans leurs fers, et croient triompher d'Alexandre-le-Grand et de son père. Quand je me livre à ces idées magnifiques, Persée, qui ne me paroît que le dernier des hommes, se jette aux pieds du consul qui le relève, et ne répond que par des larmes aux bontés de Paul-Emile qui détourne les yeux. Vous voyez, dit-il aux jeunes Romains qui l'entourent, un grand exemple de la fragilité des choses humaines. Soyons modestes dans la prospérité, puisque nous ignorons le sort que la fortune nous prépare, et apprenons par cette modestie à supporter avec constance les revers. Je prends ma part de cette leçon, quoiqu'elle ne regarde en quelque sorte que des hommes élevés au-dessus de la condition privée. Mais en train de réfléchir, je ne m'arrête pas à la ruine de Persée, je m'occupe de celle de la Macédoine. Voilà donc, me

dis-je, où aboutissent tant de guerres de politique, de vertus et de vices ; il n'est donc point de puissance qui ne doive être brisée! et je plains les Romains d'élever avec tant de peine un empire qui succombera par ses propres forces et sous son poids. Tite-Live est plein de ces beautés, on les retrouve par-tout ; c'est en remuant toujours mon cœur, qu'il grave profondément dans mon esprit les grandes vérités par lesquelles il m'éclaire.

Le second moyen pour plaire, c'est de rendre votre narration rapide. On n'y réussira pas, en mutilant, pour ainsi dire, les faits ; vous me laisseriez cent choses à désirer, et je ne verrois qu'une stérilité sans jugement et sans goût. Ne négligez aucune des circonstances propres à me faire connoître la nature d'un événement qui m'intéresse; mais disposez-les si sagement qu'elles ne s'embarrassent point les unes les autres. Vous voyez des historiens, par exemple M. Gubbon, qui s'empêtrent dans leur sujet, ne savent ni l'entamer ni le finir, et tournent, pour ainsi dire, toujours sur eux-mêmes. Les uns, faute d'ordre, ne peuvent venir à bout de lier leurs événemens, et perdent beaucoup de temps et de paroles à faire

une froide et ennuyeuse transition; les autres font les philosophes mal-à-propos, parce qu'ils n'ont point une vraie philosophie, et m'ennuient par leurs réflexions. Quelquefois Tite-Live se contente d'avertir son lecteur de réfléchir. Au lieu de s'étendre sur une vérité triviale et commune, il se contente de dire : *ut fit*, comme il arrive ordinairement; et cet *ut fit* fait plaisir à tout le monde, aux gens instruits, parce qu'il est court, aux autres, parce qu'il leur donne occasion de méditer sur une vérité qu'ils croient découvrir. La faction Barcine ayant pris l'ascendant sur ses ennemis, les Carthaginois ordonnèrent après la bataille de Cannes, les secours qu'Annibal demandoit. *Hæc*, ajoute l'historien, *ut in secundis rebus segniter otiosèque gesta.* Jamais Tite-Live ne détache sa réflexion, que quand elle est de la plus grande importance et mérite toute l'attention du lecteur. Les occasions en sont rares, je vous en citerai un exemple. Scipion se trouvant très-mal d'avoir dans son armée un nombre d'auxiliaires beaucoup plus grand que celui des Romains : *Id quidem*, dit Tite-Live, *cavendum semper Romanis ducibus erit, exemplaque hæc pro documentis*

habenda, ne ita externis credant auxiliis, ut non plus sui roboris suarumque propriè virium in castris habeant.

Si vous écrivez pour des enfans, je vous pardonnerai les longues réflexions de M. Rollin; je les louerai même, parce qu'il s'agit de former des esprits encore incapables de réfléchir. Mais si vous écrivez pour des personnes dignes de lire l'histoire et qui cherchent à éclairer leur raison, vous suivrez la manière des grands historiens dont je vous ai parlé; vous déguiserez vos réflexions; tantôt vous m'apprendrez ce que je dois penser, en me rendant compte des opinions publiques, ou vous donnerez à une réflexion l'air d'un fait. Cet art n'a pas été ignoré des historiens modernes. Buccanan, Grotius et Freinshémius vous en fourniront cent exemples. Fra-Paolo est un modèle parfait en ce genre. Prince foible et peu » habile, dit le père Bougeant, en par- » lant de Jacques Ier. roi d'Angleterre, » qui aimoit à négocier, parce qu'il n'ai- » moit pas la guerre, et qui par-là même » négocioit toujours mal. » Combien de nos philosophes, s'ils avoient une pareille pensée, la délaieroient-ils insipidement dans trois ou quatre pages? » Gustave,

» dit-il ailleurs, marche à la tête de son
» armée avec cette confiance qui promet
» la victoire, et qui la donne quelque-
» fois. » Je crois avoir remarqué que plus les historiens ont de connoissances et de goût, plus ils sont courts et rapides dans leurs réflexions quand ils parlent en leur nom.

Je conseillerois à un historien, après avoir médité sur son art, en étudiant les grands modèles, de choisir un sujet convenable à ses talens. Une histoire générale en exige un si grand nombre et si différens, qu'il seroit téméraire de l'entreprendre, si on ne se sentoit pas cette heureuse facilité de génie qui embrasse les plus grandes connoissances et sait l'art de les rendre agréables. N'a-t-on pas tous les génies, tous les tons et les styles pour être toujours égal à la matière qu'on traite, et répandre cette variété enchanteresse qui soutient et anime un lecteur dans le cours d'un long ouvrage? On pourra instruire, mais on ne plaira pas. Il me semble que Thucydide, Salluste et Tacite, malgré tout leur mérite, auroient fatigué dans une histoire générale de la Grèce et des Romains. Leur esprit me paroît infiniment moins flexible que

celui de Tite-Live; il me semble qu'ils ont un caractère plus décidé, et une manière dont ils n'auroient pu se séparer sans perdre une partie de leur mérite. Le grand homme connoît ses bornes, et ne tente jamais de les passer. Après avoir étudié les secrets de son art pour étendre et guider son génie, il s'y abandonne, et, jusque dans ses erreurs, il a des graces qu'on lui pardonne. Tel est Plutarque : jamais historien n'a été plus habile à choisir des sujets convenables à ses talens et à son génie. Une naïveté noble, qu'on croit inséparable de la vérité et de l'honnêteté, lui concilie la confiance, ou plutôt l'amitié de ses lecteurs. On croit causer familièrement avec lui; on ne lit pas, on l'entend. On lui pardonne, que dis-je pardonner? on lui sait gré de la longueur de ses réflexions. Il m'arrête quelquefois pour me dire des choses que, je crois, je me serois dites sans lui; mais je sens qu'il s'exprime mieux que je n'aurois fait, et je m'applaudis de penser comme un historien que je révère. On lui passe ses digressions, parce qu'on n'est point pressé d'arriver à la mort de son héros, comme à la fin d'une guerre laborieuse, ou d'une révolution inquiétante. Il est bien dans

gereux de vouloir imiter un historien dont les graces, si je puis m'exprimer ainsi, sont toujours voisines de quelque défaut. Je comparerois Plutarque à Lafontaine, qui est le plus grand des fabulistes. En voulant l'imiter, on grimacera, et on n'aura pas ses graces, si on n'a pas son génie. Je conseillerois plutôt d'imiter Phèdre; sans l'atteindre, on ne se rendra point ridicule en marchant sur ses traces.

Le style est une partie essentielle dans l'histoire, car il est presqu'inutile de bien penser, si on ne sait pas bien s'exprimer. Que votre ton soit tantôt plus élevé, tantôt plus simple, suivant que les objets que vous présentez, sont plus ou moins importans. Soyez maître de votre langue; évitez ces tours lents, si familiers à nos historiens; apprenez à les varier de même que vos expressions; c'est le seul secret pour avoir cette abondance que Cicéron recommande aux écrivains, parce qu'elle charme les lecteurs et ne les lasse jamais. N'embarrassez point votre marche par des parenthèses; coupez inégalement vos périodes; c'est de-là que naît l'harmonie dans notre langue, et sans harmonie le style n'est jamais excellent. Que vos expressions, disoit

Lucien aux historiens de son temps, so ent entendues du peuple, et plaisent aux personnes qui ont l'esprit cultivé. *Erit rebus ipsis par et æqualis oratio.* Jamais personne n'a mieux observé que Cicéron cette loi qu'il imposoit à tous les écrivains. Tite-Live y a fidèlement obéi, et a réuni les qualités différentes qu'on a admirées dans Hérodote et dans Thucydide : tantôt c'est un torrent qui se précipite, et tantôt un fleuve qui roule ses eaux avec majesté. Vous ne frapperez que foiblement l'esprit, si vous offensez l'oreille : *Voluptati aurium morigerari debet oratio.* Cicéron reprochoit à Thucydide de n'être ni assez lié ni assez arrondi; Tacite a le même défaut, et le rachète par les plus grandes beautés. Je l'ai éprouvé, je ne quitte jamais Tite-Live sans peine; et en admirant Tacite, je l'abandonne quelquefois sans regret. Un style haché, décousu et sans liaison, est condamné comme vicieux par notre maître dans l'art d'écrire : je le pardonnerois, dit Cicéron, si, dans chacune de ces phrases, peu faites pour marcher les unes à la suite des autres, on trouvoit des beautés pareilles à celles qu'on trouveroit dans chaque morceau du bouclier

de Minerve, fait par Phidias, qu'on auroit mis en morceaux. L'économie générale de l'ouvrage seroit perdue, mais on auroit le plaisir de voir des fragmens précieux, et dignes encore de notre admiration.

Il me parut, mon cher Cléante, que Théodon étoit très-content de moi; Cidamon m'a trouvé trop difficile; il seroit fâché que j'écrivisse sur cette matière, il craindroit de manquer d'historiens. Vous et moi nous craindrons d'en avoir encore trop, et nous nous consolerons en ne les lisant point.

Fin du tome vingt-quatrième et dernier.

TABLE.

SUITE DE L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

TROISIÈME PARTIE.

DE LA MANIÈRE D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

Fin de la table du tome vingt-quatrième et dernier.

A DIJON, DE L'IMPRIMERIE DE FRANTIN.